This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

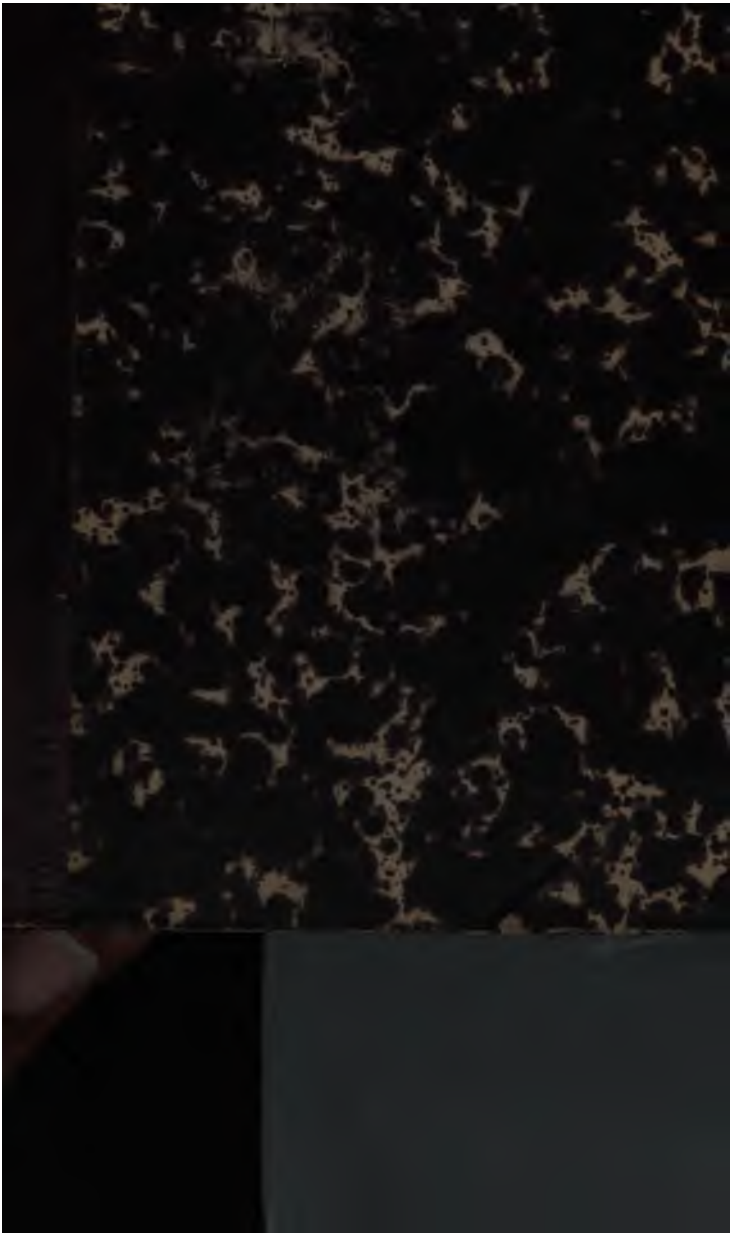
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



244

1837

ARTES VERITAS SCIENTIA

LIBRARY OF THE

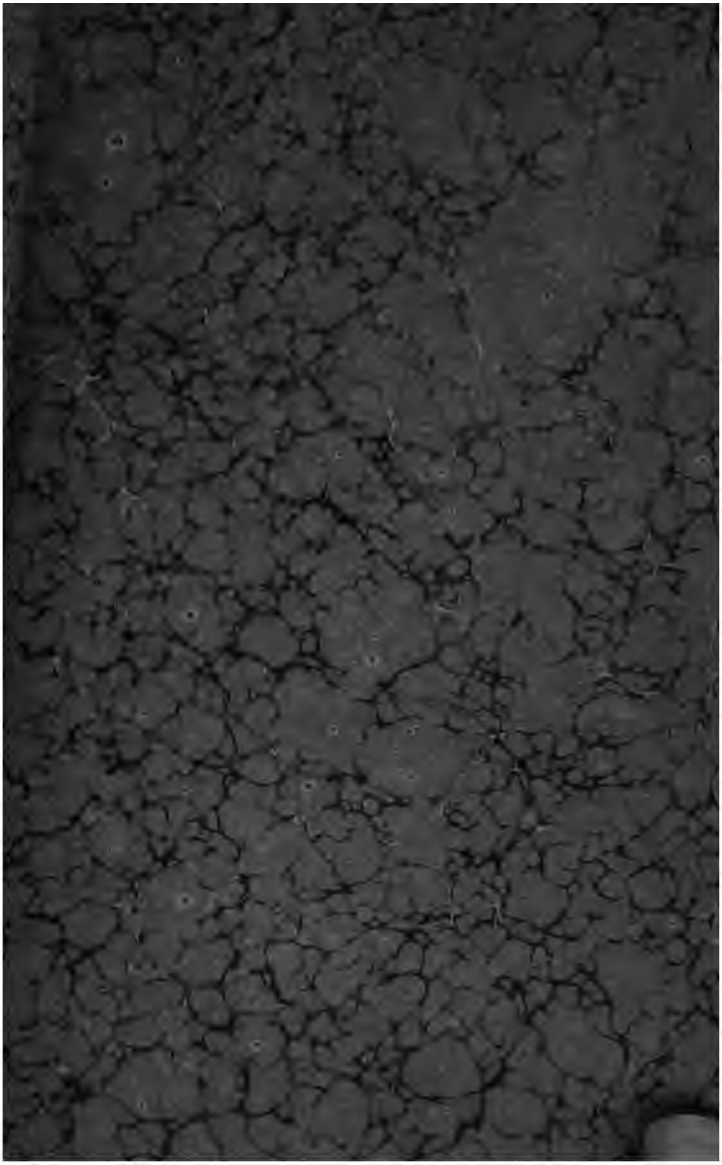
UNIVERSITY OF MICHIGAN

E PLURIBUS UNUM

TUEBOR

SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM

CIRCUMSPICE



D88in N1

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe..... 1
La Boule de Neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de Famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge..... 2
Le Collier de la Reine..... 3
La Colombe..... 1
Les Compagnons de Jéhu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise..... 2
Conscience l'innocent..... 2
Création et Rédemption — Le Docteur Mystérieux..... 2
— La Fille du Marquis..... 2
La Dame de Monsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Diane..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escomar..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize..... 3
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au Collier de velours..... 1
Fernande..... 1
Une Fille du Régent..... 1
Le Fils du Forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: — César..... 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu..... 2
La Guerre des Femmes..... 2
Histoire d'un Casse-Noisette..... 1
Les Hommes de Fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage:
— Une Année à Florence..... 1
— L'Arabie-Heureuse..... 3
— Les Bords du Rhin..... 1
— Le Capitaine Arena..... 1
— Le Caucase..... 3
Impressions de voyage:
— Le Corricolo..... 1
— Le Midi de la France..... 2
— De Paris à Cadix..... 2
— Quinze jours au Sinaï..... 1
— En Russie..... 4
— En Suisse..... 3
— Le Speronare..... 1
— La Villa Palmieri..... 1
— Le Véloce..... 2
Ingénue..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands..... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.)..... 2
Jacques Ortis..... 1
Jane..... 1
Jehanne la Pucelle..... 1
Louis XIV et son siècle..... 1
Louis XV et sa Cour..... 4
Louis XVI et la Révolution..... 2
Les Louves de Machecoul..... 2
Madame de Chamblay..... 3
La Maison de Glace..... 2
Le Maître d'Armes..... 2
Les Mariages du père Olifus..... 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi..... 2
Mémoires d'une aveugle..... 2
Mémoires d'un Médecin. — J. Balsamo. 5
Le Meneur de Loups..... 1
Les Mille et un Fantômes..... 1
Les Mohicans de Paris..... 4
Les Morts vont vite..... 2
Napoléon..... 1
Une nuit à Florence..... 1
Olympe de Clèves..... 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn..... 2
Pauline et Pascal Bruno..... 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
Le Prince des Voleurs..... 2
La Princesse de Monaco..... 2
La Princesse Flora..... 1
Les Quarante-Cinq..... 3
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
Robin Hood le Proscrit..... 2
La Route de Varennes..... 1
Le Salteador..... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony..... 1
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
La Terreur prussienne..... 2
Le Testament de M. Chauvelin..... 1
Trois Maîtres..... 1
Les Trois Mousquetaires..... 2
Le Trou de l'Enfer..... 1
La Tulipe noire..... 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert..... 2
Une vie d'artiste..... 1
Vingt ans après..... 3

IMPRESSIONS
DE VOYAGE
— LE VÉLOCE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

LE VÉLOCE

OU

TANGER, ALGER ET TUNIS

LE TOMBEAU DE SAINT LOUIS.

Au milieu des ruines de la Carthage romaine s'élève un monument qui ressemble à un marabout arabe ; c'est le tombeau de saint Louis.

Sans doute cette forme lui a été donnée par calcul : les Arabes ne voyant point de différence entre le tombeau d'un saint français et d'un saint musulman, devaient respecter l'un à l'égal de l'autre.

L'événement n'a point trompé les prévisions de l'archi-

247238

tecte. Aujourd'hui saint Louis est dans la régence de Tunis un marabout presque aussi vénéré que sidi Fathallah ou sidi Abd-el-Kader.

Disons un mot de la mort sainte qui couronna cette grande vie.

Nous avons raconté dans notre voyage au Sinaï cette croisade d'Égypte, où Louis IX alla chercher une défaite plus belle qu'une victoire.

Il avait juré, en quittant la terre sainte, de ne toucher en France que pour y faire halte. La halte fut longue : elle dura de 1255 à 1270. Louis IX avait l'ordre à mettre en son royaume, il était malade, souffrant, affaibli, il ne pouvait plus porter ni bouclier ni cuirasse, à peine lui restait-il la force de soulever son épée, ce n'était plus assez pour un conquérant, c'était plus qu'il n'en fallait pour un martyr.

Aussi fit-il son testament avant de partir : il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille livres pour se marier ; quant à ses trois fils, il les emmenait avec lui.

Quatre ou cinq rois l'accompagnaient, les plus grands seigneurs du monde marchaient à sa suite, Charles de Sicile, Édouard d'Angleterre, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes quittèrent la quenouille et suivirent leurs maris outre mer : la comtesse de Bretagne, Iolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amélie de Courtenay.

Il avait laissé dix mille francs à Agnès sa fille, il en laissa quatre mille à la reine Marguerite sa femme, et cette *gentille bonne reine, pleine de grande simplicité*, comme dit Robert de Sincerianx, n'en demanda pas davantage.

Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes le mardi 1er juillet 1270, et arriva en vue de Tunis vers la fin du même mois.

Un prince Maure était en train de rebâtir Carthage, c'était l'époque où l'architecture mauresque semait ses merveilles en Espagne. Plusieurs maisons s'élevaient déjà au milieu des ruines, un château nouvellement achevé dominait la colline de Byrsa.

Louis IX débarqua malgré la menace que fit le prince musulman d'égorger tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses États. On n'était pas venu de si loin pour céder devant une menace. Ceux qui venaient chercher le martyre ne pouvaient reculer devant le martyre des autres.

La première attaque se porta sur Carthage, pauvre ville ressuscitée à peine, cadavre sortant de la tombe et que l'on forçait d'y rentrer. La ville fut prise, le château emporté; on s'établit sur la hauteur, d'où l'on voyait à la fois Tunis, la mer, et au loin l'emplacement d'Utique.

Tunis était fortifiée, Tunis avait une population guerrière de cent cinquante mille habitans, Tunis ne pouvait être attaquée que lorsque le roi de France aurait réuni toutes ses forces : il fallait attendre le roi de Sicile, on se retrancha dans l'isthme et l'on attendit.

On était au commencement d'août, un ciel de feu pesait sur une terre ardente; les pierres, éparses à fleur de terre comme les ossemens d'une ville à moitié exhumée, réfléchissaient les rayons du soleil, la mer semblait du plomb fondu.

Les Maures inventèrent d'étranges machines de guerre : au lieu de lancer des traits et des pierres, elles jetaient au vent qui venait du désert des nuées de sable. Ce vent roulait ces atômes brûlans vers le camp des croisés ; il pleuvait du feu.

Alors une maladie contagieuse se déclara dans l'armée, les hommes mouraient par centaines ; on commença à enterrer les morts, mais les bras se lassèrent bientôt, et, quand les

bras furent las, on se contenta de jeter les cadavres dans les fossés du camp.

La mort était impartiale, les comtes de Montmorency, de Nemours et de Vendôme furent atteints et trépassèrent : le roi vit se pencher et mourir dans ses bras son enfant bien-aimé, le duc de Nevers. Au moment où le fils mourut, le père se sentit frappé lui-même.

Se sentir frappé c'était être averti de se préparer à mourir.

Le fléau était impitoyable, Louis ne se fit pas illusion.

Il se coucha, certain de ne plus se relever, aussi se coucha-t-il sur un lit de cendres.

C'était le 25 août au matin.

Louis était étendu sur la terre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés au ciel.

Les mourans moins mourans que leur roi s'étaient traînés jusqu'à lui, et formaient un cercle autour de lui.

Autour de ce premier cercle, les soldats qui étaient demeurés sains et saufs se tenaient debout et armés.

Au loin, sur le miroir azuré de la mer, on voyait poindre comme une bande de mouettes et de goélands, c'étaient les voiles de la flotte du roi de Sicile.

On apporta le viatique, le roi se souleva sur ses genoux pour recevoir le Dieu qui venait à lui en attendant que lui-même allât à Dieu.

Puis le roi se recoucha immobile, les yeux à demi-fermés, priant tout bas.

Tout à coup il se souleva de lui-même, jeta un grand soupir, et prononça distinctement ces mots :

— Seigneur, j'entrerai dans votre maison et je vous adorerai dans votre saint temple.

Puis retombant, il expira.

Il était trois heures de l'après-midi.

La flotte de Sicile était assez près pour qu'on pût entendre les fanfares joyeuses qui annonçaient son arrivée.

Lorsque Charles aborda, il y avait deux heures que son frère était mort.

Il réclama les entrailles du saint roi et les obtint; elles sont au couvent de Montréal, près de Palerme.

Le cœur et les ossemens furent rapportés en France.

Pendant 560 ans, rien ne recommanda à la piété du pèlerin français la place où saint Louis était mort; pas une croix; cette terre ennemie et infidèle semblait se refuser à conserver la trace de ce grand événement.

Mais vers 1829, des négociations furent engagées par l'ordre du roi Charles X, entre le consulat de France et le bey Hussein. La France demandait à élever un autel là où le tombeau avait si longtemps manqué.

Cette autorisation venait d'être accordée par le bey quand la révolution de 1830 arriva.

Louis-Philippe monta sur le trône. Lui aussi descendait de saint Louis. Il profita des circonstances et envoya un architecte avec ordre de rechercher l'emplacement où le saint roi avait rendu le dernier soupir, et de bâtir un tombeau sur cet emplacement.

Mais ce fut inutilement que monsieur Jourdain, c'était le nom de l'architecte chargé de cette pieuse mission; mais ce fut en vain, disons-nous, que monsieur Jourdain essaya de recueillir quelque chose de positif dans le récit des historiens et dans les traditions flottantes des siècles. Lui et Jules de Lesseps se contentèrent de choisir l'endroit le plus beau, le plus en vue, l'endroit où ils eussent voulu mourir eux-

mêmes s'ils eussent été à la place du saint roi, et ce fut sur l'endroit préféré par eux que le tombeau s'éleva.

Il est placé sur une colline où l'on monte en trébuchant sur des décombres mêlés de marbre et de mosaïque. Peut-être le hasard les a-t-il servi, et ces débris sont-ils ceux du château aux portes duquel saint Louis dut mourir.

En tout cas, rien de plus admirable que la vue qui se déroule aux yeux du pèlerin qui s'assied pensif là où saint Louis se coucha mourant.

Au nord, la mer resplendissante sous les rayons du soleil ; à l'est, les montagnes de plomb sombres et mornes comme l'indique leur nom ; au sud, Tunis, blanche comme une ville taillée dans une carrière de craie, à l'occident, une plaine bosselée par des mamelons au sommet desquels se détachent des marabouts et des villages arabes.

Puis un écho qui repète les noms de Didon, d'Enée, d'Iarbas, de Magon, d'Amilcar, d'Annibal, de Scipion, de Sylla, de Marius, de Caton d'Utique, de César, de Genseric et de saint Louis.

Nous entrâmes dans l'enceinte consacrée au monument. La forme du tombeau, je crois l'avoir déjà dit, affecte celle des marabouts arabes. Peut-être, nous l'avons dit encore, est-ce une précaution inspirée à l'architecte par la connaissance du pays.

Les murs d'enceinte sont couverts de débris incrustés dans la muraille : débris de vases, débris de colonnes, débris de statues. Au milieu de ces fragmens, un torse de statue d'un beau travail et parfaitement conservé.

L'intérieur du tombeau est sculpté à la manière arabe. Les dessins sont à ceux de l'Alhambra de Grenade et de l'Alcazar de Séville ce que le style Louis XV est au style de la

renaissance. Je m'informai au gardien, vieux soldat français, de qui étaient ces sculptures : il me répondit que c'était d'un artiste tunisien, nommé Younis.

Il y a peu à voir dans le monument ; beaucoup à penser peut-être ; mais on pense mal en compagnie de cinq ou six personnes. Aujourd'hui que j'écris ces lignes dans mon cabinet, sur mon bureau, au milieu du bruit de la rue, entre mes souvenirs d'hier et les événemens d'aujourd'hui, je donnerais beaucoup de choses pour rêver deux heures seul et tranquille à la porte du tombeau de saint Louis.

Nous redescendîmes vers la plage. On dirait que la nature animale est morte au milieu de toutes ces ruines. Pas une alouette dans les champs, pas une mouette au bord de la mer ; quelque chose non seulement d'aride mais de maudit, le cimetière d'une ville avec ses ossemens qui percent la terre ; de place en place, une étroite bande de terre végétale disputée par l'agriculture à tous les débris croulans : sur cette bande de terre, deux bœufs petits et maigres attelés à une charrue de forme antique, et aiguillonnés par un arabe à demi nu. Au bord de la plage, des colonnes de marbre blanc et rouge qui roulent au mouvement des vagues comme de frêles roseaux ; çà et là, à la surface de la mer, un îlot noir, ancienne construction que la mer ronge avec ce long et patient murmure de l'éternité ; enfin, tout ce paysage désolé dominé par le petit village maure de Sidi Bou-Saïd.

Oh ! je l'avoue, j'eus alors un profond regret que nos deux peintres fussent restés à Tunis. Comme Giraud, avec son coup-d'œil rapide, eût esquissé ce tableau merveilleux ; comme Boulanger, avec son âme mélancolique et profonde, se fut identifié à cette grande désolation.

Je fis un détour pour m'isoler, et j'allai me coucher au

bord de la mer, qui depuis mille ans roule colonnes de jaspe et de porphyre comme une algue arrachée au rivage ; au bord de la mer qui les roulera mille ans encore peut-être.

Et il me semblait que dans le bruit de ce flot mouvant j'entendais la plainte des siècles passés !

Quelle cité vivante peut se vanter d'être peuplée comme ta ruine, Carthage ! quelle voix, si puissante qu'elle soit, peut se vanter de parler aussi haut que ton silence.

Combien de temps serais-je resté ainsi à rapprocher les deux rives de la Méditerranée, à confondre dans un même rêve l'Afrique et l'Europe ; à évoquer Paris, son bruit, ses bals, ses spectacles, sa civilisation ; à me demander ce que faisaient mes amis, ce que vous faisiez, vous, madame, tandis que je songeais à vous avec cette vague et délicieuse mélancolie du voyageur, quand je m'entendis appeler par Alexandre !

Comme un homme qui dort à moitié, et qui sent que son rêve va lui échapper en se réveillant, je ne répondis pas d'abord ; j'étais comme celui qui, ayant trouvé un trésor, se charge de tout l'or qu'il peut porter ; moi, j'emplissais mon cœur de peine, ma mémoire de souvenirs.

Deux coups de fusil partirent à vingt pas de moi, en même temps que mon nom retentissait sur deux ou trois points différens.

Cette fois il était impossible de ne pas répondre à l'appel ; on commençait à s'inquiéter de moi.

Je me levai en criant à mon tour et en agitant mon mouchoir.

A la pointe d'une jetée située à un quart de lieue de nous, à peu près, une barque faisait des signaux.

C'était la yole du commandant du *Montézuma* qui nous venait prendre; nous étions attendus à déjeuner à bord.

Nous suivîmes un ancien quai en ruines; puis nous fîmes le tour de deux grandes excavations, au fond desquelles trois ou quatre bécassines barbottaient dans un peu de boue et parmi quelques rares roseaux.

Ces deux excavations, c'étaient, au dire des savans, l'ancien port de l'ancienne Carthage, qui avait soixante pieds d'ouverture du côté de la mer, et qui se fermait avec des chaînes de fer.

La première, c'était le port marchand; la seconde, c'était l'arsenal.

Oh! si je ne craignais pas de vous ennuyer, madame, comme je vous citerais Polybe, Salluste, Strabon, Appien, le docteur Shaw et le docteur Estrup.

Mais, ma foi! j'aime mieux vous dire que c'est là que s'embarqua Youssouf, vous savez, notre brave, notre spirituel Youssouf, un beau soir du mois d'octobre 1830, à la suite d'une certaine aventure dont je ne sais pas trop si je dois parler, aujourd'hui que Youssouf a épousé, ni plus ni moins qu'un simple mortel, une jeune, belle et spirituelle Parisienne.

Mais, ma foi! les voyageurs sont si indiscrets, et comme ce n'est qu'à ce prix qu'ils sont amusans, j'aime mieux, je l'avoue, être indiscret qu'ennuyeux.

Un jour le consul français, monsieur Mathieu de Lesseps, vit arriver au consulat un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, revêtu du costume arabe, qu'il avait porté depuis sa naissance, quoiqu'il fût né à Livourne ou à l'île d'Elbe.

C'était Youssouf, le favori du bey, et l'un des officiers du bach mamelouck.

Comme dans les *Mille et une Nuits*, l'humble esclave avait levé les yeux jusqu'à la princesse Kabousah, fille du bey Hussein.

De son côté, comme dans les *Mille et une Nuits* toujours, la princesse Kabousah avait abaissé les yeux jusqu'à son humble esclave.

Malheureusement, il existait à la réunion des deux amans tous les obstacles qui existent en Orient.

Il en résulta que le premier jour où le jeune officier s'introduisit dans la chambre de la princesse, il y fut surpris par un esclave.

Cet esclave rendit compte au bey de ce qu'il avait vu, le bey lui fit signer une déclaration.

En sortant de chez le bey, l'esclave devait passer devant la chambre de Youssouf.

Youssouf attendait l'esclave.

Il le prit au passage, l'attira dans sa chambre, et referma la porte sur lui.

On entendit un cliquetis d'armes, des cris, puis plus rien.

Deux heures après, la princesse Kabousah recevait une corbeille de fleurs.

Elle leva les fleurs et trouva une main, une langue et un œil.

A ce singulier cadeau était joint le billet suivant :

« Je vous envoie l'œil qui vous a épié, la langue qui vous a trahie, la main qui vous a dénoncée. »

Quant à Youssouf, il n'avait pas attendu la réponse de la princesse, et s'était, comme nous l'avons dit, réfugié au Consulat.

Monsieur Mathieu de Lesseps se hâta d'envoyer Youssouf, qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il aimait fort, à sa maison de campagne de Marsa, située au bord de la mer, puis il chargea son fils Ferdinand de Lesseps, aujourd'hui ambassadeur à Madrid, de pourvoir à l'embarquement du fugitif.

Trois jours après, le canot de la corvette *la Bayonnaise* venait chercher Youssouf à la côte.

Mais la côte était gardée; on voulut arrêter Youssouf, qui, quoique seul contre dix, tira son yatagan, et voulut en appeler à ces armes arabes dont il sait si bien se servir.

Monsieur Ferdinand de Lesseps l'arrêta, se plaça entre lui et les gardes-côtes, de sorte que, protégé par le fils du consul, Youssouf put s'embarquer.

Une lettre, que lui avait donnée pour le maréchal Clauzel monsieur Mathieu de Lesseps, lui ouvrit la carrière qu'il a si glorieusement parcourue.

Peut-être toute cette histoire que je viens de raconter n'est-elle qu'une fable, mais là-bas elle a toute la consistance de la réalité.

LE PRINCE CHARMANT.

Pendant les courses de mes compagnons, pendant mes rêveries au bord de la mer, le vent s'était levé et la mer s'était faite moutonneuse, ce qui présentait un double danger, si nous allions à la voile, de chavirer, si nous allions à la rame, de n'arriver que le lendemain matin ; or, les matelots sont esclaves de la consigne, on leur avait dit de nous ramener pour une heure, il était midi et demi, le temps nous restait juste de gagner le *Montézuma* à la voile, ils hissèrent la voile : si nous faisions la culbute cela ne les regardait pas.

Le petit bâtiment prit à l'instant même une allure penchée qui n'était pas sans nous présenter quelques inquiétudes.

Tribord était à fleur d'eau, tandis que babord était levé de cinq pieds.

Bien entendu que tout le monde était, non pas assis, mais appuyé à babord.

Mais le vent pesait plus que tout le monde.

L'écume volait devant nous et nous couvrait d'une poussière diamantée.

De temps en temps nous embarquions une vague, qui semblait prendre, par anticipation, possession de la yole.

On riait, on plaisantait, et tout en riant ou en plaisantant on mesurait la distance qui séparait du rivage. On parlait de Léandre franchissant le détroit de Sestos, de lord Byron

traversant le lac de Genève, et l'on demandait s'il y avait beaucoup de requins dans les eaux de Tunis.

Au bout de trois quarts d'heure de navigation, nous abordâmes le *Montézuma*. On nous voyait venir de loin, on admirait notre air penché, on nous attendait sur le pont.

A peine fûmes-nous dans les eaux de la frégate que le vent tomba. Le *Montézuma* nous protégeait comme eût fait une montagne.

C'était bien humiliant pour le *Véloce*, et, par contre-coup, pour moi ; près du *Montézuma* le *Véloce* avait l'air d'une chaloupe.

Il y avait en effet une différence de cent quatre-vingt chevaux entre les deux bâtimens.

Monsieur Cunéo d'Ornano nous reçut avec la gracieuse hospitalité du marin.

Nous trouvâmes à son bord monsieur et madame Rousseau, monsieur et madame Cotelle, monsieur et madame de Sainte-Marie.

Nous n'avons point encore parlé de ces deux compatriotes à nous que nous avions déjà entrevus au Consulat, et avec lesquels le commandant du *Montézuma* avait la gracieuse obligeance de nous faire faire plus ample connaissance.

Madame de Sainte-Marie est une charmante parisienne exilée dans la patrie de Didon par suite de la mission confiée à son mari par le gouvernement français.

Monsieur de Sainte-Marie est capitaine du Génie chargé de lever un plan de la Régence ; il habite Tunis depuis 6 ou 8 ans.

Les Turcs n'aiment pas beaucoup ces pérégrinations scientifiques au milieu de leurs Etats ; ils ne croient jamais que ce

soit par un simple désir de faire faire un pas de plus à la science qu'un gouvernement charge un homme de tracer sur le papier, à l'aide d'instrumens inconnus, des figures auxquelles ils ne comprennent rien.

Cependant le respect, et, je dirai plus, l'affection pour les Français est telle dans cette partie de l'Afrique, que le bey régnant donna toute autorisation à monsieur de Sainte-Marie de lever ses plans.

Il le fit même, pour plus grande sûreté, accompagner d'un mameluck porteur d'un amra.

Avec son mameluck, et surtout avec sa volonté invincible, avec son courage inouï, monsieur de Sainte-Marie accomplit des voyages fabuleux.

De temps en temps il disparaît avec son arabe, on n'entend plus parler de lui pendant cinq ou six mois, puis, au bout de six mois, il frappe un beau jour ou une belle nuit à sa porte.

Il arrive du Djebel-Auctar ou du Djebel-Korra.

Il a découvert des lacs inconnus, des montagnes ignorées, des peuplades dont le bey de Tunis ne sait pas lui-même les noms.

Sa femme lui demande s'il a couru de grands dangers.

Sainte-Marie hausse les épaules.

C'est que pour cet homme, dont le danger est devenu la vie, il n'y a plus de danger.

C'est par son mameluck qu'on apprend les luttes qu'il a soutenues, les chasses qu'il a faites, les blessures qu'il a reçues; lui n'en dit jamais rien.

Alors il reste deux ou trois mois à Tunis.

Puis un beau matin il disparaît encore pour ne reparaître que six ou huit mois après sa disparution.

Nous arrivions heureusement à Tunis entre deux éclipses.

Le déjeuner fut excellent : le mal de mer fit bien son effet, Laporte et Maquet nous regardèrent faire.

Il est vrai que, comme la course nous avait creusé l'estomac et le vent aiguisé l'appétit, c'était un assez joli spectacle que celui de notre repas.

Après le déjeuner, le capitaine ne sachant quelle distraction offrir à ces dames, leur proposa de tirer le canon en l'honneur des Parisiennes.

On descendit dans la batterie de trente-six, on chargea les pièces, et ces dames firent feu avec un courage plus que masculin.

— Firent feu? me direz-vous, madame. — Oui, firent feu, feu de leurs blanches mains, de leurs mains délicates, feu comme des artilleurs consommés, sans détourner la tête, sans se boucher les oreilles.

Oh ! nos belles Parisiennes, qui jetez de charmans petits cris d'effroi quand, sur un de nos théâtres de drame, un acteur tire de son gousset un pistolet de poche, venez à Tunis, et au bout de six mois vous tirerez le canon, et quel canon, du trente-six, rien que cela.

Si amusant que fût cet exercice, il fallait que, comme tous les exercices de la terre, il eût une fin.

Vers cinq heures nous prîmes congé du commandant du *Montézuma*, nous descendîmes dans nos barques, et nous nous acheminâmes vers Tunis.

La mer était toujours grosse, aussi eûmes-nous quelque peine à gagner le Goulet, mais une fois dans le canal, et surtout une fois sur le lac, il ne fut plus question ni de vent, ni de vagues.

Nous marchâmes à la rame, tout en envoyant des balles

inutiles à ces grands oiseaux qui s'enlèvent au-dessus des eaux mortes, silencieux comme des oiseaux funèbres.

Avec notre équipage français, avec nos compagnes françaises, avec nos chants français, nous aurions pu nous croire sur le lac d'Enghien si nous n'avions pas eu Tunis en perspective.

En abordant sur le môle, nous fûmes reçus par notre cortége ordinaire de Juifs en bonnets de coton et de chiens hurlans.

Les Juifs en voulaient à notre bourse, les chiens à notre chair, deux choses que nous étions bien décidés à disputer aux Juifs et aux chiens.

Nous rentrâmes au consulat sans encombre, mais c'est au consulat que le danger nous attendait.

La cour du consulat était changée en bazar.

Nos emplettes de la veille avaient fait bruit.

Joailliers, marchands de ceintures, marchands de tapis, marchands d'étoffes, marchands de miroirs, marchands de fusils, de poignards et de pistolets, guettaient notre retour, marchandise étalée.

A peine parûmes-nous à la porte, que toute la volée fondit sur nous : sans nos deux janissaires nous étions mis en pièces.

Nous criâmes à tue-tête que le consulat était lieu d'asile ; Laporte vint à notre secours.

Il fut convenu qu'on nous donnerait un sursis jusqu'au lendemain matin, le soir nous appartiendrait, mais le lendemain nous appartiendrions aux industriels tunisiens.

Chacun laissa son paquet à sa place, le tout sous la sauvegarde de l'honneur français.

Il était huit heures, le bal s'ouvrait à neuf, Laporte avait

juste le temps de faire éclairer ses salons, et nous de passer nos habits.

A neuf heures, un orchestre français jouait des quadrilles et des polkas.

Trente ou quarante danseuses, en robes de gaze et en robes de satin, balançaient de leur mieux avec trente ou quarante danseurs en habits noirs et en pantalons noirs.

Cinq ou six Turcs, avec leurs longs, graves et splendides costumes, immobiles et les jambes croisées dans un coin, semblaient une partie de masque égarée dans une fête parisienne.

Il y avait bien quelques petits accessoires qui rappelaient Tunis, comme un parquet en faïence, avec lequel, en dansant une polka, Alexandre fit une connaissance aussi intime que possible.

Il y avait bien un improvisateur arabe qui racontait des histoires, comme Levassor au Jardin d'Hiver raconte ses chansons.

Il y avait bien dans un coin, comme je l'ai déjà dit, cette admirable figure du scheik Médine, accroupi, tandis que ses deux fils, grands et forts comme deux Géorgiens, se tenaient debout près de lui, consacrant ce respect qu'ont les enfans pour leur père et qui défend, à quelque âge qu'ils aient, aux enfans de s'asseoir devant leur père.

Il y avait bien encore le café, la fumée odorante des chibouques et des yucas, les sorbets et les glaces à l'orientale, mais tout cela ne donnait qu'un plus vif attrait à la soirée.

Tout cela sans compter l'histoire du Prince Charmant.

Ah madame ! vous qui avez tant d'esprit que les *Mille et une Nuits* font vos délices et les contes de Perrault votre joie ; — ah madame ! je suis sûr que vous ne connaissez

pas l'histoire du prince Charmant, que me racontait notre improvisateur arabe, tandis que nos compagnons polkaient à qui mieux mieux.

Je vais vous la raconter, madame, mais que je serai loin de vous la raconter comme la racontait Hassan-ben-Mahmoud-Djélouli, et comme me la traduisait Rouman au fur et à mesure qu'il la racontait.

« Il naquit un jour à Tunis un prince si laid, si laid, si laid, qu'en voyant cette laideur chacun d'un commun accord l'appela Bou-Ezzin, — c'est-à-dire le prince Charmant.

» Seulement, par une précaution bien entendue, et pour que le pauvre prince, trompé par son nom, ne sût jamais à quoi s'en tenir sur lui-même, le bey régnant défendit sous peine de mort à qui que ce soit de jamais mettre un miroir aux mains du prince son fils, ou d'en jamais laisser traîner à la portée de ses mains.

» Le prince gagna ainsi, joyeux et content de lui-même, l'âge de vingt ans; il se croyait le plus beau des jeunes gens de toute la régence, et les courtisans se gardaient bien de le détromper.

» Malheureusement le bey régnant mourut laissant le beylick à son fils, et malheureusement encore, comme le prince Charmant adorait son père, il voulut en signe de deuil se faire raser la barbe en même temps qu'il laisserait pousser ses cheveux.

» Il fit donc demander un barbier.

» Celui qu'on amena était un pauvre diable arrivé tout récemment de Sousse. Il ignorait la fameuse ordonnance du bey défunt relative aux miroirs.

» La première chose qu'il fit fut donc de se munir d'un

miroir, et la seconde de mettre ce miroir aux mains du prince Charmant.

» On était si loin de s'attendre à cette infraction de la loi, respectée pendant vingt et un ans, que le bach mamelouck, c'est-à-dire le premier ministre, n'eut pas le temps de sauter sur le miroir et de l'arracher au malheureux barbier.

» Il en résulta que le malencontreux miroir, comme nous l'avons dit, fut remis au prince Charmant.

» Le prince Charmant approcha le miroir de son visage, et poussa un cri qui fut entendu du palais à la porte d'Alger, puis il se mit à pleurer amèrement et à s'arracher la barbe.

» Le prince Charmant ne se faisait pas d'illusion, il se trouvait hideux.

» Il va sans dire qu'au même instant où il se vit et où il acquit la conviction que c'étaient bien ses traits que le miroir avait réfléchi, il jeta le miroir à ses pieds et le brisa en mille morceaux.

» Le bach mamelouck était là, comme nous l'avons dit; en voyant le prince pleurer, il pleura aussi; en voyant le prince s'arracher la barbe, il s'arracha la barbe.

» Mais après avoir bien pleuré pendant toute la matinée, après s'être bien arraché la barbe tout en pleurant, le prince, qui était au fond un garçon d'esprit, fit cette réflexion : que les pleurs ne l'embellissaient pas, et que sa barbe arrachée découvrirait alors aux yeux les imperfections de son visage.

» Vers le soir il cessa donc de pleurer, et en cessant de pleurer il cessa de s'arracher la barbe.

» Le lendemain il était encore fort triste, mais néanmoins, comme c'était un prince philosophe, il ne faisait plus que soupirer, il est vrai qu'il soupirait bien amèrement.

» Mais quant au bach mamelouck, dont le prince avait remarqué la douleur, et qu'il avait fait demander pour le remercier de la part qu'il avait prise à son malheur, c'était bien autre chose.

» Loin d'être en voie de consolation comme le prince, il pleurait plus fort que la veille, et il avait arraché le tiers de sa barbe.

» Le jeune prince tenta de le consoler, mais plus le prince Charmant tentait de consoler le bach mamelouck, plus le bach mamelouck pleurait ; ses yeux étaient deux véritables ruisseaux.

» Le prince Charmant le renvoya chez lui en l'invitant à appeler toute sa raison à son secours.

» Le lendemain il le fit demander. Le prince Charmant était presque consolé et il espérait bien qu'il en serait de même de son premier ministre.

» Il se trompait. La douleur avait fait des progrès, le bach mamelouck en était à la désolation. Il s'était arraché les deux tiers de sa barbe, et ses yeux étaient deux véritables rivières.

» Si devoué que lui fût son premier ministre, le prince Charmant ne comprenait pas une pareille douleur. Il congédia le bach en l'embrassant, mais le bach mamelouck n'en pleura que plus fort.

» Le lendemain, le prince était tout à fait consolé, il espéra qu'il en serait de même du bach mamelouck. Il envoya en conséquence chercher son premier ministre.

» C'était encore pis que la veille. La désolation du premier ministre était du désespoir : il s'était arraché la barbe tout à fait, et ses yeux étaient deux véritables cataractes.

» — Mais, lui dit le prince, comment se fait-il, bach ma-

melouck, que moi, que ce malheur regarde surtout, j'aie pleuré seulement toute une journée et que le soir tout ait été fini ?

» — Oh ! mon prince ! s'écria le bach mamelouck, si pour vous être vu un instant vous avez pleuré tout un jour, combien de temps ne dois-je pas pleurer, moi qui vous vois depuis votre naissance et qui vous verrai jusqu'à ma mort !... »

Que dites-vous de l'histoire du prince Charmant, madame, n'est-elle pas des plus bouffonnes, et ne mérite-elle point d'être écrite tout au long sur votre album.

Permettez-moi de terminer cette lettre par deux mots de votre ami Alexandre, qui ont couru le bal et qui ont eu quelque succès.

Je vous ai dit, madame, le malheur qui était arrivé à Alexandre en dansant la polka, malheur que Giraud vous a traduit par une vignette.

Cet accident a rendu Alexandre légèrement maussade : or vous savez que c'est surtout lorsqu'Alexandre est maussade qu'Alexandre a de l'esprit.

Dans tous les pays du monde, même à Tunis, il y a des femmes qui font tapisserie tandis que les autres dansent.

Deux sœurs, femmes de deux négocians de Tunis, modèles de beauté turque, pouvant peser, l'une deux cents livres, et l'autre cent cinquante, étaient restées trois contredanses sans danser.

Laporte, qui tenait à ce que tout le monde s'amusât, alla trouver Alexandre et le pria d'inviter l'une des deux sœurs, tandis que lui-même inviterait l'autre.

Alexandre y consentit en grommelant.

— Laquelle invitez-vous alors ? demanda Laporte.

— Celle où il y en a le moins, répondit Alexandre.

Après la contredanse, Rousseau lui montra une charmante jeune personne qui, au milieu de la joie de tous, gardait un certain air mélancolique qui lui allait à ravir.

— Eh bien? demanda Alexandre.

— Eh bien! vous voyez cette jeune fille?

— Oui.

— Qui est si jolie?

— Qui est si jolie; je la vois.

— Qui est si distinguée?

— Qui est si distinguée; après?

— Eh bien! son père est aux galères.

— Ah! s'écria Alexandre, pourquoi ne l'a-t-on pas invité au bal? il ne serait pas venu, et la politesse eût été faite.

On aurait d'autant mieux pu inviter le brave homme qu'il n'y avait rien d'infamant dans son fait, et qu'il purgeait sur les galères de Son Altesse un vieux reliquat de conspiration.

Demain, à quatre heures, grand dîner donné à vos amis, madame, par les douze consuls des douze puissances qui ont leurs représentans à Tunis, et par tous les négocians européens.

Le seul consul de la présence duquel nous ne jouirons pas, est sir Thomas Ride, consul d'Angleterre, un des geôliers de Napoléon à Sainte-Hélène.

Je ne sais pas si c'est lui qui ne voit pas ses collègues ou si ce sont ses collègues qui ne le voient pas.

Je crois décidément que ce sont ses collègues qui ne le voient pas.

Le soir, grand bal en notre honneur au consulat de Sardaigne.

Je gage que vous n'eussiez jamais cru, madame, que l'on dansât avec tant d'acharnement à Tunis.

HADJ' YOUNIS.

Nous avons vu, dans notre excursion hors des murs de Tunis, dans quel état fâcheux se trouve l'agriculture.

Hâtons-nous de dire que c'est la faute des hommes et non la faute des choses.

Cette terre d'Afrique, que nous nous figurons être un banc de sable gigantesque, cette terre d'Afrique, qui a plus de cinquante lieues dans l'intérieur des terres, continue d'être la fertile province qui nourrissait Rome et l'Italie. Son grand fléau c'est la sécheresse; aussi, quand la sécheresse menace, la ville est dans la désolation. L'an dernier, au mois de mars et d'avril, c'est-à-dire au temps de la germinaison, il y eut sécheresse.

Aussitôt des prières furent ordonnées dans les mosquées, mais les prières furent impuissantes; ordre fut donné aux synagogues juives et aux églises chrétiennes de suivre l'exemple des mosquées : peut-être les juifs et les giaours

obtiendraient-ils de leur Dieu ce que les vrais croyans ne pouvaient obtenir du leur. Malheureusement le ciel resta de feu. Des processions furent établies : bannières juives, bannières chrétiennes, bannières musulmanes, réunies par la plus puissante des fraternités, celle de la faim, se montrèrent dans les rues de Tunis, sans obtenir aucun résultat, criant inutilement, les unes, ALLAH ! les autres, JEHOVAH ! les autres, SEIGNEUR !

Rien n'y fit.

Le cas était grave : le bey assembla son divan, et l'on décida en conseil que c'était sans aucun doute la dépravation es femmes juives qui avait allumé la colère du Seigneur.

En vertu de cette conviction, on rassembla toutes les filles publiques appartenant à la religion israélite, et on les fit fouetter devant le rabbin.

La même cérémonie devait se renouveler tous les jours à midi jusqu'au jour où le Seigneur, satisfait du châtiment, retirerait sa colère de dessus la ville.

Une de ces filles vivait avec un chrétien, la justice turque ne pouvait donc l'atteindre, le consulat de France la protégeant; mais elle avait un mari : le mari fut pris et fouetté à sa place.

Soit hasard, soit qu'effectivement ce châtiment public fût agréable au Seigneur, au bout de trois jours la pluie tomba et la sécheresse disparut.

Le bey se promet bien à l'avenir de ne point négliger en pareille circonstance un moyen qui a si bien réussi.

En visitant le bazar, nous avions oublié de visiter le magasin de poudre d'or. Nous réparâmes cet oubli. Cette poudre d'or, qui est le principal moyen d'échange avec les tribus de l'intérieur de l'Afrique, se récolte au sud de Tug-

gurt. Le marchand que nous interrogeâmes avait fait plusieurs fois en personne cette précieuse moisson.

Cette poudre d'or, qui se recueille dans le désert, est invisible le jour, le sable, tant que le soleil brille, ne présentant aucune différence avec du sable ordinaire; seulement, la nuit, les endroits qui renferment la poudre d'or deviennent phosphorescens. Malheureusement, avec l'ombre, sortent de leurs trous les cérastes cornus et les scorpions noirs, reptile et insecte dont la morsure et la piqûre sont mortelles; et cela en si grande quantité que, nous disait le marchand dans son langage figuré, le sable est sillonné par leur passage comme si des pêcheurs eussent étendu leurs filets dans le désert.

Les chercheurs de poudre d'or ont au reste trouvé un moyen de braver cérastes et scorpions; ils parcourent la nuit le désert sur des chameaux qui portent des bottes de cuir et des sacs de charbons pilés. Les bottes de cuir émoussent les dents des vipères et les dards des scorpions, et la poussière de charbon, semée aux endroits phosphorescens, indique pour le lendemain au jour la mine qu'il faut exploiter.

Ces vipères et ces scorpions ne sont-ils pas les monstres qui défendaient l'approche des trésors antiques.

Nous marchandâmes une peau de lion, mais on nous la fit un prix fou. Nous crûmes un instant avoir eu la chance de tomber sur le chasseur lui-même, mais il ne la tenait que de seconde main.

Le lion avait été tué dans les montagnes du Kaf, qui séparent la régence de Tunis de la province de Constantine.

Cette indication topographique me rappela Gérard, notre tueur de lions.

Je demandai à l'Arabe s'il le connaissait.

Il le connaissait effectivement sous le même titre que nous-même.

Seulement, avec l'exagération qui est la poésie de l'Arabe, quand je lui dis que Gérard avait déjà tué dix lions, il sourit et fit un mouvement de tête.

— Dix, vingt, cent, cinq cents, mille, dit-il.

— Oh ! oh ! fis-je, c'est beaucoup.

Il fit un autre mouvement.

— Mille, répéta-t-il. Et maintenant quand il rencontre une lionne, dédaignant de la tuer, il lui donne son pied au derrière en lui disant : Va chercher ton mari.

A propos de Guelmah et de Constantine, surtout à propos de Gérard, nous reviendrons sur les histoires de lion. Les Arabes m'en ont raconté d'admirables.

En attendant, consignons un fait caractéristique : il n'y a dans la langue arabe qu'un seul mot pour *seigneur* et pour *lion*, SID.

Ainsi, quand les Arabes appelaient don Rodrigue *Sid*, ils l'appelaient non-seulement seigneur, mais encore lion.

En sortant du bazar, nous allâmes visiter le palais de ville du bey. Le souvenir le plus récent qui se rattachât à ce monument était l'appartement qu'y avait occupé monsieur le duc de Montpensier.

Il est vrai que ce souvenir était bien vif; la gracieuse politesse du prince pendant son séjour, sa générosité à son départ, lui avaient fait bon nombre d'amis parmi les commensaux du palais.

Au reste, rien de remarquable dans ce palais, si ce n'étaient ces mêmes sculptures modernes que j'avais déjà remarquées dans le tombeau de saint Louis, et qui étaient

comme nous l'avons dit, du *pèlerin Younis*, HADJ'YOUNIS.

Aussi, à notre retour au consulat, dans le désir que j'avais de me faire faire une chambre arabe à Paris, m'informai-je de la demeure de l'artiste. L'adresse donnée, Paul fut chargé de m'amener celui à qui je voulais parler.

Une heure après il était au consulat; un enfant de douze ans l'accompagnait : enfant d'une merveilleuse beauté, qu'au reste tout le monde a pu voir à Saint-Germain pendant l'année qu'il y est resté. Il s'appelait Ahmed, abréviatif de Mohammed.

Quant à lui, c'était un homme de quarante à quarante-quatre ans, d'une régularité de traits parfaite, avec de beaux yeux noirs, le nez droit, la barbe blanchissante à l'extrémité.

Il était mis avec une sorte d'élégance.

Je lui demandai s'il aurait quelque répugnance à voyager.

Il me répondit que les voyages lui étaient chose familière, ayant été à la Mecque.

Je lui proposai alors de m'accompagner en France.

Il me montra son fils.

Je lui fis signe que oui.

— Je veux bien aller en France, dit-il.

— Vous avez donc confiance en moi ?

Il me regarda fixement.

— Oui.

— Combien me demandez-vous ?

Il réfléchit un instant.

— Aurai-je l'hospitalité chez toi? me demanda-t-il.

— Tu l'auras.

— Je serai logé et nourri à ma manière?

— Tu feras ta cuisine toi-même, tu arrangeras ta chambre à ton plaisir.

— Eh bien ! tu donneras avant mon départ, et à-compte sur mon travail, quatre cents piastres à ma femme (1).

— Je les lui donnerai.

— A moi, tu me donneras quatre piastres par jour.

— Après ?

— Deux à mon fils.

— Après ?

— C'est tout.

— Non, ce n'est pas assez. Je te donnerai le double.

Il me regarda, puis il regarda le consul.

Monsieur Laporte le comprit.

— Il te les donnera, dit-il.

— Tu es donc un seigneur ? me demanda Hadj'Younis.

— Non, mais je suis un homme qui apprécie le talent, et qui le paie autant qu'il est en mon pouvoir.

Je vis que l'artiste avait une dernière observation à faire.

— Mais le voyage ! fit-il.

— Je m'en charge.

— Alors, dit-il, je suis à toi, sauf la permission de mon seigneur le bey.

— Ah ! diable ! fit Laporte, je n'avais pas songé à cela.

C'était en effet le plus difficile. Non-seulement le bey n'aime pas que ses sujets voyagent, de peur que le goût de l'émigration ne leur prenne, mais encore Younis était occupé au moment même où je l'embauchais, à sculpter le tombeau du bey du camp.

Cela nécessitait une négociation ; on mit les chevaux au cabriolet, et Laporte et moi partîmes pour le Bardo.

Depuis qu'on m'avait raconté toutes ces terribles histoires

(1) Trois cents francs.

d'exécutions que j'ai redites, et surtout celle de ce chakir, le Bardo m'avait paru revêtir un aspect formidable que je n'avais pas remarqué la première fois.

Ce qui n'empêcha point ces terribles Boaus de s'incliner devant nous et de nous ouvrir toutes les portes.

Nous arrivâmes près du bey avec plus de facilité que l'on n'arrive en France près d'un chef de division du ministère de l'intérieur.

Il me reçut à merveille, et s'informa si j'avais encore une bonne nouvelle à lui apprendre.

Laporte lui dit que non, mais que j'avais une grâce à lui demander.

— Alors la bonne nouvelle est pour moi, fit le bey.

Laporte lui exposa mon désir.

Son visage se rembrunit légèrement.

— Mais, dit-il à Laporte, ton ami le savant sait-il que Younis travaille pour moi ?

Laporte me transmit la question.

— Oui, Altesse, lui répondis-je, mais tu vas comprendre. Tu lui fais faire ton tombeau, moi je veux lui faire faire une chambre. Ma chambre est pour être habitée de mon vivant, ton tombeau n'est que pour être habité après ta mort, tu es naturellement le moins pressé, c'est donc à toi de me céder ton tour.

La réponse parut au bey pleine de logique.

— Je te donne Hadj'Younis, dit-il, aie bien soin de lui, et renvoie-le-moi le plutôt possible.

Je remerciai le bey avec une effusion bien autrement sincère que lorsqu'il m'avait promis le Nisham. On nous expédia le passeport de Younis, et nous revînmes au consulat.

Younis, à la vue du passeport, était presque aussi joyeux

que moi. Il était évident que si j'avais envie de l'emmener en France, il avait, lui, grande envie d'y venir.

Comme nous devions partir le surlendemain, je donnai à Younis ses quatre cents piastres, et l'invitai à se tenir prêt à me suivre.

Ce qui lui rendait le départ facile, c'était Paul, c'était cet Arabe du Darfour parlant avec lui la vieille langue arabe et lui disant dans cette langue qu'il serait chez moi mieux que chez lui.

Cette promesse, je l'ai tenue scrupuleusement. Après quatre mois de séjour en France, Hadj'Younis écrivait à sa femme, en son nom et au nom de son fils, et pour peindre l'abondance et la satisfaction dans laquelle il vivait, il n'avait trouvé que cette seule phrase qui exprimât sa pensée :

« *Anni farchan kitter.* »

— Nous sommes dans le froment.

DÉPART.

Après six jours de halte, qui ont passé comme une heure, nous venons de quitter Tunis pour nous rapprocher de vous, madame, car Tunis était le point extrême de notre voyage.

Un dernier mot sur la ville, sur le bey, sur les habitans, sur le consulat, sur tout le monde.

Quelques pages enfin où je vais entasser tout ce qui a pu m'échapper de détails curieux dans les lettres précédentes.

Tunis a non-seulement le tombeau de saint Louis, mais encore le collége Saint-Louis.

Ce collége, à l'époque où nous nous trouvions à Tunis, était tenu par un directeur intérimaire, nommé monsieur Espinasse.

Voici comment cet établissement fut fondé :

A la chapelle Saint-Louis, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, est attaché un digne ecclésiastique appelé l'abbé Bourgade, lequel comprit que sa tâche, en traversant la mer et en s'exilant en Afrique, ne se bornait point à dire deux ou trois messes par an sur un emplacement qui fut bien plus sûrement un ancien temple païen que la couche funèbre du saint roi.

Avec la chapelle Saint-Louis, la civilisation n'avait qu'un pied en Afrique.

L'abbé Bourgade résolut de l'y installer assez solidement pour qu'elle ne put jamais en être expulsée.

D'abord il fit venir quinze sœurs de charité appartenant à la congrégation de Saint-Joseph, fondée en France par la baronne de Vialar. Ces saintes filles fondèrent, concurremment, une salle d'asile, une école de jeunes filles et l'hôpital Saint-Louis.

Puis alors il rêva un collége de jeunes garçons.

Ce fut en 1832 seulement qu'avec un simple secours de mille francs, que lui envoya le roi de France, monsieur l'abbé Bourgade parvint à fonder son collége, qui compte aujourd'hui plus de deux cents élèves apprenant à la fois et

parlant avec une égale facilité le français, l'italien et l'arabe.

Les vendredis et les samedis sont consacrés à des cours de chimie, de physique et de dessin linéaire.

Le roi, voyant les progrès que faisait cet admirable établissement, changea en une subvention annuelle de mille francs le secours qu'il avait d'abord accordé une fois donné; mais c'est bien peu de chose que mille francs de rente pour un établissement qui manque à la première loi de son fondateur, c'est-à-dire à la charité, s'il ne reçoit pas gratis une portion de ses élèves.

Ne vaudrait-il pas mieux, en conscience, ne donner au Théâtre-Français, qui pourrait marcher sans subvention, s'il était bien conduit, que trois cent quatre-vingts mille francs et envoyer vingt mille francs au collége de Tunis ?

Nous visitâmes le collége, que notre visite mit tout en rumeur. Quatre ou cinq élèves en retenue furent graciés à notre intention.

Une grande planche noire était rayée de plusieurs lignes arabes. Ces lignes étaient des sentences.

Je me les fis traduire et j'en copiai trois ou quatre.

Les voici.

« Le mot qui t'échappe est ton maître. »

« Celui que tu retiens est ton esclave. »

« La parole est d'argent, le silence est d'or. »

« Qui bat le chien frappe le maître. »

« Une âme sensible est toujours en deuil. »

« La patience est la clef de la joie, la précipitation est celle du repentir. »

« Quand même ton ami serait de miel, ne le lèche pas en-« tièrement. »

Ajoutons à toutes ces maximes une dernière qui, pour

n'avoir pas l'avantage d'être inscrite sur la planche d'un collége, mais sur une simple muraille, ne m'en parut pas moins avoir son mérite.

La voici :

« Ne te marie point avec une veuve, dût sa joue ressem-
» bler à un bouquet en fleurs ; tu auras beau remplir et au-
» delà tous les devoirs que le mariage t'impose, tu ne l'en-
» tendras pas moins te dire sans cesse avec un soupir : Dieu
» veuille être miséricordieux envers mon pauvre défunt ! »

Tout en courant pour prendre congé, comme on met sur les cartes, nous rencontrâmes Giraud, moitié riant, moitié désappointé. Vous vous rappelez, madame, cette charmante Mauresque dont je vous ai parlé, et qui avait eu le privilége d'attirer les regards de nos deux peintres? Eh bien ! ils l'avaient suivie, encouragés par les regards de flamme qu'elle leur jetait à travers les plis de son haick. Comme elle ne parlait pas français, comme ils ne parlaient pas arabe, on avait été obligé de recourir à la langue primitive, à la langue des Celtes, et ils s'étaient aperçus que la charmante Mauresque était un petit garçon.

Au reste, avouez une chose, c'est la difficulté qu'il y a en Orient de reconnaître au premier coup d'œil un jeune garçon d'une jeune fille ; même beauté de forme, mêmes regards brillans, mêmes lèvres vermeilles, mêmes dents de perles, et avec cela mêmes draperies, faisant valoir à la fois ce que l'on voit et ce qu'on ne voit pas.

Nous avions remis au dernier moment le soin de faire nos emplettes ; nous entrâmes vers deux heures au consulat, le bazar était ouvert.

Ah ! madame, vous dire les tentations affreuses qui sont venues m'assaillir en face de ces colliers, de ces bracelets,

de ces épingles ; en face de ces étoffes à larges bandes d'or, de soie, de gaze, en face de ces tapis de Smyrne et de Tripoli, de ces coffres d'écaille, de ces tables de nacre, ce serait renouveler un supplice déjà trop cruel.

Nos deux Arabes nous attendaient ; ils avaient chacun un petit paquet contenant un habit de rechange, et un caban renfermant leurs outils, ils étaient calmes et confians, comme s'il se fût tout simplement agi pour eux d'aller à la Goulette ; en m'apercevant, ils me prirent les mains, me les baisèrent, et m'appelèrent *sid ;* tout était dit, ils étaient à moi, le reste ne les regardait plus, c'était à moi de veiller sur eux pendant le voyage, c'était à moi de les protéger contre les dangers qu'ils ne connaissaient pas, mais qu'ils pensaient devoir exister, c'était à moi de les rendre au jour dit à leur patrie et à leur famille.

Ils emportaient deux poules, ne sachant pas où nous allions, et si dans le pays où nous allions il y aurait à manger pour le lendemain.

Paul usa toute son éloquence à leur faire comprendre l'inutilité de ces deux poules, mais ils ne voulurent entendre à rien, disant que si ce n'était pas pour eux ce serait pour moi.

Le moment des adieux était arrivé, les matelots du *Véloce*, chargeant nos malles augmentées à chaque station de trois ou quatre caisses ; nous ne pouvions nous décider à quitter Laporte, Cotelle, Rousseau, notre excellent consul Sarde, qui nous avait donné un si beau bal, nos excellens compatriotes, qui nous avaient donné un si bon dîner ; Sainte-Marie, enfin, qui allait repartir pour un de ces voyages si hasardeux, qui sont devenus pour lui un jeu et qui sont restés pour tous ses amis une terreur.

Cinquante personnes nous accompagnèrent jusqu'à la plage, tandis que, du haut de la terrasse, les dames nous faisaient des signaux avec leurs mouchoirs.

La nuit venait rapidement, il n'y avait pas de temps à perdre ; la lune ne se levait qu'à minuit, nous pouvions nous égarer sur le lac.

Nous nous embrassâmes une dernière fois, et nous sautâmes dans les bateaux.

Tant qu'il fit un reste de jour, nos amis restèrent sur le rivage, mais enfin peu à peu la distance épaissit le voile grisâtre qui s'étendait entre nous, les objets finirent par s'effacer, se confondre et disparaître.

Je tirai deux coups de fusil en signe de dernier adieu, et nous n'essayâmes même plus de rien voir : la nuit était venue.

Au bout d'une heure de navigation, nous nous aperçûmes que nous nous étions perdus sur le lac.

En effet, rien n'indique le chemin que ces piquets à fleur d'eau dont j'ai déjà parlé, et qui la nuit deviennent à peu près inutiles, attendu qu'on ne les voit pas.

Enfin, après une autre heure de courses à l'aventure, nous vîmes devant nous une mare noire, et nous reconnûmes la Goulette.

Juste en ce moment, monsieur Gaspari, qui se doutait de l'événement, apparaissait sur la jetée avec une torche.

Il avait vu passer les barques qui allaient nous chercher, et il attendait notre retour.

Il fallut descendre, un punch nous attendait, et aux quatre coins du bol tout enflammé, des bouteilles de rosolio, de marasquin, et de deux ou trois liqueurs inconnues.

Alors il me fallut accepter le résultat de ses recherches

depuis dix ans, des médailles, des fragmens de mosaïques, des débris de statuettes, ce fut une nouvelle caisse à ajouter aux autres caisses.

Je le priai de me montrer la salle où avait eu lieu le combat des deux cousins, il m'y conduisit ; la muraille gardait encore la trace des balles, quoique les trous eussent été bouchés avec du plâtre.

Enfin nous songeâmes combien le *Véloce* devait nous attendre avec impatience, nous brisâmes violemment tous ces liens hospitaliers, nous partîmes.

C'était quitter une seconde fois Tunis.

Vers dix heures nous étions à bord : le capitaine avait fait préparer à souper, nous nous mîmes à table, et l'on appareilla.

A minuit la lune se leva splendide.

A sa pâle clarté nous pûmes encore jeter un regard sur ce beau lac, au-delà duquel nous devinions plutôt que nous ne voyions Tunis.

Nous doublâmes le cap Carthage et tout disparut.

LA GALITE.

La mer était belle, le vent bon; pendant toute la nuit nous filâmes sept nœuds à l'heure, le matin nous nous réveillâmes en vue de la petite île de la Galite.

L'île de la Galite, comme l'île de Monte-Cristo, avec laquelle elle a quelque ressemblance, est habitée par des lapins et par des chèvres; à cette nouvelle, nous avions demandé au capitaine de nous y arrêter pendant quelques heures, et comme toujours le capitaine s'était empressé de satisfaire à notre désir.

Quelque temps avant notre passage, un événement assez curieux était arrivé à l'endroit même où nous nous trouvions.

Une juive de Tunis s'était mariée à Bone, et deux ans après son mariage était revenue à Tunis.

On chercha des motifs à ce retour, et celui auquel on s'arrêta le plus généralement, fut que la légèreté de sa conduite ayant mécontenté son mari, une séparation de corps avait eu lieu entre elle et lui.

Cependant, quelques mois après son arrivée à Tunis, son mari vint l'y rejoindre, et comme on vit les deux époux ensemble, comme ils paraissaient même vivre dans la plus parfaite union, l'accusation qu'on avait portée contre la femme tomba d'elle-même.

Il y avait plus, le mari venait chercher sa femme, ne pouvant pas, disait-il, se passer d'elle.

Un nouvel établissement avait été fondé par lui à Alger, les deux époux s'embarquèrent sur un petit bâtiment grec, pour aller se mettre à la tête de cet établissement.

Mais cet établissement à Alger était chimérique, mais cette recrudescence amoureuse était feinte.

Le juif n'avait pas d'autre projet que de se débarrasser de sa femme, et moyennant deux mille piastres qu'avait reçues le capitaine grec, il s'était engagé à le seconder de son mieux dans son projet.

Le hasard vint en aide aux deux complices ; un gros temps ballotta le bâtiment, au point que le mal de mer s'empara de la pauvre femme, à ce degré où il rend toute défense impossible ; d'ailleurs, la pauvre femme ne se sachant pas menacée, ne songeait pas à se défendre.

Tout-à-coup le mari et le capitaine entrèrent dans sa chambre et la bâillonnèrent.

Puis on apporta une caisse dans laquelle on la cloua.

Puis enfin on jeta la caisse à la mer.

C'était la nuit, nul ne vit l'événement ou nul ne s'en préoccupa.

Le bâtiment, qui était bon voilier comme le pôtre, il filait sept nœuds, eut bientôt perdu de vue la caisse, qui flottait au caprice de la mer.

Trois heures après, comme le jour commençait à paraître, le bateau à vapeur le *Sphinx*, parti cinq heures après le bâtiment grec de la Goulette, et faisant même route que lui, aperçut un objet qu'il crut d'abord être une chaloupe, puis ensuite un ballot, puis enfin une caisse.

On fit stoper le bâtiment et l'on envoya une chaloupe.

Les matelots de la chaloupe repêchèrent la caisse et ramèrent vers le paquebot.

Pendant le trajet, on crut entendre des plaintes sortir de la caisse, mais comme on n'avait aucun instrument, on se contenta de faire force de rames, tout en adressant à l'étrange colis des questions auxquelles celui-ci ne répondait que par des sons inarticulés.

On déposa la caisse sur le pont, et l'on envoya chercher le charpentier.

La hache et le levier firent leur office; le couvercle sauta, et l'on trouva une femme nue et à moitié asphyxiée.

C'était notre juive.

Elle raconta toute son histoire.

Le *Sphinx* lui aussi allait à Alger.

Le capitaine ordonna de marcher à toute vapeur. Vers midi il eut connaissance du bâtiment grec, et vers le soir il l'eut rejoint et dépassé.

Le *Sphinx* était à Alger douze heures avant le bâtiment grec.

Le capitaine eut donc le temps de faire sa déclaration, la femme sa plainte.

En mettant le pied sur la jetée, la première personne qu'aperçut le mari fut sa femme, et derrière sa femme un piquet de gendarmerie.

Quant au capitaine grec, il n'avait pas jugé à propos de prendre terre; de son bord il vit l'arrestation du juif, et regagna immédiatement le large.

Le mari fut jugé, condamné à mort et exécuté, à la grande joie des Maures et des Arabes, pour lesquels c'est toujours une très grande joie que de voir un juif aller forcément de vie à trépas.

C'était Younis qui racontait toute cette belle histoire à

Paul, lequel me la traduisait à mesure que nous jetions l'ancre à une portée de carabine de l'île.

Nous trouvâmes dix-sept brasses d'eau, fond de mate-argile mêlée d'algue.

Une petite barque se tenait abritée parmi les rochers qui hérissaient l'approche de la terre; elle appartenait à des pêcheurs de corail.

Nous échangeâmes quelques paroles avec eux; ils étaient napolitains.

Nous mîmes nous-mêmes notre barque à la mer, et commençâmes notre chasse sur des plongeons qui longeaient le rivage, tout étonnés qu'ils étaient de voir leur île inhabitée recevoir, le 10 décembre de l'an de grâce 1846, si belle et si nombreuse compagnie.

Nous éprouvâmes quelques difficultés à aborder l'île qui n'étant qu'un entassement de rochers, laisse de temps en temps se détacher des parcelles de son tout, grands comme des maisons ordinaires au moment du départ, et qui, bondissant sur ses flancs, se brisent et arrivent à la mer à l'état de roches ordinaires. Là, comme elles trouvent un fond de huit ou dix pieds de profondeur, elles restent à moitié plongées dans l'eau, moitié gisant à sa surface.

Ce fut en sautant de pointes en pointes que nous parvînmes à gagner l'île.

Une fois sur la terre ferme, nous nous croyions sauvés; mais la même difficulté se reproduisit : nous étions sur les frontières du chaos, et il nous fallait franchir ce nouvel entassement de débris.

Nous y parvînmes enfin, et nous nous trouvâmes sur un terrain pierreux, qui, entre chaque interstice de rocher, laissait pousser de longues herbes, droites et rares, cassantes

comme du bois sec, et atteignant la hauteur de deux pieds.

A peine eus-je fait deux cents pas au milieu de ces herbes, que deux lapins me surprirent en partant à mes pieds.

Le hasard fit que je les tuai tous les deux.

A ce double bruit, répété par l'écho, nous vîmes un troupeau de chèvres sauvages bondir à notre droite et gagner les cîmes les plus ardues de l'île.

Alexandre, Desbarolles et notre jeune chirurgien se mirent à leur poursuite.

Maquet, Giraud, Chancel et moi appuyâmes au contraire à gauche.

Il en résulta que comme la gauche était la partie plane et la droite la partie élevée, nous nous bornions, nous, à une chasse au lapin, tandis que ces messieurs avaient l'ambition de chasser la chèvre.

Je n'étais pas sans inquiétude sur eux : cette excursion dans des rochers mouvans comme des dents dans leurs alvéoles, et toujours prêts à rouler vers la mer, me paraissait dangereuse. Je fis quelques observations que j'eus, comme je m'y attendais, la douleur de voir repousser avec perte.

Ils disparurent dans un pli de terrain.

Nous continuâmes notre chasse.

Les matelots, ceux qui en avaient obtenu la permission, nous suivaient en faisant le cercle; de sorte que peu de lapins pouvaient échapper à cette espèce de battue : aussi ne voyait-on que derrières blancs filant comme des éclairs à travers ces grandes herbes.

Nous en tuâmes une vingtaine à coups de fusil ; les matelots de leur côté en tuèrent deux ou trois à coups de pierre.

Chancel abattit en outre une bécasse.

Nous faisions une fusillade qui ressemblait à un engagement de tirailleurs.

De temps en temps un coup de fusil nous répondait de la montagne.

Un de ces coups de fusil me fit retourner. Je vis la fumée de la poudre, puis quelque chose que je crus reconnaître pour Desbarolles qui glissait rapidement sur la pente d'un rocher.

Seulement il ne glissait ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté gauche, ni sur le côté droit, ni la tête en bas : il glissait sur le derrière.

Ceci nous fut expliqué plus tard. Le pied lui avait manqué, et au détriment de son pantalon et de sa doublure, Desbarolles parcourait dans la posture qui lui avait paru la moins dangereuse un espace de plusieurs toises.

Alexandre, de son côté, avait été emporté par sa course. J'avais vu une espèce de compas s'ouvrant de rocher en rocher, c'était lui. Il ne s'était arrêté qu'aux dépens de son fusil, en enfonçant la crosse de l'arme entre deux pierres. La crosse était cassée.

A ces deux événements se bornaient les accidents de la journée.

De chèvres, bien entendu qu'il n'en était pas question.

Chacun avait fait merveille, cependant ; mais chose dont on ne pouvait pas se rendre compte, malgré le nombre indéfini de balles qu'elles avaient dû recevoir, pas une n'avait succombé.

On en augura que les chèvres de l'île de la Galite étaient invulnérables, ou tout au moins ne pouvaient être blessées, comme Achille, qu'au talon.

Or, le talon d'une chèvre offre si peu de surface qu'il n'é-

tait point étonnant que nos chasseurs, si habiles qu'ils fussent, eussent mis un peu au-dessus, un peu au-dessous, ou à côté.

Cependant Alexandre nous donna une preuve de son adresse qui fit le pendant de l'alouette de Bizerte.

Il jeta lui-même un caillou en l'air et le pulvérisa avec la dernière balle qui restait dans son fusil.

Ce qui nous confirma d'autant dans la conviction que les chèvres étaient invulnérables.

Au bord de la mer, nous trouvâmes nos matelots rassemblés. Ils avaient chassé pour leur compte, en formant de grands cercles qu'ils rétrécissaient vers un centre : de cette façon, les lapins pris entre eux étaient bien pris.

Au nombre des captifs vivans ou morts, était un lapin blanc, variété de l'espèce, que ses compatriotes paraissaient regarder avec un profond étonnement.

Un matelot avait, dans une espèce de carrière, découvert une source magnifique, qui filtrait à travers les rochers, et qui se répandait glacée dans un vaste bassin naturel.

Cette nayade inconnue avait déjà désaltéré d'autres voyageurs que nous, car un équipage français, par l'organe de son contre-maître, avait gravé ses remercîmens sur la roche qui surplombait.

Comme rien ne nous retenait plus, nous quittâmes la Galite et nous remontâmes à bord du *Véloce* qui, au milieu de la nuit, jeta l'ancre dans le port de Bone.

BONE.

Les deux premières choses qui nous frappèrent en arrivant sur le pont furent la forteresse de Bone, théâtre d'un des premiers et des plus hardis coups de main de Joussouf, et la pointe du Lion, avec laquelle nous devions faire le soir même plus ample connaissance.

Le port de Bone est assez peu estimé des marins, qui dans les mauvais temps ne s'y arrêtent que contraints et forcés; les mouillages que l'on préfère sont ceux du fort Génois et des Caroubiers.

En effet, le port de Bone n'est qu'un bas-fond d'une mauvaise tenue, l'ancre n'y mord que dans une couche de sable étendue sur le rocher et qui dans les gros temps, atteinte et remuée par la lame, n'offre aucune résistance.

Autrefois Bone était riche, — quand nous disons autrefois, nous parlons d'il y a vingt, trente, quarante ans; — en 1810, par exemple, la population s'élevait à 10,000 âmes; en 1850, lorsque nous fîmes la conquête de l'Algérie, elle n'était plus que de 1,500.

En effet, les grains de la Crimée avaient tué l'exportation africaine; les habitans ne demandaient plus à la terre ce riche superflu qu'on appelle le commerce, mais seulement ce strict nécessaire qu'on appelle la nourriture.

Le bruit de notre voyage s'était déjà répandu sur toute la côte, aussi à peine eûmes-nous jeté l'ancre, que nous vîmes

une barque se détacher du rivage et s'avancer vers nous. Cette barque était montée par le commissaire français, ancien ami à moi, qui venait, disait-il, nous confisquer à son profit. Nous n'avions rien au monde à dire contre cette bienveillante confiscation. Nous nous rendîmes chez lui où nous trouvâmes sa femme et sa fille qui nous attendaient.

Nos promenades dans la ville furent courtes. — La ville ne renferme rien de bien curieux : une assez belle mosquée, voilà tout, et une bible fort miraculeuse enfermée dans la synagogue juive. Du genre de miracles qu'elle faisait, personne ne m'en put rien dire.

Nous résolûmes une promenade à Hippone, ancien évêché de votre auteur favori, madame, dont bien justement, à mon avis, vous préférez les *Confessions* à celles de Rousseau.

Notre hôte se chargea de trouver les chevaux, Hippone étant situé à une lieue de Bone à peu près. Quant à moi, comme j'appris qu'on pouvait s'y rendre en chassant, je jetai mon fusil sur mon épaule, et guidé par un colonel polonais qui m'avait disputé à mon ami le commissaire, et auquel j'étais définitivement resté, je m'acheminai vers le tombeau de saint Augustin, où était le rendez-vous général.

En sortant de la ville, on met le pied dans un grand marais qui s'étend à gauche jusqu'à la mer, à droite jusqu'au pied des montagnes; en face, l'horizon est borné par une petite chaîne de collines, aux premières rampes de laquelle s'élève le tombeau sacré.

Nous suivîmes la rive droite de la Seybouse, le long de laquelle je tuai quelques bécassines et un canard sauvage.

Enfin, au bout de trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes au tombeau où je trouvai toute la caravane réunie.

Le tombeau est bâti sur les ruines de l'ancienne Hippone — *Hippos Regius* — Hippone royale.

En effet, c'était la résidence des rois Numides ; mais de ces rois Numides rien n'existe plus, pas même le nom. Saint Augustin a tout recouvert de son manteau pastoral, et son souvenir vit seul au milieu des ruines de la grande cité.

Saint Augustin est le saint des femmes, saint de poésie et d'amour, qui lutta toute sa vie contre les ardens désirs de son cœur, et qui, après avoir fait de l'amour conjugal une passion, fit de l'amour filial un culte.

Saint Augustin eut dû vivre du temps de Madeleine.

Né à Tagaste, le 13 novembre 354, élevé à Madaure, il visita Carthage dont les mœurs dissolues le révoltèrent, car rien n'est loin de la débauche comme l'amour; Milan, où l'attira l'éloquence de saint Ambroise, et où s'accomplit sa conversion, et enfin Hippone, où le peuple, touché de sa grande piété et de sa profonde éloquence, le força en quelque sorte à recevoir les ordres de la main du digne évêque auquel il succéda en 395.

Enfin, le 22 août 430, saint Augustin mourut pendant le troisième mois du siége d'Hippone par les Vandales. Il avait supplié Dieu de le rappeler à lui avant la prise de la ville : Dieu exauça sa prière.

Les Vandales détruisirent la ville, mais ils respectèrent la bibliothèque et l'évêché, seuls biens que possédât saint Augustin et qu'il avait légués à l'église.

Les Barbares se firent les exécuteurs testamentaires du saint.

Quant à lui, sa dépouille mortelle fut disputée par les différentes cités qui avaient eu le bonheur d'entendre sa parole; ce fut d'abord Cagliari qui le posséda, puis Pavie.

Enfin, en 1842, le gouvernement français réclama pour la nouvelle Hippone une part de ces précieuses reliques. L'os de l'avant-bras droit nous fut concédé, déposé à bord du *Gassendi* et transporté à Hippone et enterré en grande pompe à l'endroit où s'élève aujourd'hui le monument.

Par un hasard singulier, c'était le capitaine Bérard, commandant actuel du *Véloce*, qui commandait à cette époque le *Gassendi*.

Nous ne dirons rien du monument; est-ce l'argent, est-ce le génie qui a manqué pour le faire digne du saint?

Nous voulons bien croire que c'est l'argent.

Ce qu'on a de mieux à faire, au point de vue de l'art bien entendu, quand on est arrivé au pied du cénotaphe, c'est de s'asseoir en y tournant le dos, et de contempler le magnifique paysage qui se déroule aux yeux.

Au premier plan, les ruines de la vieille ville, à travers les échancrures de laquelle pénètre le regard; au second plan, les marais coupés par la Seybouse; au troisième et dernier, la ville en amphithéâtre, à gauche les montagnes, à droite la mer.

Ce fut là que fut décidé en grand conseil cette chose si importante pour nous de savoir si nous irions directement de Bone à Constantine, par Guelma, ou si, prenant la route ordinaire, nous gagnerions Stora, de Stora Philippeville, et de Philippeville Constantine.

Le voyage par Guelma était plus fatiguant mais plus pittoresque; puis dès longtemps j'avais un rendez-vous pris à Guelma avec Gérard, notre tueur de lions.

Nous penchions donc pour Guelma, lorsque le capitaine polonais tira une lettre de sa poche. Cette lettre était de la propre main de Gérard; elle avait date de la surveille, et elle

annonçait que Gérard partait à l'instant même pour l'intérieur des terres, appelé qu'il était par les Arabes à la destruction d'une lionne et de ses deux lionceaux.

C'était Gérard qui faisait notre grande curiosité, c'était l'espoir d'une chasse au lion avec lui qui faisait notre grand désir. Gérard n'étant plus à Guelma, nous prenions tout naturellement la route de Philippeville.

Un mot physiologique sur le lion, madame, et par contre-coup sur Gérard, son terrible et heureux antagoniste.

Parmi les animaux fantastiques de la fabuleuse antiquité, aucun ne nous est apparu plus terrible que cette terrible réalité qu'on appelle le lion.

A Rome il n'y avait pas de belles chasses sans lion.

Un des principaux griefs de Cassius contre César, c'est que César lui a pris cinquante lions, qu'il conservait à Mégare pour les fêtes de son édilité.

Un des grands souvenirs qui font Pompée populaire à Rome, c'est que dans les fêtes de son triomphe il a poussé dans l'amphithéâtre trois cents lions à crinière.

Ni le serpent de Régulus, ni les éléphans d'Annibal n'ont fait une si vive impression qu'Antoine se promenant avec Cytheris dans les rues de Rome sur un char attelé de deux lions.

Le grand sujet de causerie sous la tente arabe, c'est le lion.

Nous avons déjà dit que les Arabes appelaient le lion *Sid*, Seigneur.

Les Arabes prétendent que le lion change quatre fois de nourriture par an.

Pendant le premier trimestre de l'année il mange les démons.

Pendant le second il mange de la chair humaine.

Pendant le troisième de la terre glaise.

Et pendant le quatrième des animaux.

Les Arabes ont remarqué que le lion, qui enlève un cheval ou un chameau en les jetant hardiment sur son épaule, et qui saute avec ce fardeau des haies de trois ou quatre pieds, ne peut que traîner misérablement un mouton.

Cette anomalie devait avoir une source; les Arabes l'ont trouvée dans leur poétique imagination.

Un jour dans une assemblée d'animaux, le lion disait, vantant sa force :

— J'emporterai sur mon épaule le taureau, s'il plaît à Dieu, le chameau, s'il plaît à Dieu, le cheval, s'il plaît à Dieu, et ainsi de suite. Arrivé au mouton, il trouva la chose si facile, qu'il négligea d'invoquer le Seigneur.

Le Seigneur l'en punit, le roi de la force est obligé de traîner le mouton qu'il ne peut jeter sur son épaule.

L'éléphant, le tigre, la panthère et le sanglier, sont les seuls animaux avec l'homme qui osent combattre le lion; on a trouvé dans le Maroc, près l'un de l'autre, un sanglier mort, à dix pas d'un lion éventré.

Les Arabes mangent le lion ; certaines parties de l'animal, au dire des Arabes, guérissent même certaines maladies, mais il paient plus tard cette gourmandise; les enfans d'un homme qui a mangé du lion meurent presque toujours en faisant leurs dents, les dents poussant trop fortes.

Souvent des marabouts ont élevé ou apprivoisé des lions; presque toujours leur réputation de sainteté s'en est augmentée.

Les Arabes sont essentiellement chasseurs, ils chassent le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, la vache sauvage, le

renard, le chacal et la gazelle ; quant au petit gibier qui se tue chez nous avec du plomb, ils ne s'en occupent jamais.

Il va sans dire que le lion est le premier, le plus dangereux et le plus noble de leurs adversaires.

Nous avons dit que lorsqu'ils parlent du lion, les Arabes l'appellent seigneur.

Lorsqu'ils lui parlent à lui, ils l'appellent monseigneur Johan-ben-el-Johan.

C'est-à-dire monseigneur Jean, fils de Jean.

Pourquoi lui ont-ils à la fois donné un titre et un nom d'homme.

C'est que, selon eux, le lion a les plus nobles qualités de l'homme le plus noble, c'est qu'il est brave, c'est qu'il est généreux, c'est qu'il comprend la parole humaine, quelque langue qu'on lui parle.

C'est qu'il respecte les braves, qu'il honore les femmes, qu'il est sans pitié pour les lâches.

Si un Arabe rencontre un lion, il arrête son cheval, qui tremble sous lui, et adresse la parole à son terrible antagoniste.

— Ah ! c'est toi, monseigneur Jean, fils de Jean, lui dit-il. Crois-tu m'effrayer, moi un tel, fils d'un tel. Tu es noble, je suis noble, tu es brave, je suis brave, laisse-moi donc passer comme un frère, car je suis un homme de poudre, un homme des jours noirs.

Alors il met le sabre à la main, fait craquer ses étriers, pique droit sur le lion qui se dérange et le laisse passer.

S'il a peur, s'il rebrousse chemin, il est perdu, le lion bondit sur lui et le déchire.

De son côté, le lion sonde son adversaire, le regarde en face, lit ce qu'il éprouve sur son visage ; si l'homme a peur,

le lion s'approche de lui, le pousse avec l'épaule, le jette hors du chemin avec ce rauquement cruel qui annonce la mort, puis il bave, s'écarte, forme des cercles autour de la victime, tout en cassant dans les broussailles des tiges de jeunes arbres avec sa queue, quelquefois même il disparaît; alors l'homme se ranime, il croit avoir échappé, il fuit, mais au bout de cent pas il retrouve le lion en face de lui et lui barrant le chemin; alors il lui pose une patte sur l'épaule, puis l'autre, lui lèche la figure avec sa langue sanglante, et cela jusqu'à ce qu'un faux pas le fasse tomber, ou que l'effroi le fasse s'évanouir. Alors le lion quitte encore l'homme et va boire, à un quart de lieue parfois : de ce moment l'homme est à lui, il peut revenir quand il voudra. Il boit et revient, lèche encore l'homme un instant, puis commence son repas.

Si la victime est un homme, ce sont les organes de la génération qu'il mange d'abord, si c'est une femme ce sont les seins.

Il emporte le reste, puis plus tard on retrouve dans quelque fourré les pieds et les mains, qu'il ne mange jamais.

Quelques Arabes, et remarquez, madame, que c'est toujours le conteur du désert et non monsieur de Buffon qui parle par ma bouche; quelques Arabes placés dans cette position extrême que nous venons de peindre, c'est-à-dire évanouis et gisans, tandis que le lion était allé boire; quelques Arabes ont été sauvés, soit par une caravane, soit par des chasseurs, soit par un autre Arabe plus brave et mieux instruit des mœurs du lion qu'ils ne l'étaient eux-mêmes; dans ce cas l'Arabe brave au lieu d'aider l'Arabe poltron à fuir, ce qui les perdrait l'un et l'autre, attendu que le lion les rejoindrait tous deux, l'Arabe brave attend le retour du lion.

Le lion reparaît et s'arrête en voyant deux hommes au lieu d'un.

Alors l'Arabe brave s'avance au-devant du lion et lui dit :

— Celui qui est là couché, monseigneur Jean fils de Jean, est un lâche, mais moi je suis un tel, fils d'un tel, et je ne te crains pas : cependant je te demande grâce pour ce misérable qui n'est pas digne d'être mangé par toi, je lui lie les mains et l'emmène pour en faire un esclave.

Alors le lion rauque.

— Oh ! sois tranquille, dit le brave, il sera puni sévèrement.

Et en disant cela, il lie les mains du lâche avec sa corde de chameau.

Alors le lion satisfait s'éloigne, et disparaît cette fois pour ne plus revenir.

Il y a aussi des Arabes, et ceux-là mieux encore que celui qui se hasarda le premier sur la mer, ont le cœur couvert de ce triple acier dont parle Horace ; il y a encore des Arabes qui font semblant d'avoir peur, et qui au moment où le lion leur met les deux pattes sur les deux épaules, lui ouvrent le ventre avec leur poignard.

Cependant, selon les localités, deux retraites s'offrent au fuyard.

Un arbre à sa portée et sur lequel il a le temps de monter.

Un buisson épineux au centre duquel il se glisse comme un serpent.

Le lion craint de se piquer le visage, cette face mobile qui ressemble à celle du Jupiter olympien, et dont Barye et Delacroix ont si bien fait jouer tous les muscles.

Mais alors le lion se dresse contre l'arbre ou se couche près du buisson et attend.

Dans ce cas, l'homme ne peut être sauvé que par le passage de quelque caravane.

Sur la route de Bathna, un Arabe rencontra un lion, il se sauva, et trouvant un silos sur sa route, il s'y précipita ; le lion vint jusqu'à l'ouverture, plongea son regard flamboyant dans l'intérieur, et jugeant qu'une fois descendu dans cette cave il ne pourrait plus remonter, il se coucha prés de l'orifice.

Le lendemain, par bonheur pour le prisonnier, un détachement français passa, qui mit le lion en fuite.

Au reste, quand le lion fuit, les Arabes ont un moyen infaillible d'arrêter sa course.

C'est de l'insulter.

— Ah ! lâche ! ah ! misérable ! tu fuis, lui crient-ils, tu prétends que tu es le plus brave des animaux, et tu fuis comme une femme ! nous ne t'appellerons plus seigneur, nous t'appellerons esclave.

A ces mots le lion se retourne et attend les chasseurs.

Il faut que le lion soit tout à fait affamé pour ne pas respecter la femme, les Arabes prétendent même qu'il la craint.

Des Arabes m'ont assuré avoir vu des femmes courir après le lion emportant quelque brebis ou quelque génisse ou même des enfans, le saisir par la queue, et frapper dessus à coups de bâton.

Si par hasard le lion se retourne et menace, la femme, n'a qu'à s'arrêter à son tour et lever sa robe.

Le lion ne résiste pas et fuit comme le diable de Papefiguières.

Les Arabes prétendent que jamais le lion n'enlèvera un

cheval au piquet devant une tente, tandis que cela arrive tous les jours devant les pâturages.

Presque toutes les peaux de lion que j'ai vues en Algérie étaient mutilées.

C'est que les femmes leur arrachent les dents et les ongles, et s'en font des talismans, quand les guerriers ne les prennent pas pour orner le cou de leurs chevaux.

Les tapis de peaux de lion ont non-seulement le privilége d'éloigner les animaux nuisibles, mais encore les démons.

Quand on chasse le lion, il s'agit surtout d'échapper aux trois premiers bonds.

Le bond du lion est parfois de trente pieds.

Quand les chasseurs ont été prévenus qu'un lion s'est avancé dans le pays, on envoie des batteurs d'estrade qui relèvent ses traces, et reconnaissent l'endroit où il se tient, d'ordinaire un buisson, assez peu épineux pour que le lion puisse y entrer sans se piquer la face.

Alors les batteurs reviennent, font leur rapport, les chasseurs montent à cheval et enveloppent le buisson.

Le premier qui aperçoit l'animal crie en se le montrant du doigt : « Rahe-hena. »

Ce qui veut dire : Il n'est pas là.

S'il criait « Ra-hena, » ce qui voudrait dire : Il est là, le lion qui, comme nous l'avons dit, comprend toutes les langues, ne manquerait pas de dévorer son dénonciateur.

Alors tout le monde s'éloigne à la distance d'une soixantaine de mètres, afin d'échapper aux trois premiers bonds, et afin d'avoir l'air d'avoir fait buisson creux.

A soixante mètres les chasseurs s'arrêtent, et tous ensemble font feu sur l'endroit désigné.

Si le lion n'a pas été atteint mortellement, il sort alors du

buisson ; les Arabes s'éloignent ventre à terre en rechargeant leurs fusils, puis, si le lion fuit, c'est alors, leurs fusils rechargés, qu'ils le rappellent en l'insultant.

Rarement une chasse au lion se termine sans qu'on ait à regretter la perte de trois ou quatre chasseurs, le lion ne tombant presque jamais sur le coup, tant il y a de vitalité en lui, la balle lui traversât-elle le cœur.

En général, on abuse du lion en Algérie. Quand un homme disparaît, on dit : Il a été mangé par le lion.

Les Arabes craignent plus la panthère que le lion, vu l'absence complète de générosité.

Aussi sur la panthère aucune de ces histoires merveilleuses que l'on raconte sur le roi des animaux.

La panthère rencontrée, on la tue ou elle vous tue. Elle n'entend aucune langue, elle ne distingue pas le brave du lâche ; pour elle l'homme est l'homme, c'est-à-dire un ennemi et une proie.

Ses bonds sont aussi rapides et presque aussi puissants que ceux du lion. La panthère poursuit le cavalier, lui saute en croupe et lui brise le crâne, soit d'un coup de patte, soit d'un coup de dent.

Aussi les chasseurs portent-ils une calotte de fer.

On chasse la panthère à l'affût : on place l'appât qui doit l'attirer sur une branche élevée de cinq ou six pieds ; au moment où elle se dresse pour y atteindre, on lui envoie la balle dans la poitrine.

Les Arabes se servent de la peau de la panthère pour recouvrir la djebira qui couvre le devant de leur selle.

Reste l'hyène, à laquelle monsieur de Buffon a fait une si terrible réputation ; monsieur de Buffon, qui, comme la

dit un académicien plein de poétiques images, écrivait sur les genoux de la Nature.

Malheureusement, monsieur de Buffon écrivait plus souvent sur les genoux de la nature parisienne que sur ceux de la nature réelle. Et voilà comment du plus lâche et du plus misérable des animaux, c'est-à-dire de l'hyène, il a fait un des plus terribles.

Il en résulta qu'un gouverneur de l'Algérie, qui avait étudié l'Afrique, non pas en Afrique, mais dans monsieur de Buffon, craignant de voir notre flotte dévastée par la mort des malheureux matelots qu'attire à terre le cri de l'hyène, ordonna de payer une prime de 25 francs à tout chasseur qui tuerait un de ces terribles animaux.

Quand les Arabes connurent le décret, ils se réjouirent singulièrement. Vingt-cinq francs par museau d'hyène, c'est presque autant qu'on donne à nos représentans par projet de loi.

Aussi ils se mirent à chasser l'hyène, et il n'y a pas de semaine où l'on ne voie un Arabe entrer à Alger en menant en laisse une hyène muselée; quand l'hyène se refuse à marcher, l'Arabe la fait marcher à coups de bâton.

Je demandai à un Arabe si la chasse de l'hyène était bien dangereuse.

Il me fit répéter deux fois; il ne comprenait pas.

Quand il eut compris, il sourit autant qu'un Arabe peut sourire, et il me demanda si je voulais qu'il me racontât comment les Arabes prenaient les hyènes.

J'acceptai, bien entendu.

Voici, au dire de mon narrateur, quand on veut prendre l'animal vivant, comment la chasse se fait :

Quand un Arabe a découvert la caverne où se cache une

hyène, il tend devant l'entrée de la caverne son burnous, et intercepte ainsi le passage des rayons lumineux.

Puis lui-même entre dans la caverne les bras étendus.

Quand il a touché l'hyène, il lui dit :

— Donne la patte que j'y mette du hennah.

L'hyène coquette, séduite par une pareille promesse, étend sa patte.

L'Arabe la prend par cette patte et la conduit dehors; là il la musèle et lui met une laisse.

C'est avec cette laisse qu'il la conduit à Alger.

Je ne réponds pas que les détails de cette chasse soient parfaitement vrais, mais ils donnent une idée du cas que les Arabes font du courage de l'hyène.

Ce n'est cependant pas la force qui manque à l'hyène, la force maxillaire surtout. En 1841, un Arabe amena une hyène à Oran, et la donna au général Lamoricière.

Elle brisait entre ses dents un fémur de bœuf.

Le général l'envoya au Jardin des Plantes.

Revenons à Gérard le tueur de lions.

GÉRARD LE TUEUR DE LIONS.

Les Arabes ne se souviennent que d'un *tueur de lions*.

Il s'appelait Hassen; il avait été le chasseur d'Hamed-Bey, de Mameluck et de Braham-Bey.

Il est mort sous ce dernier.

Voici comment les Arabes racontent sa mort :

« Un lion rugit, Hassen marche à sa rencontre : on entend un coup de feu, puis un rugissement, puis un cri, puis plus rien. Hassen était mort. »

Hassen chassait le lion à l'aide d'affûts en pierre recouverts de troncs d'arbres et de terre; il a tué aussi plusieurs lions perché sur des arbres; ses armes étaient une carabine rayée, deux pistolets et un yatagan.

Il a chassé onze ans. Les Arabes ne s'accordent pas sur le nombre de lions qu'il a tués.

Le hasard réservait cette gloire à la France de donner un successeur à Hassen.

Ce successeur est Jules Gérard, maréchal de logis aux spahis.

Jules Gérard est un homme de trente à trente-un ans, petit, mince et blond; son œil bleu-clair est doux et ferme à la fois, sa barbe est blonde et rare, son parler est doux et ressemble à celui d'une femme.

Il s'engagea en 1842 aux spahis de Bone. Il avait choisi ce corps parce que les spahis ne quittent jamais l'Afrique.

Il arriva à Bone en 1842. On essaya d'abord d'en faire une espèce de commis militaire. Au bout de trois mois, il s'ennuya de gratter le papier et demanda un cheval et un fusil. Dès lors, ce fut un des plus assidus tireurs de cible de la garnison. Bientôt son escadron est licencié pour former celui de Guelma. Gérard demande à aller à Guelma. Guelma est à dix-huit lieues dans l'intérieur des terres. A Guelma il y aura des combats, ou du moins des chasses. Il obtint cette faveur.

Dès la troisième nuit, Gérard escaladait les remparts du camp pour aller chasser le sanglier, l'hyène et le chacal.

C'est à Guelma que Gérard entendit parler pour la première fois de Hassen, des lions, des ravages qu'ils font, du danger qu'il y a à les combattre.

Toutes ces histoires que nous avons dites, Gérard les entendait raconter tous les soirs; cette poésie du désert lui montait à la tête et le faisait rêver des nuits entières; dans ses rêves il se trouvait face à face avec ces terribles seigneurs de la montagne; dans ses rêves, il luttait avec eux et n'avait pas peur.

Gérard résolut de faire oublier Hassen.

Une grande habitude de la cible lui avait donné une justesse de coup d'œil et une sûreté de main que l'on commençait à vanter dans le pays.

Souvent Gérard disait aux Arabes :

— Si quelque lion descend de la montagne, prévenez-moi, car moi aussi je veux être un tueur de lions comme Hassen, mais sans affût, sans le secours des arbres, *al ain drea*.

PREMIER LION.

Vers le commencement du mois de juillet 1844, Gérard apprit qu'un lion ravageait l'Archioua; chaque nuit le seigneur de la montagne descendait dans la plaine, et prenait sa dîme sur les troupeaux.

Gérard demanda un congé : on lui accorda une permission de trois jours.

En arrivant dans le douair arabe, on ne voulait pas croire que ce fut ce jeune homme, qui semblait un enfant, qui vint du camp français pour lutter avec le lion; à ces hommes pri-

mitifs, il semblait qu'il fallait une puissante poitrine pour contenir un grand cœur, et que la force seule peut lutter contre la force.

Gérard ne perdit pas de temps et se mit en chasse aussitôt son arrivée, mais le premier jour s'écoula en recherches inutiles.

Le deuxième jour, Gérard fit conduire un troupeau de bœufs dans le bois de l'Archioua.

Il suivait le troupeau accompagné de deux Arabes.

La journée se passa encore sans rien voir, mais le soir venu le lion commença de rugir.

Gérard m'a avoué qu'à ce premier rugissement son cœur avait battu.

Mais nul ne s'en aperçut que lui, car il marcha droit au rugissement.

Tout à coup, au milieu de l'ombre flottante, il aperçut le lion à cinquante pas.

De son côté, le lion avait vu le chasseur, que, sans doute, il sentait depuis longtemps.

A cette vue sa queue s'agite, sa crinière se hérisse, il abaisse la tête vers la terre, la creuse de ses pattes de devant, rugit dans le trou qu'il a creusé, et marche droit à Gérard.

Les deux Arabes voulaient faire feu, mais d'un geste impérieux Gérard les arrêta. Il s'agissait pour lui de se mesurer seul avec le lion, et de s'assurer de lui-même au premier coup.

Le lion continuait d'avancer du même pas sans donner d'autre signe de colère qu'un balancement plus actif de sa queue, qu'un hérissement plus visible de sa crinière.

Chaque seconde diminuait l'espace; vu à cinquante pas

d'abord, il s'était successivement rapproché à quarante, à trente, à vingt, à dix.

Gérard était immobile et le tenait en joue depuis le moment où il l'avait aperçu.

Peut-être le lion doutait-il que ce fût un homme.

Arrivé à dix pas de Gérard, le lion fit une pause.

Un éclair brilla, le coup partit, le lion roula raide mort.

La balle l'avait atteint juste au milieu du front, avait brisé le crâne et pénétré dans le cerveau.

Je demandai à Gérard pourquoi il l'avait attendu si près.

— Je n'avais qu'un coup à tirer, me répondit-il simplement.

Le vainqueur revint au douair; s'il eût été seul on ne l'eût pas cru. Les Arabes racontèrent la mort du lion. Le lendemain on alla chercher le cadavre.

Le bruit se répandit rapidement par tout le pays qu'un Français allait droit à un lion quand il le voyait, et le tuait d'un seul coup. Aussi, au commencement du mois d'août suivant, Gérard reçut-il l'avis qu'un lion rôdait depuis huit jours aux environs du douair Zeouezi, et y avait fait de grands ravages parmi les troupeaux.

DEUXIÈME LION.

Cette fois Gérard partit avec un autre brigadier de spahis, naturel du pays, et nommé Saadi-Bounar.

Après avoir pris dans le douair tous les renseignemens qu'on pouvait leur donner, tous deux allèrent se placer dans un pli de terrain près d'Aïn-Lefra, au col de Sergi-el-Haouda, pour y attendre le terrible lion de la Mahouna.

Ils restèrent là une partie de la nuit sans rien voir, sans rien entendre, retenant leur souffle, de peur que le moindre bruit dénonçât leur présence.

Vers une heure et demie, Saadi-Bounar, fatigué d'attendre inutilement, s'était endormi.

Que dites-vous de ces hommes, madame, qui s'endorment à l'affût du lion.

Heureusement, Gérard veillait.

Vers deux heures, au moment où la lune, qui avait brillé toute la nuit, venait de se cacher dans un nuage, Gérard crut voir se mouvoir comme une ombre incertaine ; de moment en moment, cependant, la forme se dessine, et Gérard reconnaît qu'il est en présence de l'ennemi qu'il attend.

Cette fois Gérard a une carabine à deux coups.

Comme la première fois, Gérard ne se presse pas et attend immobile.

Le lion, qui lui-même croit avoir entrevu un ennemi, s'avance à pas lents et la tête haute, puis d'un premier bond se rapproche de vingt pas à peu près.

Après ce premier bond, Gérard et le lion se trouvaient à trente pas à peu près l'un de l'autre.

Le lion alors flaire le vent, lève la tête, secoue sa crinière, bondit une seconde fois, et tombe à quinze pas à peu près de Gérard.

Cette fois, Gérard le prend au moment où il retombe ; le coup part, et un rugissement terrible annonce que le lion est blessé.

Ce rugissement réveille Saadi-Bounar, qui se dresse vivement sur ses pieds et veut faire feu, mais Gérard l'arrête. Le lion se dresse sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses pattes de devant.

Le second coup de Gérard l'atteint en pleine poitrine.

Alors, Gérard se saisit de la carabine de son compagnon; mais un troisième coup est devenu inutile, le lion se roule,

déchire la terre, se relève, et retombe pour ne plus se relever.

Gérard rentra au camp suivi d'un grand nombre d'Arabes, et rapportant la peau du lion de la Mahouna, comme Hercule celle du lion de Némée.

TROISIÈME LION.

Depuis plusieurs mois un lion parcourait le pays des Ouled-Bouazis. Il désolait plus particulièrement la ferme de monsieur de Montjol.

Appel est fait à Gérard, qui, muni d'une permission de son capitaine, s'empresse de se rendre à Bone.

Le lendemain de son arrivée, c'est à dire le 28 février 1845, Gérard se met en quête. Sur la lisière des bois de Kunega qui dominent la plaine, il croit reconnaître des traces; bientôt il a acquis la certitude qu'il se trouve sur la passée du lion.

En attendant la nuit, il se rend alors au douair d'Ali-Ben-Mohammed, où les Arabes s'empressent de lui offrir des galettes, des dattes et du lait, puis, après ce repas frugal, entendant les premiers rugissemens de l'animal dans la montagne, il part guidé par un seul arabe qui lui indique le gué de Kunega pour être le passage favori du lion.

Gérard s'assied sur une pierre, à six pas de ce passage, tandis que son compagnon se recule d'une trentaine de pas et va chercher un abri derrière un lentisque.

Cependant les rugissemens, qui d'instans en instans deviennent plus formidables, indiquent non seulement que l'animal est sur pied, mais qu'il approche. Bientôt la direction qu'il suit est tellement indiquée par le bruit qu'il fait, que Gérard ne doute plus que, fidèle à ses habitudes nocturnes,

il ne passe dans peu d'instans à l'endroit indiqué par l'Arabe.

En effet, vers huit heures, le lion arrive au gué, et, sans voir Gérard, passe à six pas de lui.

Le chasseur l'ajuste avec son calme ordinaire, et lâche son coup presque à bout portant.

Le lion n'a ni la force ni le temps de se retourner : frappé à l'improviste, il roule dans le gué avec des rugissemens épouvantables. Gérard s'avance et le voit mangeant la fange dans le lit de la rivière.

Gérard, déjà habitué à ne pas se reprendre à deux fois, croit l'avoir blessé mortellement et rentre au douair, en indiquant la place où l'on trouvera le lion mort le lendemain.

Le lendemain, au point du jour, il revient au gué de Kunega; mais le lion a disparu : seulement, en cinq ou six endroits, la terre sanglante et déchirée témoigne de sa douleur.

Ce jour-là il fut impossible à Gérard de le retrouver.

Toute la soirée et toute la nuit se passa à organiser une grande battue pour le lendemain.

Le lendemain, les Arabes se rendent en foule à la forêt, que l'on explore en tous sens, mais sans résultat.

Malheureusement, la permission de Gérard expire le lendemain et il faut qu'il abandonne la chasse.

C'est la première fois qu'un lion lui aura échappé.

Vers trois heures, il quitte les Arabes et rentre au douair où il fait ses préparatifs de départ.

Tout à coup cinq ou six coups de feu retentissent et lui annoncent que toute espérance n'est pas perdue. Déjà à cheval pour partir, il met son cheval au galop dans la direction

du bruit, et rejoint les Arabes, qui, du plus loin qu'ils l'aperçoivent lui criaient :

« Le lion noir, tout noir, fils d'un sanglier et d'une lionne, plus grand qu'un cheval de bey, il est là, devant nous, dans le fourré : un lion plus terrible que lui est seul capable de l'en chasser. »

Au tremblement de son cheval, Gérard voit bien que les Arabes disent vrai. Il met pied à terre et s'avance seul vers le fort où de loin les Arabes ont vu entrer l'animal, et cherche à l'apercevoir en écartant les branches avec le canon de son fusil.

Mais rien ne bouge dans le fourré.

Alors Gérard crie aux Arabes d'amener les chiens pour retrouver la trace qu'il croit perdue.

Mais, avec leurs bournous, les Arabes font signe que ce lion n'a pas quitté son fort.

On se rappelle quelle superstition les empêche de prononcer le fameux *ra-hena*, il est là.

Cependant deux Arabes, plus hardis que les autres, se détachent de la troupe et s'avancent vers Gérard, l'un, armé d'un yatagan seulement, s'arrête à une soixantaine de pas de lui ; l'autre, armé d'un fusil, s'arrête à vingt pas à peu près.

Ce dernier, tout en faisant signe à Gérard de s'apprêter, ramasse une pierre et la jette au milieu du buisson.

Au même instant, on entend craquer les branches, on voit s'ouvrir les cactus, et, comme s'il trouait une muraille, le lion arrive bondissant, reconnaît Gérard comme son ennemi de la veille et s'élance sur lui.

A peine Gérard a-t-il le temps de mettre sa carabine à son épaule, le coup part et le lion, arrêté comme par la foudre,

tombe et se relève; mais un second coup le frappe, et cette fois il roule sans force au fond d'un ravin.

Les Arabes accourent, mais avant qu'ils soient arrivés, le lion à l'agonie ouvre une gueule pleine de sang.

Cette fois, on ne remit pas au lendemain à l'emporter; quelques coups de fusil terminèrent son agonie, et le lion, mis sur un brancard, fut apporté au douair.

Au moment où le lion avait paru, l'Arabe au yatagan avait tourné le dos et confié son salut à la vitesse de ses jambes.

L'autre au fusil en avait d'abord fait autant, mais, au bout de quelques pas, il avait été pris d'un remords de conscience et était revenu.

Le cadavre du lion fut placé en face de la tente du scheik, sous laquelle étaient réunis les Arabes du douair, et chacun d'eux vint l'apostropher à son tour, l'un lui demandant compte de son bœuf, l'autre de son cheval, celui-ci de son mouton, celui-là de son chameau.

Alors un des plus vieux de la tribu se leva, réclama le silence et dit :

« Mes enfans, c'est bien là le lion de Kunega, celui que nous entendions rugir tous les soirs dans la montagne, celui qui dernièrement força notre douair tout entier à se mettre sur pied avant le jour, celui qui a détruit les troupeaux de nos voisins, celui qui au Sidi-Dendeh a enlevé une jument et plusieurs bœufs, celui enfin qui s'est repu de sang humain en dévorant en plein jour un chrétien sur la route et un musulman au bord du ruisseau.

» Vous le voyez, mes enfans, le lion du Kunega est bien mort, mais le vrai lion vit encore pour terrasser tous ceux qu'il rencontrera.

» Honneur au brave Gérard le tueur de lions, que sa mé-

moire reste avec nous, et qu'il emporte notre reconnaissance avec lui ! »

Le lion de Kunega était connu depuis plus de soixante ans.

QUATRIÈME LION.

Au mois de juillet suivant, Gérard attend un lion au gué de Boulergegh. Son attente est inutile jusqu'à onze heures du soir ; mais à onze heures du soir, ce n'est pas un lion, ce sont trois lions qui arrivent.

Le premier qui aperçoit le chasseur s'arrête, mais au moment où il s'arrête, Gérard lui brise l'épaule d'un premier coup de carabine.

Le lion roule dans l'Oued-Gherf en rugissant, et ses deux compagnons épouvantés prennent la fuite.

Gérard, qui ne sait pas ce que le lion blessé est devenu, s'élance à sa poursuite ; mais, en arrivant sur le bord de la rivière, il se trouve face à face avec lui. Le lion a gravi la pente glissante et revient sur le chasseur.

Une seconde balle le rejette dans le lit de la rivière, mais sans le tuer.

Sous cette deuxième atteinte, le terrible adversaire se relève encore, et ce n'est qu'à la quatrième balle qu'il tombe pour ne plus se relever.

CINQUIÈME LION.

Gérard, au mois d'août de la même année, traverse le pays de Berebah. Vers huit heures du soir, il entend rugir une lionne à deux cents pas de lui. Cette fois, il ne prend même pas la peine de s'embusquer et de l'attendre : il va droit à elle, lui brise le front d'une balle et la tue du coup.

SIXIÈME LION.

Maintenant, veut-on voir Gérard narrateur; lisez la lettre suivante, où Gérard raconte au colonel Boyer une de ces terribles rencontres qui lui sont devenues familières :

« 8 janvier 1846.

« Mon colonel,

» Je suis arrivé hier de la Mahouna, où j'étais depuis le 16 décembre, et je me fais un devoir de vous soumettre les détails de ma rencontre avec la lionne des Ouled-Hamza.

» Depuis plusieurs jours cette lionne venait attaquer les troupeaux du douair où je me trouvais, sans que je l'eusse jamais rencontrée.

» Après avoir bien suivi ses traces pendant toute la journée du 5, je fis attacher une chèvre sur son passage habituel.

» Il y avait à peine dix minutes que j'étais posté, lorsque la lionne montra sa tête sur la lisière du bois, à quinze pas de la chèvre, et, après avoir jeté un regard de précaution de chaque côté, elle se dirigea en courant vers sa proie. Elle en était à six pieds à peu près quand une balle, l'atteignant à la tête, la renversa. Comme elle se roulait, la voyant se relever, je lui envoyai une seconde balle, et elle retomba.

» Les Arabes qui gardaient les troupeaux à cent pas de là, témoins de la scène, accouraient en poussant des cris de joie. Mais tandis que, sans même recharger ma carabine, j'approchais de la lionne qui rugissait sourdement et raidissait ses jambes comme un animal qui se meurt, à notre grand étonnement, nous la vîmes se lever à deux pas de nous, retomber, se relever encore, et, d'une course assez rapide, regagner le bois.

» Je rechargeai mon fusil, et nous nous mîmes sur ses traces.

» A partir de l'endroit où elle était tombée, endroit où elle avait laissé plus d'un litre de sang, nous l'avons suivie jusqu'à la nuit, sans jamais perdre sa trace : partout où elle tombait, c'était une mare de sang ; de temps en temps, nous l'apercevions se dérobant avec peine devant nous, se traînant de broussaille en broussaille, mais jamais assez près pour lui donner le coup de grâce. La neige et la nuit nous ont obligé de rentrer.

» Nous nous promettions bien de retourner à la forêt le lendemain ; mais depuis la neige n'a pas discontinué, en outre la fièvre m'a pris, et force m'a été de rentrer à Guelma, après avoir reçu les félicitations et les remercîmens des Arabes pour les avoir délivrés d'une lionne qui tous les ans venait passer l'hiver dans leur pays.

» Ils m'ont promis en outre que, si le temps se remettait, ils iraient chercher la lionne et me l'apporteraient, mais la neige continue et je ne sais trop quand ils pourront mettre leur projet à exécution.

» J'ai l'honneur, etc.

» JULES GÉRARD. »

SEPTIÈME LION.

Pendant le mois de mars 1840, une lionne vint mettre bas dans les bois appelés El-Ghela-ta-Debba, situés dans la montagne de Meziour, dans le pays des Ouled-Hall-Hall. Le chef de cette tribu, nommé Zidem, fit alors un appel à Sidi-Ben-Embarack, chef de la tribu des Beni-Foural, son voisin, et, au jour convenu, trente hommes de chacune de ces tribus se trouvaient réunis au sommet du Meziour au lever du soleil.

Ces soixante Arabes, après avoir entouré en tous sens le buisson qui servait de fort à la lionne, et qui n'a pas trente mètres carrés, poussèrent plusieurs hourras, et ne voyant point paraître la lionne, ils fouillèrent le buisson et y trouvèrent deux lionceaux de l'âge d'un mois environ.

Ils se retiraient brusquement et en désordre, croyant n'avoir plus rien à craindre de la mère, lorsque le schéik Sidi-ben-Embarack, resté en arrière, aperçut la lionne sortant du bois et se dirigeant vers lui. Il appela aussitôt à son secours son neveu Messaoud-ben-Hadji et son ami Ali-ben-Braham qui accoururent aussitôt.

Mais la lionne, au lieu d'attaquer le schéik qui était à cheval, fondit sur son neveu qui était à pied ; celui-ci l'attendit de pied-ferme, et ne pressa la détente de son fusil qu'à bout portant.

L'amorce seule brûla.

Alors Messaoud jette son fusil et présente à la lionne son bras gauche; celle-ci le saisit et le broie. Pendant ce temps, Messaoud prend un pistolet à sa ceinture et le décharge à bout portant dans la poitrine de la lionne.

Le pistolet était chargé de deux balles.

A ce coup la lionne lâche prise, abandonne Messaoud, et s'élance, la gueule béante, sur Ali-ben-Braham qui, presque à bout portant, lui décharge son fusil dans la gueule.

Ali-ben-Braham essaie de fuir, met son cheval au galop, mais la lionne s'élance sur lui, le saisit aux deux épaules, lui broie la main droite d'un coup de dent, lui met à nu quatre côtes d'un coup de griffe et expire sur lui.

Messaoud mourut vingt-quatre heures après le combat; Ali-ben-Braham vit encore, mais est demeuré estropié.

Le 24 février 1846, ce même scheik Sidi-ben-Embarack vint à Guelma, alla trouver Gérard et lui dit :

— Une lionne est dans le Sebel-Meziour avec ses petits ; elle pille nos troupeaux. Le kaïd Zidem est allé sur les lieux avec son goum, mais aucun des cavaliers du kaïd n'a osé approcher du bois. Je viens te chercher.

Gérard partit aussitôt avec lui, et le lendemain il se dirigea vers Meziour ; il était accompagné d'Omback-ben-Attman, frère du scheik, et d'un spahis.

Arrivé au sommet de la montagne, Gérard vit la lionne qui chassait à une distance de deux cents pas à peu près.

Gérard voulut aussitôt se mettre sur ses traces, mais Omback lui dit :

— Le bois où sont les petits est là devant nous, il faut y aller. Quand tu auras les petits, il te sera facile, avec l'aide de Dieu, de tuer la mère.

Gérard fut de l'avis de son compagnon ; il se dirigea vers le bois, et après l'avoir fouillé en tout sens, il trouva au pied d'un chêne à liége, et au milieu d'une grande clairière, une jolie petite lionne âgée d'un mois environ.

Après avoir fait porter la petite lionne chez le scheik, Gérard alla au douair de Mohammed-ben-Ahmed, situé à un quart de lieue du bois, pour y prendre quelque nourriture et attendre le coucher du soleil.

Le soleil couché, il retourna au pied du chêne. Omback avait voulu l'accompagner et se tenait près de lui.

Vers huit heures du soir les deux chasseurs entendirent les cris d'un lionceau. Gérard alla le prendre et l'apporta au pied de l'arbre espérant que ses cris attireraient la mère, mais toute la nuit il attendit vainement.

Le lendemain on fouilla la montagne, mais sans rencontrer la lionne.

La lionne avait disparu.

On apprit depuis qu'elle s'était dirigée vers le djebel de Ledore.

La petite lionne fut un peu malade, mais finit par guérir.

Quant au jeune lion, il est d'une santé parfaite et s'appelle Hubert, sans doute en souvenir du patron des chasseurs.

HUITIÈME LION.

Le 25 août 1846, Gérard fut prévenu par un Arabe nommé Lakdar-ben-Hadji, du pays de Boulerbegh, qu'un lion, depuis un an à peu près qu'il se tenait dans les environs, lui avait déjà mangé 50 bœufs, 45 moutons et 2 jumens.

Gérard se rendit aussitôt dans la Mahouna.

Pendant trois nuits Gérard le chercha inutilement.

Le matin du quatrième jour, Lakdar vint lui annoncer qu'un taureau noir manquait au troupeau, et qu'il avait sans doute, pendant la nuit, été la proie du lion.

Gérard se mit alors en quête du taureau.

Au bout d'une heure de recherches, on retrouva l'animal mort et à peine entamé.

Un arbre s'élevait à six pas du taureau, Gérard s'y appuya et attendit le lion.

Vers les huit heures du soir le lion parut et s'avança droit sur Gérard.

Arrivé à dix pas du chasseur, le lion s'arrêta une seconde.

Gérard profita de cette seconde et fit feu.

La balle creva l'œil droit du lion et pénétra dans le cerveau.

A cette blessure terrible, le lion se leva sur ses pattes de derrière, battant l'air de ses pattes de devant et rugissant de colère et de douleur.

Gérard profita de la cible que lui offrait son ennemi, et lui envoya une balle dans la poitrine.

Le lion tombe, se roule, se relève et s'avance vers Gérard, qui fait la moitié du chemin et le frappe de son poignard.

Mais sur la route du cœur la lame du poignard rencontre l'os de l'avant-bras du lion et se brise sur cet os.

Gérard bondit en arrière, gagne du terrain, recharge son fusil et achève le lion à l'agonie en lui envoyant deux autres balles.

NEUVIÈME LION.

C'était à la chasse de ce lion que se trouvait Gérard lorsque nous arrivâmes à Bone.

Ce lion ou plutôt cette lionne avait deux lionceaux d'un an, ce qui la rendait d'autant plus terrible aux habitans de l'Archioua, attendu qu'elle chassait pour trois gueules éternellement affamées.

Gérard l'attendit près d'un cheval qu'elle avait tué la veille et traîné au fond d'un ravin.

A neuf heures, il la vit s'avancer suivie de ses deux lionceaux déjà gros eux-mêmes comme des chiens de Terre-Neuve.

Un des lionceaux portait la dent sur le cheval lorsque la lionne aperçut Gérard, s'élanca sur le lionceau et le chassa.

Puis, le lionceau en sûreté, elle s'avança glissant de broussailles en broussailles comme un serpent.

Un buisson la séparait de Gérard; elle se glissa rampante sous le buisson, et au bout d'un instant Gérard vit à travers les feuilles apparaître la tête de l'animal à huit pas de lui.

Une balle au milieu du front la tua raide.

Voilà où en était Gérard de ses exploits lorsque nous arrivâmes à Bone. Depuis je l'ai revu à Paris, et c'est de sa bouche même que je tiens ces détails que je mets sous les yeux de mes lecteurs.

Maintenant l'avenir de Gérard lui est fatalement indiqué. De tous les côtés de l'Algérie on vient le chercher. Il ne peut ni ne veut reculer.

Il laissera sur le littoral de l'Afrique la réputation de l'Hercule Néméen, et dans ses chants un jour l'Arabe dira de lui comme d'Hassen :

« Un lion rugit; Gérard marche à sa rencontre : on entend un coup de feu, un rugissement, puis, un cri, puis plus rien.

» Gérard était mort ! »

Le *Journal des Chasseurs* a fait cadeau à Gérard d'un magnifique couteau de chasse, exécuté par Devisme, l'arquebusier artiste.

UNE SOIRÉE MUSICALE.

Un excellent dîner nous attendait à notre retour d'Hippone, et, après le dîner, une soirée toute française.

Piano, musique, albums étaient ouverts à notre intention. La fille de notre hôte nous chanta les plus nouvelles romances, nous joua les morceaux les plus compliqués de Monpou, de Thalberg, de Dreychock, de Liszt.

Quant à nous, c'était bien le moins que nous rendissions vers et dessins en échange du chant et de la musique. Giraud fit une charge, Boulanger un portrait, Alexandre, Maquet et moi nous alignâmes des vers, Desbarolles risqua le quatrain.

On se serait cru dans un salon de la Chaussée-d'Antin.

On s'y serait cru d'autant mieux qu'il pleuvait à verse.

Cette pluie et le vent qui la fouettait ne laissaient pas que de nous causer quelqu'inquiétude pour la nuit. Je connaissais de réputation la rade de Bone, et, il faut le dire, sa réputation est médiocre.

De son côté, notre hôte faisait de son mieux pour nous retenir; il donnait ces bonnes raisons que l'on donne toujours, et auxquelles ceux à qui on les donne ne se rendent jamais : Le temps était affreux; partir ce soir ou partir demain ce serait quelques heures de différence, voilà tout; on nous ferait la nuit la plus agréable possible, ce dont nous

ne doutions pas; enfin, on nous serait reconnaissant comme d'une faveur du service que l'on nous rendait.

Malheureusement, au milieu de tous les sourires avec lesquels nous acceptions ces offres obligeantes, auxquelles nous ne demandions pas mieux que de nous rendre, la figure du capitaine restait grave. Certainement il ne s'opposait pas à ce que nous restassions; au premier mot qui eût témoigné de mon désir de passer la nuit à terre, il eût appuyé ce désir; mais, en attendant, il se tenait debout, son chapeau à la main. Nous déclarâmes donc qu'ayant promis d'être à Alger pour le 18 ou le 20 au plus tard, et ayant encore Philippeville et Constantine à visiter, chaque heure nous devenait précieuse, et qu'il était urgent que nous partissions la nuit, le voyage de la nuit étant ce qu'il y avait de plus agréable, attendu que le lendemain on se trouvait arrivé en se réveillant, ce qui était un plaisir que nous avions plus d'une fois apprécié.

On entama les adieux, qui, commencés dans la chambre, ne s'achevèrent que sur le port, notre hôte et toute la société mâle ayant voulu nous conduire à grand renfort de parapluies, conduite à laquelle nous n'avions nullement songé à nous opposer.

La mer était houleuse, même dans le port; une lune blafarde avait peine à percer une atmosphère jaunâtre; un grand nuage noir, de forme fantastique et ressemblant à un aigle à deux têtes, se dessinait au ciel, où, malgré les dernières rafales d'un vent qui semblait près d'expirer, il demeurait immobile.

Nous abordâmes le *Véloce*. Sans doute on avait deviné les instances qui nous seraient faites, et l'on avait cru que nous

y céderions, car le bâtiment n'était point chauffé, et rien n'était prêt pour le départ.

En mettant le pied sur le pont, le capitaine donna les ordres nécessaires, et tout se prépara pour appareiller.

A tout prendre, le temps ne paraissait pas si mauvais que nous l'avions cru. A part cette lune bilieuse, à part ce nuage étrange, rien ne menaçait en réalité.

Le temps était même assez clair pour que nous distinguassions la forme de ce gigantesque rocher du Lion, qui semble placé là comme les armes parlantes de l'Afrique.

Cependant tous ces semblans de calme n'avaient pas trompé notre ami Vial : il avait fait tout bas ses observations au capitaine; il lui avait montré cette lune blafarde, ce nuage noir, et il avait émis la proposition de passer la nuit où nous étions. Mais sans doute le vent entendit ce projet : il en dit deux mots au nuage ; le nuage s'éclaircit; pour ne pas être en reste, le vent tomba, et devant ces augures prospères, l'ordre de chauffer définitivement fut donné.

Au bout d'une demi-heure, nous levâmes l'ancre.

A peine cette opération était-elle terminée, que le vent et le nuage, sûrs de nous bien tenir, se changèrent, l'un en grain et l'autre en pluie. Il n'y avait pas moyen de demeurer davantage sur le pont : nous nous réfugiâmes dans le carré des officiers.

Là, nous étions véritablement chez nous. Vial, Salles, Marquet étaient si bons camarades, que nous semblions les avoir eu pour amis, non pas depuis un mois, mais depuis dix ans. D'ailleurs, en ce moment, ils nous abandonnaient tout naturellement leur salon, tous étant sur le pont.

Le thé, le piano et les albums nous avaient mis en train; personne n'avait envie de se coucher, excepté Maquet, que

les premières oscillations du bâtiment renversèrent immédiatement sur son lit. Chacun procéda donc selon son tempérament ou sa fantaisie.

Maquet rentra dans sa cabine, mais en laissa la porte ouverte afin de continuer à jouir de notre société autant qu'un homme qui a le mal de mer peut jouir de quelque chose. Giraud prit la plume et commença un dessin qu'il rêvait depuis longtemps : c'était un Maquet distrait se cognant la tête à une porte trop basse.

Alexandre essaya de coudre cinq ou six strophes aux deux strophes qu'il avait mises sur l'album de notre hôtesse, et moi je me mis à écrire au duc de Montpensier.

J'avais, depuis Alger, des remercîmens à lui faire. A Alger, j'avais reçu la plaque de commandeur de Charles III. Ce charmant esprit, si élevé et si juste, avait pensé, et avec raison, que c'était le seul cadeau de noces qui fût digne de lui et de moi.

Au bout de dix minutes, chacun fut tout entier à sa besogne. Ceux qui ne travaillaient pas faisaient groupe autour de Giraud.

C'était toujours fête pour nous quand Giraud faisait sur nous-mêmes quelqu'une de ces charges charmantes qui éclosent sous sa plume avec la rapidité de la pensée. Tout notre voyage, échelonné déjà dans une cinquantaine de dessins, promettait d'offrir à la postérité le souvenir le plus bouffon et le plus curieux de nos pérégrinations à travers l'Espagne et l'Algérie.

Il va sans dire qu'au milieu des préoccupations de maladie d'art et de cœur qui nous tenaient, le vent et le nuage allaient leur train, faisant de leur mieux et accomplissant chacun sa mission; l'un nous poussant à la côte, l'autre nous

donnant une seconde édition du déluge. Quant à nous, madame, à part le mouvement qui devenait de plus en plus prononcé, nous éprouvions ce bien-être égoïste dont parle Lucrèce et qui est tout particulier à l'homme bien clos et bien couvert qui entend la bise écorner son toit et la pluie battre ses carreaux.

Tout à coup, au-dessus du bruit du vent et de la pluie, nous entendîmes la voix du commandant qui criait :

— LA BARRE A BABORD !

Et la voix du timonier qui répondait :

— ELLE Y EST TOUTE !

L'ordre et la réponse se composaient en tout de huit mots, ce qui est bien peu de chose dans la langue ordinaire, mais ce qui est beaucoup, à ce qu'il paraît, dans la langue maritime, car à peine ces huit mots avaient-ils été prononcés qu'il se fit sur le pont un charivari comme peu d'oreilles peuvent se vanter d'en avoir entendu un pareil. Et cependant, si terrible que fût ce bruit, une voix se leva qui domina tout, vent, pluie, orage.

— NOUS SOMMES SUR LE LION ! criait cette voix.

Ces cinq mots,—vous voyez, madame, que nous devenons de plus en plus concis, — ces cinq mots étaient accompagnés d'un juron à faire fendre le ciel.

Aussi chacun laissa-t-il à moitié achevé, l'un son dessin, l'autre ses vers, l'autre son rêve, et sauta-t-il sur le pont.

Comme j'étais le plus près de la porte, j'y arrivai le premier.

Vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la vue qui nous y attendait.

Nous étions en effet à dix pas du Lion. Notre avant, couvert d'écume, était prêt à toucher les rochers qui entourent

la base du gigantesque animal, tandis que notre beaupré passait juste par l'ouverture, que fort heureusement pour nous la vague, à force de caresser l'animal, lui a pratiqué entre l'arrière et l'avant-train.

Nous vîmes tout ceci à la lueur d'un éclair qui déchirait un rideau de pluie épais et piquant comme une nuée de flèches.

Le capitaine n'eut que le temps de crier :

— Machine en arrière !

Deux tours de roue de plus nous étions brisés.

La voix retentit jusque dans les profondeurs du *Véloce*, qui s'arrêta frémissant.

Cependant il y eut quelques secondes pendant lesquelles nous avançâmes encore.

— Sondez ! cria le capitaine.

— Huit brasses ! répondit le matelot.

Le bâtiment avançait toujours.

— Sondez !

— Six brasses !

— Sondez !

— Cinq brasses !

Le bâtiment s'arrêta.

— Machine en arrière ! cria une seconde fois le capitaine.

Il y eut encore quelques secondes d'angoisse.

Enfin les roues mordirent la vague, et un mouvement rétrograde s'opéra.

Deux tours de roues en avant de plus, madame, et vous aviez, selon toute probabilité, dans l'autre monde un de vos serviteurs les plus dévoués.

Notre marche en arrière s'opéra, mais si rapide que le

capitaine crut devoir s'opposer à la vitesse du bâtiment en criant :

— Mouillez l'ancre de babord!

L'ancre se détacha du bâtiment; la chaîne roula sur le pont avec un bruit effroyable; mais bientôt la touée de cette ancre ne nous suffisant plus pour avoir en grand l'évitage du navire, le commandant se décida à laisser passer la chaîne par le bout.

Au milieu de toutes ces manœuvres, on avait tiré deux ou trois coups de canon pour annoncer au commandant du port de Bone qu'il y avait un navire en danger.

Dix minutes après nous étions en position sûre, et nous jetions, à peu près à l'endroit d'où nous étions partis auparavant, l'ancre de tribord par dix-sept brasses, fond de sable vaseux.

Il faut vous dire, madame, que comme au milieu de tout cela il nous était impossible, à cause du vent et de la pluie, de rester sur le pont, où notre présence d'ailleurs était inutile, nous étions redescendus dans le carré des officiers où Giraud avait eu la fatuité de reprendre son dessin, Alexandre ses vers, moi ma lettre.

Quand Vial entra, moulu, broyé, trempé jusqu'aux os, il nous trouva aussi calmes et aussi occupés que si nous eussions encore été dans le salon de notre hôte de Bone.

— Tron de l'air! mes enfans, dit-il, savez-vous que nous avons manqué avaler le Lion?

— Nous le savons, répondîmes-nous avec la tranquillité de Spartiates.

Vial nous regarda avec admiration et changea de tout.

Vers les trois heures du matin le dessin de Giraud fut

achevé, madame, et il est à remarquer que c'est un des plus finis de la collection.

Il y a une porte surtout qui est un modèle de structure.

Au reste, si nous étions quittes du danger, nous n'étions pas quittes du malaise ; surtout ceux à qui le roulis du navire est désagréable. Nous nous couchâmes pour neutraliser son action, s'il était possible.

Notre bâtiment, retenu mais non fixe, roulait effroyablement. Les chaises et les tabourets se promenaient d'un bout à l'autre des chambres, en prenant des airs penchés qui leur donnaient des allures incroyables. Un sac plein de balles, posé sur une console, versait une de ses balles à terre chaque fois que le navire inclinait à babord. Ces balles retentissaient comme ces boules d'airain qu'Alexandre de Macédoine, en s'endormant, laissait tomber pour se réveiller dans un bassin de cuivre. Seulement les nôtres commençaient une pérégrination bruyante qui s'harmonisait avec le bruit que faisait, de son côté, un boulet roulant sur le pont.

Il n'était plus question de Maquet. Giraud était anéanti et Desbarolles errait au milieu des chaises et des tabourets animés, comme une âme en peine, et disait :

— C'est étonnant!... J'ai le mal de mer... C'est étonnant !...

Cela dura jusqu'à cinq heures du matin. A cinq heures, la mer commença à se calmer. Les meubles ralentirent leurs mouvemens. Les balles s'arrêtèrent dans les angles. Desbarolles saisit sa tête dans ses deux mains, pareil à Marius sur les ruines de Carthage, et nous nous endormîmes.

VENT DE BOUT.

Notre sommeil ne fut pas long, nous nous éveillâmes avec le jour; le temps était sombre, et nous apercevions Bone à travers un voile de fine pluie. Le vent venait toujours de l'ouest, variable au sud-ouest. Une forte houle du nord faisait rouler le navire.

On résolut d'aller prendre le mouillage du fort Gênois, excellent mouillage en comparaison de celui de Bone.

A neuf heures, nous étions mouillés avec l'ancre de tribord par dix-sept brasses, fond de sable.

Deux heures après, les vergues étaient dégréées et laissées sur leurs balancines et les drisses du milieu.

La journée se passa à chercher l'endroit où notre ancre avait été submergée; notre capitaine ne comptant point en faire cadeau à la Méditerranée.

Le temps demeurait couvert; un grand vent d'ouest nous arrivait par vigoureuses raffales, le cap de la Garde était submergé par une puissante houle, et de temps en temps l'embrun, montant à plus de cent pieds, le couronnait d'un gigantesque panache d'écume.

Nous avions de la besogne pour toute la journée et peut-être pour celle du lendemain : Maquet, brisé par le mal de mer, demanda à descendre à terre avec le docteur; nous étions à six cents pas de la côte à peu près, en face d'une montagne couverte de maquis, le capitaine fit mettre une

chaloupe à la mer, Maquet et le docteur prirent leurs fusils; nous les vîmes aborder au rivage et s'enfoncer dans le bois avec la même tranquillité qu'ils eussent fait dans un carré de la plaine Saint-Denis.

Je restai à bord, je voulais achever ma lettre au duc de Montpensier, lettre que le mouvement exagéré du navire m'avait forcé d'interrompre, et que notre calme actuel me permettait de continuer.

Ma lettre achevée, je montai sur le pont, Giraud restait réfugié dans la cabine de Vial, qui, ouverte à tous les vents, lui donnait le premier soulagement que demande l'homme malade du mal de mer,

L'air.

Desbarolles et Boulanger dormaient sur le banc de quart, amoureusement caressés par un rayon de soleil glissant entre deux nuages. Alexandre et Chancel jouaient aux cartes.

Mes deux Arabes fumaient; ils avaient cru, au milieu du tohu-bohu de la veille, que leur dernier jour ou plutôt leur dernière nuit était arrivée; mais ils l'avaient attendue avec cette tranquillité fatidique qui fait le fond du caractère de tout bon musulman.

Tous les matelots, à qui on avait accordé quelques heures de repos, après la terrible nuit qu'ils venaient de passer, étaient réfugiés dans l'entrepont.

Vers cinq heures, Maquet et le docteur rentrèrent; ils avaient vu et poursuivi deux hyènes, mais ils n'avaient pu les joindre.

Tout le monde avait assez mal déjeuné excepté moi, que le roulis creuse et que le tangage affame; on attendait donc le dîner avec impatience.

Il va sans dire que la conversation roula sur le danger

que nous avions couru la veille, et qui, de l'aveu même de messieurs les officiers, avait été des plus sérieux.

Ce soir personne ne veilla, chacun avait grand besoin de son lit, et à dix heures tout le monde rattrapait ou essayait de rattraper le temps perdu.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par un grand bruit qui se faisait sur le pont, et par une voix qui retentissait comme celle de Dieu sur le mont Sinaï.

Le bruit était causé par l'équipage, qui regardait mouiller le bateau à vapeur l'*Etna*, lequel arrivait de la pleine mer, et venait chercher un abri dans les mêmes eaux que nous.

La voix était celle du capitaine, qui, à l'aide de son porte-voix, interrogeait l'*Etna* et répondait aux interrogations.

La mer avait été affreuse; ce qu'il nous était facile de reconnaître au reste, en jetant un regard au large, dont l'horizon dentelé nous laissait soupçonner ce que pouvaient être les vagues en pleine mer.

Une flamme arborée au fort Génois avait indiqué à l'*Etna* que l'entrée du port de Bone n'était point praticable.

Le soir cependant, le vent étant tombé et la mer ayant calmé, l'*Etna* leva l'ancre et alla mouiller dans le port.

Le lendemain, nous levâmes l'ancre nous-mêmes; nous doublâmes le Lion, et allâmes à la recherche de notre ancre.

Il nous paraissait assez difficile à nous autres, gens de terre, de comprendre comment on reconnaîtrait la place où gisait une ancre à quarante ou cinquante pieds sous l'eau; mais les marins nous dirent au contraire que c'était la chose la plus facile du monde.

Je le désirais de tout mon cœur : pour être parti le soir

de Bone, au lieu de partir le lendemain matin, nous avions perdu trois jours.

Nous jetâmes l'ancre à cinq cents pas du Lion à peu près ; puis nous envoyâmes chercher à Bone des chalans, et prévenir le capitaine du port.

Des chalans, madame, sont de grands bateaux qui ressemblent aux bacs avec lesquels on passe les rivières.

Les chalans vinrent : pendant ce temps, un de nos matelots avait plongé à la recherche de notre ancre, et au quatrième ou cinquième plongeon l'avait en effet trouvée.

Elle était à quarante-cinq pieds de profondeur.

Il s'agissait de pénétrer à ces quarante-cinq pieds de profondeur, et de passer un câble dans l'anneau de la chaîne au bout de laquelle se trouvait l'ancre.

Le matelot s'y reprit à sept fois.

La septième fois, il remonta rapportant le bout du câble et annonçant que l'opération était terminée.

Les chalans étaient arrivés, on commença l'extraction de l'ancre.

C'était une lourde opération à accomplir, aussi tous les hommes furent-ils appelés au cabestan.

A Bone, j'avais rencontré une pauvre famille de musiciens Maltais ; les pauvres gens ayant épuisé toutes les ressources que pouvaient leur offrir le point de l'Afrique sur lequel ils se trouvaient, demandaient à passer à Alger.

J'avais obtenu leur passage du capitaine ; nous avions alors fait une collecte entre nous, et je leur avais donné le produit avec lequel ils avaient acheté des vivres, afin de n'être point à charge au budget du *Véloce*.

Nous avions complétement oublié les pauvres diables,

quand tout à coup nous les vîmes sortir de l'écoutille leurs instrumens en mains.

Ils venaient encourager les marins dans leur effroyable travail.

Ni la double ration de vin, ni la ration de rhum, ni la gratification en argent, n'a sur le marin l'influence de la musique.

Aussi nos travailleurs, encouragés par les polkas maltaises firent-ils si bien des pieds et des mains, qu'au bout de deux heures de travail l'ancre était à bord.

La même nuit nous partîmes, et le lendemain nous mouillâmes devant Stora.

J'ai dit en parlant du Var, que le Var était après l'Arno le plus grand fleuve sans eau que je connaisse.

Je dirai qu'après le port de Bone, le port de Stora est le plus mauvais port que l'on puisse trouver.

La mer était fort agitée même au mouillage, de sorte que lorsqu'il nous fallut descendre ce fut tout une histoire : tantôt la chaloupe qui nous attendait montait avec la vague à la hauteur du pont, tantôt elle descendait à dix pieds au-dessous de l'escalier de tribord, sur lequel nous faisions nos évolutions.

De temps en temps il y avait deux ou trois secondes de calme, pendant lesquelles la chaloupe et l'escalier se trouvaient en contact.

Ces momens de calme, sont ce qu'en terme de marine on appelle une embellie.

Vial nous criait d'en haut :

— Allons, allons, profitons de l'embellie.

Mais, malgré l'avis, l'embellie était si rapide, que nous arrivions toujours trop tôt ou trop tard.

Enfin l'escalier finit par nous égrainer les uns après les autres comme les perles d'un chapelet, et nous passâmes, nous, nos armes et nos bagages à bord de la chaloupe.

Nos Arabes éreintés avaient besoin de prendre terre, et me firent demander par Paul la permission de venir jusqu'à Philippeville, permission qui leur fut bien entendu accordée.

Ce que voyant les Maltais, ils demandèrent à aller donner un concert au susdit Philippeville, ce qui leur fut accordé avec pareille facilité.

Deux chaloupes au lieu d'une furent donc mises à la mer.

L'une pour notre transport personnel; l'autre pour le transport de notre suite.

Vous ne pouvez vous imaginer, madame, ce que c'est que les vagues aux jours de tempête dans le port de Stora.

Je vais vous en donner une idée.

Le 26 janvier 1841, jour du naufrage de la *Marne*, au moment où cette corvette venait de couler, une goëlette toscane emportée par la vague franchit la corvette française de babord à tribord sans la toucher, passant entre le mât de misaine et son grand mât, et alla enfoncer son beaupré dans la falaise.

Que dites-vous d'une mer qui fait jouer au saut de mulet les bricks et les corvettes?

Vous dites que c'est impossible, n'est-ce pas, madame?

Prenez garde, le mot est lâché; maintenant, vous acceptez mes preuves.

Je ne sais rien d'ailleurs de plus dramatique que le simple récit que je vais mettre sous vos yeux, et qui n'est rien autre chose que le procès-verbal de ce terrible événement, fait par le capitaine de la *Marne* lui-même.

Rapport adressé à Son Excellence le ministre de la marine, par monsieur Gatier, capitaine de corvette, sur le naufrage de la corvette la Marne.

« Stora, 26 janvier 1841.

» Monsieur le ministre, j'ai à remplir le pénible devoir de faire connaître à Votre Excellence le naufrage de la corvette la *Marne*, dont le commandement m'avait été confié.

» Arrivé le 15 janvier à Stora, où nous avions à débarquer un matériel considérable, le bâtiment fut amarré par le maître du port au mouillage le plus convenable, entre les deux rangs de navires du commerce, qui occupent d'ordinaire la position la plus abritée.

» Deux ancres de bossoirs, l'une avec cent brasses de chaîne, l'autre avec quatre-vingt brasses par onze et dix brasses de fond, furent mouillées en barbe. L'ancre de veille de tribord fut mouillée par babord arrière, pour servir d'ancre d'évitage; elle avait une bitture de quatre-vingt brasses; deux grelins bout à bout fixés sur les rochers qui bordent la plage nous tenaient par tribord. Telle était la disposition de notre amarrage à quatre. Dès qu'elle fut terminée, on dépassa les mâts de perroquet et le déchargement commença.

» Le 21, dans la journée, la mer devint houleuse, le temps de mauvaise apparence, le baromètre marquait 27 pouces 6 lignes, le vent soufflait par rafales violentes du nord-est au nord-nord-est, au nord et au nord-ouest. La mer continuant à grossir, j'ordonnai de mouiller par précaution l'ancre de veille de babord, de filer des chaînes pour la faire travailler, et donner en même temps du mou dans nos amarres que le ressac de terre faisait fatiguer.

» Dans cette soirée du 21, plusieurs navires de commerce demandèrent du secours; nos ancres à jet et des grelins leur furent envoyés. Quelques équipages abandonnant leur bâtiment vinrent chercher un refuge à bord de la *Marne*; nous calâmes les mâts de hune, les basses vergues furent amenées sur les porte-lofs. Nous tînmes parfaitement, malgré la grosseur prodigieuse de la houle, qui déjà avait jeté deux navires à la côte.

» Le 22, à dix heures du soir, la chaîne de babord se brisa; le câble et la seconde chaîne nous maintinrent.

» Le 23 et le 24, le temps parut s'améliorer, la mer s'amortit, et nous pûmes draguer la chaîne cassée en rembraquant les grappins sur un brick mouillé devant nous. Cette recherche, d'abord infructueusement tentée, réussit dans la nuit du 24. Le 25 au matin, nous pûmes ramailler la chaîne et la faire travailler avec les autres.

» Cette opération était terminée depuis quelques heures, lorsque le temps devint affreux. Le golfe de Stora n'était plus qu'un vaste brisant, d'où surgissaient des lames monstrueuses qui venaient déferler sur le mouillage. Je fis condamner les panneaux du pont et de la batterie; nos canots de porte-manteau et quelques hommes furent enlevés par la mer, dans laquelle la corvette plongeait jusqu'au mât de misaine. Vingt bâtimens se brisaient à la côte. Trois autres mouillés près de nous venaient de sombrer sur leurs ancres. La chaîne de babord se rompit, nous commençâmes à chasser quoiqu'avec lenteur.

» Par mesure de précaution, en voyant ce temps extraordinaire, j'avais fait prendre le bout du câble d'évitage par l'avant. Je fis couper les bosses qui se maintenaient sur l'arrière, espérant rappeler dessus, et en bordant l'artimon,

pour profiter des rafales, maintenir le bâtiment entre les lames du large et le ressac qui venait de terre et éviter les brisans dont nous n'étions plus qu'à une faible distance.

» Cette espérance fut vaine ; rien ne pouvait plus résister à la mer qui nous maîtrisait. A deux heures trente minutes nous talonnâmes. La position était désespérée.

» Je réunis les officiers : le maître du port, le maître d'équipage et quelques capitaines au long cours réfugiés à bord, pour avoir leur opinion. Leur avis unanime, qui était le mien aussi, fut de filer toutes nos amures pour éviter de tomber sur les roches de la Pointe-Noire et chercher à faire côte dans l'anse de plus facile accès qui se trouve au sud de ces brisans sur lesquels nous venions de voir broyer et disparaître, en moins de deux minutes, un navire du commerce. Nous fûmes assez heureux pour réussir, et le bâtiment après d'affreuses secousses, vint se crever sur un banc de sable, dur et mêlé de rochers, à environ quarante brasses de la côte, où monsieur le commandant de la marine, à Stora, dirigeait les secours que toutes les armes de la garnison de Philippeville et la population civile s'empressaient de nous apporter. C'est à ce dévouement admirable, qui fut fatal à plusieurs de ces hommes généreux, que nous devons d'avoir sauvé une partie de l'équipage.

» Au moyen de pièces de mâture et de panneaux filés à la côte, on parvint à établir un va-et-vient. Le sauvetage commença un à un, sans confusion, avec cet héroïque sang-froid que, dans tout ce désastre, n'a cessé de montrer l'équipage de la *Marne*.

» Nous trouvant plus rapprochés de terre, je fis abattre le mât d'artimon, espérant de faire un pont qui présenterait quelque moyen de salut. Au moment de sa chute, un affreux

coup de mer fit dévier sa direction ; il tomba le long du bord, et la corvette se divisa en trois parties.

» Le va-et-vient ne pouvait plus être utile qu'à ceux qui se trouvaient près du couronnement. Le grand mât venait de s'abattre ; j'ordonnai à ce qui se trouvait d'hommes à portée de passer dessus. Je m'y réfugiai ensuite avec l'enseigne de vaisseau Nougarède. Quelques instans après une lame monstrueuse s'abattit sur les débris de la *Marne*. Tout fut englouti. Au retrait de cette effroyable masse d'eau qui avait poussé le grand mât plus près de terre, ceux qui étaient dessus purent se sauver. J'y restai seul avec le maître charpentier, homme de courage et d'intelligence. A une nouvelle embellie, je le fis partir et me lançai le dernier sur la grève, conformément à l'article 289 de l'ordonnance de 1827. Là mes forces faillirent. J'ai appris depuis qu'un marin, nommé Zénéco, et monsieur Dessoulière, ancien marin et colon de Philippeville, avaient généreusement exposé leur vie pour me traîner à terre au moment où la mer allait m'atteindre et me reporter au large.

» J'ai, monsieur le ministre, à vous signaler des pertes douloureuses et d'héroïques dévouemens. Nous avons perdu cinquante-trois hommes, au nombre desquels le chirurgien-major, le commis d'administration, l'enseigne Karche, et mon second, le lieutenant de vaisseau Dagorne, officier d'un rare mérite et dont la perte se fera longtemps sentir à mon cœur.

» En regard de ce pénible tableau, je mettrai sous les yeux de Votre Excellence la belle conduite de l'équipage de la *Marne* : pas un cri, pas une plainte, pas une marque de faiblesse ; mes ordres, jusque dans les derniers instans, ont été exécutés comme dans les temps ordinaires, et de grandes preuves d'affection m'ont été données.

» Blessé à la jambe, c'est par les soins de mes matelots que j'ai pu gagner le grand mât, et il a fallu employer toute mon autorité pour les forcer à le quitter avant moi.

» L'enseigne de vaisseau Nougarède, seul officier échappé à ce désastre, est resté constamment près de son capitaine, a fait exécuter mes ordres avec un admirable sang-froid, et a contribué à diminuer le nombre des victimes. C'est un officier digne de votre bienveillance.

» Monsieur l'amiral, en vous traçant l'historique du naufrage de la *Marne*, j'ose espérer que vous jugerez que chacun a fait son devoir et que j'ai tenté tout ce qu'il était humainement possible pour sauver d'abord le bâtiment et ensuite l'équipage. Nous avons subi les conséquences d'un temps extraordinaire. Nous avons lutté avec énergie, mais la lutte était trop inégale. Vingt-quatre bâtimens brisés sur la côte de Stora et trois sombrés sur leurs ancres, vous feront assez connaître le temps que nous avons éprouvé. Il est une chose qui paraîtrait incroyable si cela ne s'était passé sous les yeux de plus de deux mille spectateurs, et que je ne puis comparer à rien de ce que j'ai vu depuis que je sers dans la marine.

» Après l'évacuation des débris encore debout de la *Marne*, un brick chaviré, poussé par une de ces étonnantes masses d'eau qui nous avaient assaillis, les a franchis sans s'y arrêter et est venu planter son beaupré dans les falaises.

» Il me reste, monsieur l'amiral, à vous faire connaître le dévouement sublime avec lequel nous avons été secourus par les troupes et les habitans de Philippeville. Au coup de canon que nous avons tiré en hissant le pavillon en berne, monsieur le colonel d'Alphonse, commandant supérieur,

s'est porté sur la côte à la tête de sa garnison, qu'il a mise à la disposition du commandant de la marine.

» Un service d'ambulance pour nos malheureux naufragés, transis de froid, a été organisé rapidement. Des prolonges, des brancards, munis de couvertures, servaient à leur transport. Ce service était dirigé avec une intelligence et une activité rare par monsieur le sous-intendant militaire de Pontbriant. Qu'il me soit permis d'acquitter ici une faible part de la reconnaissance que nous avons contractée envers monsieur le capitaine de corvette de Marqué, commandant du port de Stora.

» Nous devons à la bonne direction qu'il a donnée au sauvetage et à son dévouement particulier qui, deux fois, a failli lui être si funeste, la conservation de plusieurs de nos compagnons d'infortune.

» Nos marins ont été casernés dans une des salles de l'hôpital. De vieux effets de troupe leur ont été distribués. A l'exception de quelques blessés, tous sont parfaitement remis.

» Dès que le temps le permettra, nous commencerons le sauvetage de ce qui reste encore de la *Marne*. Cette opération terminée, je m'occuperai de revenir en France pour rendre compte de ma conduite.

» *Signé* : GATIER. »

Extrait du rapport de monsieur de Marqué, commandant du port, à Stora.

« Il y avait trente-et-un bâtimens sur rade. A midi, le 25, le désastre commença ; à six heures du soir, le temps se calma un peu. Vingt-cinq bâtimens n'existaient plus, et dans ce nombre se trouve la corvette la *Marne*.

» Les bâtimens de commerce perdent quatorze hommes.

» Quand le moment du grand danger s'est fait sentir, presque tous les équipages ont abandonné leurs bâtimens, et se sont réfugiés à bord du brig sarde l'*Industrie*, capitaine Ferro. Pendant la nuit du 25 au 26, il y avait à bord de ce navire cent cinquante-trois marins, y compris ceux du stationnaire. Le bon capitaine Ferro a prodigué à tous ces étrangers qu'il avait à bord tous les services possibles. »

*Souvenirs du capitaine Gavoti, commandant l'*Adolfo.

« Le 25, le vent était au nord-ouest faible brise ; le temps était couvert et pluvieux ; la mer du large était monstrueuse. Tout enfin, dans l'état du temps et de la mer, annonçait un raz de marée, phénomène peu connu dans la Méditerannée.

« A midi et demi le désastre commença. Les navires mouillés dans la crique de Stora disparaissaient sous la lame ou étaient emportés par elle. Ceux qui résistaient, par suite de la bonne tenue du fond, sombraient sur place, et enfin les autres chaviraient dans le sens de la longueur, malgré les ancres qui les retenaient à l'avant. De ce nombre on cite une goëlette espagnole chargée de bestiaux et une goëlette toscane, qui, après avoir chaviré la quille en l'air, passa, avec sa mâture renversée, sur les débris de la *Marne*, entre le grand mât et le mât de misaine de cette corvette, et fut planter son beaupré à terre dans les falaises qui bordent la plage près du port de Stora. On saborda ce navire pour en retirer les marchandises qui y étaient enfermées.

» Le capitaine Gavoti profite du temps qui s'écoule d'un brisant à un autre pour couper le câble de son navire. Il est favorisé dans cette manœuvre par l'expérience de ses vieux matelots. Poussé par le second brisant, après avoir

fait une demi-évolution par l'arrière, il vient s'échouer à deux longueurs de navire de terre, dans la crique de Stora, ce qui permet à son équipage et à celui de la *Mathilde* et de plusieurs bateaux allèges, qui s'étaient réfugiés à son bord, de mettre pied à terre et à sec. Peu d'instans après l'*Adolfo* disparaissait, emporté par le retrait d'une effroyable masse d'eau qui l'avait entouré de toutes parts, sans que jamais le capitaine Gavoti et son équipage aient rien pu découvrir qui ait appartenu à leur navire. »

Le bateau stationnaire l'*Arach*, à bord duquel on avait la veille déposé deux cent mille francs pour payer l'armée, tint bon sur ses amarres, mais sa mâture et tout ce qui, sur le pont, donna prise à la lame, fut emporté.

Trois bâtimens de commerce : un génois, un toscan et un français sont les seuls bâtimens qui soient restés sur rade à la suite de ce désastre.

LA ROUTE DE CONSTANTINE.

Je vous ai parlé de la difficulté que nous avions eue à nous embarquer.

La difficulté que nous éprouvâmes à débarquer ne fut pas moins grande.

Heureusement, à l'arrivée comme au départ, nous profitâmes d'une embellie.

Enfin nous gagnâmes la terre.

Ah ! madame ! n'allez jamais à Stora. D'abord vous voyez la peine qu'on a d'y arriver, et puis, quand on y est arrivé, on n'a qu'une envie, c'est d'en partir.

Huit ou dix maisons bâties en amphithéâtre, voilà Stora. Quelques pentes glissantes, quelques escaliers boueux, voilà ses rues.

De chevaux, de voitures, de moyens de transport pour se rendre à Philippeville, il est convenu d'avance qu'il n'y faut pas songer.

Nous prîmes nos fusils sur nos épaules ; nous louâmes une charrette sur laquelle nous mîmes nos bagages et que nos Maltais, toujours en remerciement de notre hospitalité, voulurent traîner, et, par une jolie petite pluie fine, nous nous mîmes en route pour Philippeville.

Au reste, la route est charmante. Toujours montant, descendant, avec mille accidens fantasques comme en offrent les chemins de montagne, avec ce vaste aspect de l'infini comme l'offre la mer.

En une heure et demie nous franchîmes les deux lieues qui séparent Stora de Philippeville.

Hélas ! madame, Philippeville, comme l'indique son nom, est une ville moderne. Pas une mosquée, pas un minaret, pas un marabout, pas une de ces fontaines que couvre un sycomore et qu'empanache un palmier. Des maisons comme dans la rue de la Lune ; des auberges avec des enseignes et des cafés-billards avec leurs trois billes, rouge, blanche et bleue, et leurs deux queues en croix.

Nous nous arrêtâmes au premier hôtel venu.

A l'hôtel de la *Régence*.

Rappelez-vous bien le nom de cet hôtel, madame, afin de n'y pas aller dans le cas où, malgré mes recommandations, vous visiteriez Philippeville.

On nous demanda cent cinquante francs pour notre dîner et quatre-vingt-dix francs pour nos chambres.

Vous voyez qu'il y avait progrès sur la *fonda de Europa* de Cadix.

Nous laissâmes les deux cent quarante francs entre les mains d'un juge de paix qui nous promit de nous rendre justice, et qui, chose merveilleuse, quoiqu'il fût Français, nous la rendit.

Au reste, l'aubergiste était coutumier du fait.

Lorsque monsieur le duc d'Aumale passa à Philippeville, il dîna, avec ses aides de camp, à ce même hôtel de la *Régence*. La carte demandée, on lui apporta une addition de mille écus.

Monsieur le duc d'Aumale fit comme nous; il consigna les mille écus entre les mains de la justice, qu'il chargea de régler la carte, laissant la différence aux pauvres.

Les pauvres héritèrent de deux mille cinq cents francs.

Le jour même de notre arrivée, nous fîmes toutes nos conditions pour notre départ du lendemain.

Il y a des diligences de Philippeville à Constantine; mais comme nous n'avions pas chance de trouver huit places vacantes nous trouvâmes plus court de prendre une diligence pour nous tout seuls.

Moyennant la somme de trois cents francs le marché fut fait : pendant six jours, une espèce d'omnibus et cinq chevaux furent mis à notre disposition.

Cependant tous nos apprêts de départ nous firent perdre

du temps, et au lieu de partir à neuf heures du matin, comme nous l'espérions, nous ne pûmes partir qu'à deux heures.

Philippeville n'est ni un village, ni un bourg, ni une ville. C'est une longue rue qui monte pendant cinq cents pas et qui redescend pendant cinq cents autres. Toute la partie montante, c'est-à-dire toute la partie en amphithéâtre sur le rivage de la mer, est assainie par la brise; tandis qu'au contraire les habitans qui demeurent sur la partie qui descend vers l'intérieur des terres sont exposés, dit-on, à des fièvres fort lentes et fort difficiles à guérir.

En sortant de Philippeville, un paysage plein de grandeur se déploie à la vue; l'horizon est borné par des montagnes d'une belle coupe et d'une belle couleur. Aux deux côtés de la route, la terre pleine de vigueur produit de grandes herbes et une plante extrêmement commune qui s'élance d'un oignon gros parfois comme la tête.

A l'époque de la floraison de cette plante, la campagne doit sembler un tapis de fleurs.

Vers cinq heures, après avoir fait une partie de la route à pied, à cause des montées, nous arrivâmes à El-al-Rouch.

Pendant toute la route, sauf l'aspect plus pittoresque du pays, on aurait pu se croire en France. Toutes les charrettes étaient conduites par des rouliers en blouses; les ornières du chemin étaient réparées par des pontonniers en uniforme. De temps en temps, seulement, on apercevait, au milieu d'un petit bois, un berger arabe, aux yeux brillans sous son burnous en lambeaux, portant son bâton recourbé avec la même fierté qu'un empereur porte son sceptre. Puis, à cent pas de là, une tente couverte en peaux de brebis blanches et noires, telle que la Bible nous dit qu'étaient les tentes des Ismaëlites, et entourée d'une haie d'épines pour

garantir celui qui l'habite de l'attaque des chacals et des hyènes.

El-al-Rouch, que nos soldats, par abréviation et par esprit national, appelent la *Rousse*, est tout à la fois un village et un camp. Les premières maisons sont crénelées et dominent une espèce d'ouvrage avancé en terre, qui ne tiendrait pas une heure devant des troupes régulières, mais qui suffit pour soutenir un long siége contre les Arabes.

Nous nous arrêtâmes dans un hôtel provisoire, bâti en planches jointes à peu près comme sont jointes dans les rues de Paris les palissades qui protégent les terrains à vendre. On nous conduisit par une espèce d'échelle, dont les marches craquaient sous nos pieds, à un long couloir déjà orné de deux lits, et auquel on en ajouta un troisième.

Ces trois lits furent à l'instant même égoïstement retenus par Alexandre, le docteur et moi.

Vous ne sauriez vous faire une idée de ce qu'est cette chambre de laquelle je vous écris, le vent entre par le plancher, par les cloisons, par les fenêtres et par les portes ; et quel vent, le même qui voulait, il y a quatre ou cinq jours, nous faire faire connaissance avec le Lion.

La cheminée seule est en pierre; mais comme elle fume il est impossible d'y faire du feu.

Je ne sais pas où sont nos amis, je n'ose pas m'en informer; mais en tout cas, il est impossible qu'ils soient plus mal que nous.

Et cependant, je vous le jure, j'éprouve un singulier sentiment de bien-être. Je pense à vous, à nos amis, au Théâtre-Historique, qui se bâtit et où l'on répète la *Reine Margot*. La *Reine Margot*, à quoi diable vais-je penser, je vous le

demande? en Afrique, dans une baraque isolée, ouverte à tout vent, et surtout à tout bruit.

Et croyez bien que ce dernier membre de phrase n'est point mis là pour arrondir la période. Oui, à tout bruit.

Les sentinelles crient : Qui vive ! les coqs chantent ; les pigeons roucoulent ; les chiens aboient ; les chacals glapissent ; les hyènes hurlent.

Le concert est plus complet encore, vous le voyez, qu'à D'jemma-r'Azouat.

J'ai écrit à la Goulette, en vue à la fois de Carthage et de Tunis, une longue lettre. A qui? devinez : à madame Ménessier, à la fille de notre bon et cher Nodier.

Comment avais-je pensé à elle, à Tunis ! Comment ai-je été pris tout à coup d'une étrange et irrésistible envie de lui écrire? Je n'en sais rien, sans raison, par un de ces caprices de la mémoire ou plutôt par un de ces souvenirs du cœur.

Je vais mettre la lettre à la poste ici ; il y a une poste, je m'en suis informé. Je suis curieux de savoir si cette poste porte les lettres qu'on lui confie ; je n'en crois rien, mais n'importe.

Une fois, hélas! il y a déjà une douzaine d'années de cela, une fois, je voguais sur la mer de Sicile, entre Agrigente et Panthellerie ; c'était par une de ces belles et calmes après-midi de la mer Ionienne. J'étais couché à la porte de ma cabine, sur un tapis de Smyrne. Je demandai qu'on allât chercher un livre au hasard, dans la caisse aux livres.

On m'apporte le *Vicomte de Béziers*, de mon cher Frédéric Soulié.

Je ne l'avais jamais lu. Nous travaillons tant l'un et l'autre que nous n'avons pas toujours le temps de lire ce que

nous faisons. Seulement, de temps en temps, j'entends un bruit autour d'un de nos livres, ce bruit c'est le succès et cela me réjouit.

On m'apporta donc le *Vicomte de Béziers*; je l'avais acheté à Messine, c'était une édition de Bruxelles.

Je le dévorai.

Alors, j'éprouvai le besoin de lui écrire, de lui raconter tout le plaisir que je lui avais dû, pendant tout un jour que la lecture avait duré.

Je lui écrivis, et voyant une poste dans l'île de Panthellerie, je mis ma lettre à la poste à Panthellerie.

Il la reçut un an après mon retour en France, et en y réfléchissant tous deux, nous trouvâmes que ce n'était pas trop de temps de perdu.

Nous verrons quand ma lettre, datée de Tunis, mise à la poste à El-al-Rouch, arrivera à madame Ménessier.

Bonsoir, madame, la fatigue est une si puissante berceuse, que j'espère dormir malgré le vent, malgré les sentinelles, malgré le coq, malgré les pigeons, malgré les chiens, malgré les chacals et malgré les hyènes.

Eh bien? je ne me suis pas trompé, madame, j'ai dormi si bel et si bien, que j'ai eu toutes les peines à m'arracher de mon lit.

Le départ avait été fixé à sept heures, mais selon notre habitude, nous ne fûmes en route qu'à huit heures et demie L'étape était longue, et nous étions bien décidés à coucher le soir à Constantine.

Après quelques instans de ce malaise matinal, qui influe sur les tempéramens les plus solides et sur les caractères les plus faciles, la gaîté nous revint : je ne sais rien en vérité de plus charmant que le voyage que nous faisons, et je

serais bien étonné que nous ne payassions pas plus tard notre bonheur par quelque grande catastrophe.

Au bout de quatre ou cinq heures de marche nous atteignîmes le camp de Smindou, où nous fîmes halte pour déjeuner. C'est à la fois un camp et une ferme. Nous y coucherons probablement à notre retour et je frémis d'avance en songeant où et sur quoi nous coucherons.

Notre conducteur est charmant et plein de complaisance. Paul, qui depuis qu'il fait froid est engourdi comme un serpent, est tombé, roulé en boule dans son manteau, de l'impériale sur le timon et du timon à terre. Il ne l'a pas écrasé, et, tout à l'heure, arrivé à un endroit escarpé, il s'est arrêté, a ouvert la portière, et nous a dit de sa voix la plus agréable :

— C'est ici l'endroit où l'on verse. Ces messieurs aiment-ils mieux rester dans la voiture ou descendre ?

Il va sans dire que nous avons préféré descendre.

Nous avons pris les fusils et nous nous sommes mis en chasse à travers terre. La route fait un coude à deux lieues et demie de l'*endroit où l'on verse*, et, bien renseignés, nous dîmes à notre conducteur de nous attendre à ce coude.

Je ne connais que le mistral, cet ennemi personnel de Méry, qui puisse lutter de violence avec le vent de Constantine. Il y avait des momens où littéralement il nous empêchait d'avancer. On conçoit que la chasse soit difficile avec un pareil vent. Des perdrix partaient devant nous, de cinq cents pas en cinq cents pas, mais elles se jetaient dans le vent et filaient comme des balles.

Cependant je parvins à en tuer une.

J'y joignis au bout d'un instant un merle et une chouette.

Un magnifique vautour planait au-dessus de ma tête. Son

vol circulaire semblait calculé pour ne pas s'éloigner de moi. On eût dit que j'étais l'alouette que cherchait à endormir cet épervier gigantesque.

Une balle que je lui envoyai fut une balle perdue et ne parut même aucunement le déranger dans son vol : sans doute elle ne parvint pas jusqu'à lui.

Le vent qui, comme le Borée de La Fontaine, s'acharnait inutilement contre nous et contre nos manteaux, le vent appela à son aide une jolie petite grêle fine comme de la cendrée, qui commença à nous flageller le visage comme une pluie d'aiguilles. Heureusement une espèce de village nous offrit un abri. Une cantinière nous vendit du pain, du vin et des œufs, et quand notre conducteur s'arrêta à son tour pour requérir la bouteille d'usage, nous remîmes la main sur lui et sur sa voiture.

Vers quatre heures, à peu près, nous arrivâmes à un charmant petit village, moitié français, moitié arabe, ombragé par des palmiers et des saules pleureurs, et nommé la Hamma.

Oh ! le charmant village, madame, et comme on y vivrait bien si l'on n'y mourait pas.

Ce charmant village est au milieu de marais, ce qui lui donne sa verdure et sa mortelle humidité, comme c'est, dit-on, le venin qui donne aux serpens du lac Erié leurs vives et charmantes couleurs.

J'aurais bien voulu avoir le temps de prendre un dessin de la Hamma, mais notre conducteur prétendait qu'avant une demi-heure nous verrions quelque chose de bien autrement curieux, tandis que si nous nous arrêtions à la Hamma nous ne verrions rien du tout, attendu que la nuit serait venue au moment où nous arriverions en vue de ce qui était si merveilleux à voir.

Nous repartîmes donc au grand trot de nos chevaux, menaçant notre conducteur de tout le poids de notre colère si la merveille qu'il nous avait promise ne répondait pas au prospectus.

Au bout d'une demi-heure, au détour d'une montagne au pied de laquelle est bâtie une maison portant cette inscription :

A la Courtille. JÉROME POMMIER, *marchand de vin.*

Notre conducteur nous arrêta.

Nous jetâmes un cri universel d'admiration, presque de terreur.

Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île volante de Gulliver.

A quel peuple est-il venu le premier dans l'esprit que l'on pouvait prendre Constantine ?

Aux Tunisiens, mais ils ont échoué.

Aux Français, et ils ont réussi.

Au moment où nous demeurions ravis en extase devant ce spectacle, nous vîmes arriver un homme au grand galop de son cheval arabe.

C'était un Polonais, au service de l'hôtel du *Palais-Royal*, un des bons hôtels de Constantine. Il avait appris (comment ? Dieu le sait), sans doute par le vautour à qui j'avais envoyé une balle, il avait appris que nous étions en route et venait au-devant de nous, demandant la préférence pour son hôtel.

Nous la lui promîmes de grand cœur.

Alors, comme la voiture était forcée de faire un immense détour au flanc de la montagne pour suivre la route, il nous

offrit de nous guider par un petit chemin qui nous raccourcirait de vingt minutes : nous acceptâmes; il voulait nous donner son cheval, mais comme il était difficile que nous montassions tous les sept dessus, malgré ses instances, nous exigeâmes qu'il le conservât.

D'ailleurs, c'était quelque chose de merveilleux que la façon dont il maniait ce noble animal, de la plus belle et de la plus pure race arabe, qui à Paris eût valu quatre cents louis et qu'il avait payé, lui, quatre cents francs. Au milieu du crépuscule, il le lançait de rocher en rocher, s'arrêtant court au bord d'un abîme, s'élançant parfois comme s'il voulait monter au ciel, disparaissant presqu'à nos yeux et faisant rouler jusqu'à nous une avalanche de pierres; parfois redescendant avalanche lui-même, et tout cela sans une hésitation, sans un faux pas, sans un écart : on eût dit Faust se rendant au Sabbat sur son cheval enchanté.

Ces évolutions étaient d'autant plus merveilleuses, que la pente était devenue si rapide qu'à peine, nous, humbles fantassins, pouvions-nous tenir pied. Il est vrai que la nuit était venue noire et épaisse, et que nos yeux ne voyaient autour de nous que précipices? il est vrai que la grêle s'était changée en une pluie qui nous fouettait le visage; toutes choses qui ajoutaient au pittoresque du chemin, au fantastique de la situation.

Enfin après une demi-heure de montée, nous gagnâmes le grand chemin, sur lequel, en effet, nous avions devancé la voiture de plus de dix minutes. Nous marchâmes encore un demi-quart d'heure, nous passâmes sous une voûte qui nous sembla l'entrée d'une carrière, pendant dix pas nous marchâmes dans l'obscurité la plus complète; tout à coup nous vîmes briller des lumières à vingt pas de nous.

Nous venions de franchir une des portes de Constantine, et ces lumières que nous voyions étaient celles de l'hôtel du *Palais-Royal*.

CONSTANTINE.

On nous attendait à l'hôtel du *Palais-Royal;* aussi trouvâmes-nous grand feu allumé, l'hôte debout, son bougeoir à la main. Il y avait six pouces de neige dans les rues et autant sur les toits. Je connaissais le peu de comfortable des maisons arabes et je m'attendais à avoir presque aussi froid en Afrique que j'avais eu chaud en Italie; mais je me trompais. On nous conduisit, Alexandre et moi, à une jolie petite chambre dont nous fîmes l'inventaire pendant que l'hôte allumait notre feu.

J'avouerai cependant que j'éprouvai un certain dépit en voyant que le principal ornement de cette chambre se composait de quatre lithographies intitulées : *Brune et Blonde*, par monsieur Vallon de Villiers; le *Prix de Sagesse*, par monsieur Grévedon; le *Secret*, et le *Bonnet de la grand'mère*, sans nom d'auteur.

Il me semblait un peu humiliant d'être venu de Paris à Constantine pour constater le progrès artistique qui s'était

fait à la suite de la conquête française dans la ville de Syphax et de Jugurtha.

La seconde partie de la chambre formait alcôve, et était séparée de la première par des portières de mousseline d'un si caressant dessin que j'appelai tout de suite mon hôte pour lui demander où l'on pourrait en trouver de pareilles. Il me répondit que rien n'était plus facile, surtout en France, attendu que les marchands arabes les tiraient de Saint-Quentin.

Je continuai mon investigation, de plus en plus humilié. Dans l'alcôve étaient deux lits, et, à la tête de celui qui m'était destiné, un bénitier et sa branche de buis.

La seule chose turque qu'il y eût dans cette chambre était un excellent tapis qui, lui, était bel et bien indigène.

Nous demandâmes un poulet froid, du lait et de la crême, qui nous furent servis avec une promptitude admirable, de sorte que nous n'eûmes pas même la consolation d'avoir un mauvais souper.

Décidément nous étions bien moins en Afrique qu'on ne l'est dans certaines auberges de Sicile ou d'Espagne que j'ai relatées à leur endroit.

La soirée se passa, Boulanger et Giraud dessinant; Chancel, Desbarolles, Maquet et moi prenant des notes; Alexandre dormant.

Le dernier mot d'Alexandre avait été, avant de s'endormir, pour recommander que le lendemain matin on lui sellât un âne.

Il offrait de parier que nous nous étions trompés de route et que nous étions à Montmorency.

En attendant et à tout hasard, je me préparai, mon *Salluste* à la main, à visiter le lendemain matin Constantine, s'of-

frant à nous sous son double aspect de ville antique et de ville moderne, avec la double illustration qu'elle doit à Jugurtha et à Achmet-Bey.

Du temps des rois de Numidie, Constantine s'appelait Cirta. Sous Micipsa, qui l'avait fortifiée, elle pouvait mettre sur pied dix mille cavaliers et vingt mille fantassins. C'était, dit Pomponius-Mela, dans son livre de la Numidie, chapitre quatre, une colonie de Sittiens. Son nom moderne, ajoute Aurélien Victor, lui vient de ce qu'ayant été ruinée sous les premiers siècles de notre ère, elle fut rebâtie par Constantin, qui en l'honneur de sa fille Constancia l'appela Constantine.

Les ruines de l'ancienne ville étaient encore assez considérables lorsqu'au commencement du dernier siècle un célèbre voyageur anglais la visita. C'était alors la capitale d'une des quatre grandes provinces de la régence d'Alger, et elle était gouvernée par un bey.

Ses derniers souverains furent Mohamed-Bey-Bou-Chattabiah, Brahim-Bey-Gourbi, Achmet-Bey-Mameluck, Brahim-Bey-Gritti, Mohamed-Bey-Monamany et Hadj-Achmet-Bey.

Entre tous, ces derniers beys régnèrent vingt ans, de 1817 à 1837. On ne règne pas longtemps quand on est bey.

Mohamed-Bey, surnommé Bou-Chattabiah, ou le *Père de la hache*, tout oukil de la Meckhe et de Médine qu'il fût, n'en était pas moins une espèce de fou, fou sanguinaire, malheureusement. Son surnom lui venait de ce qu'il exécutait lui-même les arrêts qu'il rendait. Il avait une petite hache avec laquelle il décapitait très adroitement les condamnés. Sa hache était suspendue à sa porte, devant le café Turc, et les jours où elle n'avait pas eu de sang, pour qu'elle ne se

crût point par trop oubliée, il l'arrosait avec un verre de vin ou une tasse de café.

Sa stupide cruauté le fit chasser au bout d'un an. Il se réfugia à Alger, se consacra aux bonnes œuvres, et y mourut en odeur de sainteté en 1846.

Brahim-Bey-Gourbi lui succéda et gouverna un an ; Achmet-Bey le remplace et, bey de Constantine pour la seconde fois, gouverne deux ans.

Brahim-Bey-Gritli arrive à son tour au pouvoir, et tout au contraire de Mohammed-Bou-Chattabiah chassé par l'horreur qu'il inspirait à son peuple, il est déposé à cause de l'amour que son peuple lui portait.

A Constantine, on risquait autant à être trop aimé qu'à être trop haï : trop haï, on était chassé par les Arabes; trop aimé, on était déposé par les Turcs.

Mais tout déposé qu'il était, il ne put échapper à sa destinée; Achmet-Bey le fit assassiner à Médéah en 1854.

Son fils est officier aux spahis de Constantine.

Mohammed-Bey-Monamany, qui lui succéda, était un brave homme; il fut déposé parce qu'il ne faisait pas rentrer l'impôt assez vite.

Achmet, le dernier bey, était koulougli, c'est-à-dire fils d'un Turc et d'une femme du désert. Son grand-père avait été bey et son père kalifah. Après la conquête d'Alger en 1830, il refusa de reconnaître l'autorité de la France. De là, l'expédition de 1836 qui échoua et celle de 1837 qui réussit.

Il était haï des Turcs, mais fort aimé des Arabes. La ruine du dey d'Alger l'avait forcé de chercher son point d'appui dans la population indigène. Aussi les Turcs avaient-ils presqu'entièrement disparu, sacrifiés par lui aux ambitions des grands du pays.

Une expédition avait eu lieu en 1806 contre Constantine, qui eut une étrange influence sur celle que nous tentâmes en 1836 : Ali-Ben-Mouftah, fils de Mouftah-Inglis la conduisait.

Elle était composée de Tunisiens, et partit de Tunis par le chemin du Riff, traînant derrière elle, outre un matériel considérable, tout une population d'Arabes nomades qui la suivaient, lui donnant l'aspect d'une de ces grandes migrations barbares du quatrième et du cinquième siècle. Soixante mille âmes, hommes, femmes, enfans, vieillards, marchaient sur les flancs et à la queue de l'armée conduisant leurs bestiaux.

Toute cette multitude arriva en vue de Constantine, s'établit sur le Mansourah, et ayant mis l'artillerie en position, commença de tirer sur la ville; mais, soit distance à parcourir pour les projectiles, soit inhabileté de la part des pointeurs à les diriger, ce feu, si bien nourri qu'il fût, causa peu de dégâts; aussi les Constantinois prirent-ils leur siége en patience et attendirent-ils patiemment les secours qu'ils avaient fait demander à Alger. Au bout d'un mois et demi, on annonça deux armées, une de terre et une de mer. Les Tunisiens allèrent au-devant de l'armée de terre jusqu'à l'Oued-Zandi, mais arrivés là ils aperçurent la tête de colonne turque, et sans attendre l'ennemi, battirent en retraite jusqu'au confluent du Bou-Merzouck et du Rummel; là ils firent halte.

Trois jours s'écoulèrent en combats de tirailleurs et en fusillades d'avant-postes. Enfin, le quatrième jour, les Turcs abordèrent les Tunisiens à l'arme blanche, et, sans tirer un coup de fusil, les battirent complétement.

Alors toute cette multitude s'enfuit au hasard et sans

suivre de direction, comme une immense bande d'oiseaux effarouchés, laissant quarante pièces d'artillerie, tant sur le champ de bataille que sur le Mansourah, parmi lesquelles des mortiers de treize pouces et des pièces de 24 et de 50.

C'était une prise importante que celle de cet immense matériel, aussi les Turcs d'Alger ne voulaient-ils pas l'abandonner à Constantine, d'abord à cause de sa valeur, et ensuite à cause de la force qu'une pareille possession donnait au bey. Cependant la difficulté du transport était telle que bon gré mal gré il fallut laisser ces quarante pièces de canon où elles étaient.

Après le départ des Turcs, elles furent rentrées dans la ville qu'elles armèrent formidablement. Aussi, lorsque le maréchal Clausel, qui ignorait cette expédition et les suites qu'elle avait eues, fit voir, croyant les intimider, aux envoyés d'Achmet ses sept ou huit pièces de petit calibre avec lesquelles il espérait battre en brèche Constantine, ceux-ci rentrèrent-ils dans la ville riant de nos moyens d'attaque comparés à leurs moyens de défense.

C'est par une de ces pièces que fut tué le général de Danrémont.

Le lendemain, de bon matin, pendant que Giraud et Boulanger s'élançaient dans les rues de Constantine à la recherche du pittoresque, je courais, moi, sur l'ancienne brèche, à la recherche de l'histoire.

J'allais m'asseoir sur l'emplacement du Coudyat-Aty. Le général Valée avait fait transporter sur ce dernier point les batteries du Mansourah qui avaient, il est vrai, éteint le feu de la Kasbah, mais qui étaient loin de produire tout l'effet qu'on en attendait.

Il faut avoir examiné les précipices sur la pente desquels

rampèrent les hommes qui transportaient ces pièces, pour se faire une idée des obstacles que peut surmonter le génie humain ; c'est à peine si j'eusse osé me hasarder seul, un bâton ferré à la main, là où passèrent des régimens tout entiers portant à bras, sous le feu de l'ennemi, des pièces de 24 et des mortiers de 36.

Deux jours et deux nuits avaient été consacrés à ce transport.

Ce fut le 11 octobre 1837 que commença le feu de cette batterie. L'effet en fut immédiat et terrible. En deux ou trois heures le couronnement des murailles fut détruit et mis hors d'état de protéger les pièces de rempart.

Vers deux heures et demie, un obusier, pointé par le commandant Malechard sur un but indiqué par le maréchal Valée, détermina le premier éboulement. Un cri de joie retentit aussitôt parmi tous ceux qui assistaient à ce spectacle, et c'était une partie de l'armée.

De ce moment, Constantine était à nous. La brèche est une porte par laquelle nos soldats sont toujours sûrs d'entrer.

A l'instant même, le gouverneur général, qui avait jugé le danger des assiégeans et qui croyait que ceux-ci l'avaient mesuré comme lui, à l'instant même le gouverneur général fit passer à la ville des propositions de capitulation.

Le lendemain seulement on reçut une réponse : elle était hautaine et caractéristique, comme un fragment de poésie arabe.

« Nous avons à Constantine, disaient les assiégés, des magasins encombrés de munitions de guerre et de bouche. Les Français manquent-ils de froment et de poudre ? Nous leur en enverrons ; mais ils nous parlent de brèche et de capitulation, nous ne savons pas ce qu'ils veulent dire. Der-

rière la brèche il y a des maisons, dans ces maisons il y aura des guerriers, et nous ne rendrons la ville que lorsque toutes les maisons seront brûlées et tous les guerriers morts. »

Le général de Danrémont se fit traduire cette réponse.

— Bien ! dit-il, ce sont des gens de cœur ; Constantine nous coûtera plus cher, soit, mais la gloire paiera le sang.

Le premier sang qui devait être répandu c'était le sien.

Le général monta à cheval et se dirigea sur le Coudyat-Aty, accompagné de monsieur le duc de Nemours et suivi de son état-major.

Il était huit heures du matin ; un soleil joyeux commençait de rayonner à l'horizon et rendait tous les cœurs joyeux par une promesse de beau temps. Quelques heures encore, la brèche ouverte allait être praticable ; c'était dire que, le jour même où le lendemain, Constantine était à nous. Le comte de Danrémont, en passant au milieu des soldats, pouvait en quelque sorte cueillir la joie épanouie sur tous les visages. Il mit pied à terre, et toujours accompagné du duc de Nemours, il s'avança vers un point complétement découvert et commandé par le canon de la place. Ce point était si dangereux que le général Rulhières tenta de l'arrêter, mais le vieux soldat sourit à ce doute ; il semblait à ces hommes qui avaient traversé sains et saufs ces grandes batailles de l'empire qu'on appelle Austerlitz, la Moskowa, et Waterloo, que toute lutte nouvelle était une escarmouche, et que la mort n'avait plus de prise sur eux.

— Laissez, laissez, dit-il, et il continua son chemin ; presqu'au même instant un boulet parti de la place lui enleva la moitié du flanc, il chancela et tomba mort sans jeter un cri, poussant un soupir.

Le général Perregaux était derrière le comte de Danrémont ; le voyant chanceler il s'élança pour le soutenir, mais dans le mouvement qu'il fit il alla au devant d'une balle. Frappé au-dessous du front, entre les deux yeux, il tomba avec le comte de Danrémont: tous deux roulèrent aux pieds de monseigneur le duc de Nemours.

Celui-ci regarda ce terrible spectacle avec le courage qui lui est familier, et auquel on ne peut faire qu'un reproche, celui de toucher à l'impassibilité.

Puis, avec une voix où il était impossible de reconnaître la moindre émotion, après s'être assuré de la mort du comte :

— Messieurs, dit-il à ceux qui l'entouraient, le cas était prévu, monsieur le général Valée est gouverneur général de l'Algérie.

C'eût été bien pour un vieux soldat, c'était peut-être un peu froid pour un jeune prince.

A la place de monseigneur le duc de Nemours, monseigneur le duc d'Orléans eût trouvé quelques mots qui, impétueusement sortis de son cœur, fussent venus faire jaillir les larmes de nos yeux.

Souvent je me plaignis à monsieur le duc d'Orléans de cette froideur de son frère, qui lui aliéna tant de cœurs que la proposition de sa régence fut reçue sinon avec crainte du moins avec hésitation.

— Nemours est un bon frère, répondait le prince en souriant, il ne veut pas me faire concurrence de popularité.

Puis après, revenant sur cette plaisanterie :

— Non, disait-il, mais Nemours est timide comme un enfant; parlez-lui, ne fût-ce que pour lui dire bonjour, et vous

verrez ce que l'on appelle dans la famille le coup de soleil passer immédiatement sur son visage.

A propos de cette seconde expédition de Constantine, une brouille sérieuse avait eu lieu entre les deux frères. Monsieur le duc d'Orléans avait demandé un commandement sous le général de Danrémont, mais le roi et monsieur le duc de Nemours s'y étaient opposés.

J'étais chez lui un jour qu'il rentra désespéré à la suite d'une discussion qu'il avait eue à ce sujet avec le roi.

Il avait les larmes aux yeux.

— Ah! ils ne veulent pas de moi comme général, disait-il; eh bien! je partirai comme volontaire.

J'eus le bonheur de lui faire comprendre qu'en agissant ainsi, il s'éloignait de sa générosité habituelle; que la défaite de l'année précédente nécessitait une éclatante revanche, et que c'était celui qui avait supporté l'échec qui devait avoir les bénéfices de la victoire. Que son nom enfin, sous quelque grade qu'il fût caché, rayonnerait toujours au point d'effacer celui de monsieur le duc de Nemours.

— Allons, dit-il, il faut bien que cela soit vrai, puisque tout le monde le dit, et même vous. Mais si Nemours veut faire le marché d'Ésaü, je lui vends mon droit d'aînesse pour Constantine.

Revenons au général de Danrémont.

On le coucha sur une civière, on le couvrit d'un manteau, et on le transporta silencieusement sur les derrières de l'armée.

Comme l'avait dit monseigneur le duc de Nemours, le général Valée était gouverneur général de l'Algérie.

En conséquence, il prit le commandement des troupes.

L'ASSAUT.

Celui-là aussi était un vieux général de l'Empire; né à Brienne-le-Château, le 17 décembre 1775, il était entré au service comme sous-lieutenant sortant de l'école d'artillerie de Châlons, le 1er septembre 1792; le 1er juin 1795 il était lieutenant, et le 20 avril 1795, capitaine.

Pendant cet intervalle, il avait assisté aux siéges de Charleroy, de Landrecies, du Quesnoy, de Valenciennes, de Condé, de Maëstricht, et au passage du Rhin à Neuwied. Chevalier de la Légion d'honneur en 1804, il avait fait, en qualité de sous-chef d'état-major d'artillerie, la campagne de 1806. Colonel à Iéna, officier de la Légion d'honneur à Eylau, chaque bataille à laquelle il avait assisté lui avait donné ou un grade ou une distinction. En 1808, il avait reçu le commandement de l'artillerie du troisième corps à l'armée d'Espagne. Nommé général de brigade le 22 août 1810, il vit le siége de Lérida, que le grand Condé voulut prendre avec des violons, et que le régent prit avec une autre musique; de Méquinenza, de Tarragone, de Tortose et de Valence. Général de division le 6 août 1811, il se fit remarquer pendant toute la campagne de 1812, et l'année suivante encore à l'affaire de Castella.

Napoléon tombé, le général Valée était rentré en France, où il avait rempli les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie. Napoléon de retour, le général Valée défendit l'a-

gonie du géant avec le cinquième corps qu'il commandait; nommé inspecteur général, rapporteur, puis président du comité d'artillerie, il venait enfin de succéder, sous Louis-Philippe, au commandement général de l'Algérie laissé vacant par la mort du comte de Danrémont.

Nos soldats connaissaient leur nouveau gouverneur, ils l'avaient vu à l'œuvre, ils avaient confiance en lui.

La mort du comte de Danrémont fut donc une cause de tristesse, mais non de découragement pour l'armée. D'ailleurs le général Valée ne lui donna pas le temps de se décourager; le 12 octobre, à neuf heures du matin, toutes les batteries recommencèrent à jouer. Pendant la nuit, les assiégés avaient voulu réparer la brèche, mais aux premiers coups de canon leurs sacs de laine et leurs débris d'affûts roulèrent dans le fossé; bientôt on en arriva aux terres qui jaillirent sous chaque boulet; peu à peu les dernières pierres se détachèrent, le massif de terrain qui était derrière commença de paraître à nu et sans défense, résista peu, s'éboula, et en s'éboulant forma le talus; dès lors la brèche parut assez praticable pour que l'on pût fixer l'assaut au lendemain.

Au moment même où l'on venait de prendre cette détermination, on vit apparaître un parlementaire; Achmet-Bey avait réfléchi, il demandait la reprise des négociations.

C'était à notre tour de parler en maître; le général Valée répondit qu'il n'écouterait d'autres propositions que la reddition pure et simple de la place.

Achmet refusa de se rendre à discrétion, et la canonnade continua.

Dans la matinée, les dispositions avaient été prises pour

la formation des colonnes destinées à l'assaut, fixé, comme nous l'avons dit, au lendemain 15.

Ces colonnes étaient au nombre de trois.

La première, aux ordres du lieutenant colonel Lamoricière, se composait :

1° De quatre cents zouaves et soldats d'élite du 2e léger, commandés par le chef de bataillon de Sérigny, de ce dernier corps;

2° De cinquante sapeurs du génie.

La deuxième, aux ordres du colonel Combes, se composait :

1° De cent hommes du 2e bataillon d'Afrique;

De cent hommes du 5e bataillon;

De cent hommes de la légion étrangère :

De quatre-vingts sapeurs du génie ;

Tous commandés par le chef de bataillon Bedeau.

2° De trois cents hommes d'élite du 47e, sous les ordres du chef de bataillon Leclerc ;

Enfin la troisième colonne, dite de réserve, commandée par le colonel Corbin du 17e léger, était composée des compagnies d'élite de ce corps ; d'un bataillon de tirailleurs et du 11e de ligne, chef de bataillon Fale.

Ce fut une chose curieuse à voir que l'émotion produite dans l'armée par cette distribution faite aux plus braves pour jouer leurs rôles dans le drame du lendemain.

Toute la nuit, les batteries tirèrent afin d'empêcher les assiégés d'aggraver les difficultés que présentait la brèche, comme ils avaient fait la nuit précédente.

Vers trois heures du matin, deux officiers allèrent la reconnaître ; c'était le capitaine Boutaut, du génie, et le capitaine Garderens des zouaves.

Tous deux sortirent de la batterie suivis par tous les yeux, et s'avancèrent jusqu'au pied du talus. La nuit était transparente, et à travers on voyait ces deux braves officiers s'avancer d'un pas égal vers la muraille. A cinquante pas du rempart, ils furent reconnus par les assiégés, et furent salués à l'instant même par une effroyable fusillade. Heureusement aucune balle ne les atteignit, et ils rentrèrent sains et saufs, annonçant que la brèche était praticable, seulement la pente était raide et difficile.

A quatre heures du matin, les deux premières colonnes étaient réunies derrière la batterie de brèche, où se trouvaient le général en chef, monseigneur le duc de Nemours, les généraux de Fleury, commandant le génie; de Caraman, commandant l'artillerie; et Perregaux, chef d'état-major, le même qui, la veille, avait reçu une blessure en soutenant le général de Danrémont, mais qui, malgré cette blessure, s'était fait transporter pendant la nuit au poste d'honneur. La première colonne était établie dans la place d'armes à droite de la batterie de brèche, la seconde dans le ravin servant de communication couverte, et la troisième derrière un grand bâtiment en ruines s'élevant sur le bord de la rivière.

A six heures, le feu commença, pour élargir la base de la pente et diminuer la raideur du talus.

Ce fut au milieu de cette canonnade que le jour parut.

Le soleil était beau, pur, radieux, un vrai soleil de combat, chaud et clair, et tel qu'il convient à des hommes qui vont marcher à la mort sous l'œil de Dieu.

De leur côté, les gens de la ville comprenaient que le moment décisif approchait; ils accouraient à flots pressés, et couvraient les talus qui surmontent les escarpemens du sud. C'était un de ces rassemblemens d'attente inquiète comme

on en voit sur les plages de la mer à l'approche des tempêtes. Tout cela était en proie à cette activité incertaine et flottante que donne aux populations le mouvement des flots.

A sept heures du matin tout fut prêt. La colonne Lamoricière et les zouaves se tenaient collés contre l'épaulement de la batterie de brèche, la tête de colonne appuyée à l'ouverture ménagée dans le parapet.

Il se faisait un grand silence.

Au milieu de ce silence, on entendit quelques mots prononcés à voix basse par monsieur le général Valée à monseigneur le duc de Nemours, commandant du siége.

Ces mots étaient le signal de l'assaut.

Aussi furent-ils devinés, et, comme si le feu eût déjà été mis à une mèche, les paroles du duc de Nemours firent éclater l'explosion.

En effet, à peine le commandement : — *En avant marche !* était-il prononcé, que le colonel Lamoricière, les officiers du génie et les zouaves s'élancèrent des retranchemens, et s'avancèrent au pas de course vers la brèche, mais à un pas continu ; il ne fallait point user son haleine à franchir la distance, et mieux valait pour les soldats arriver à la brèche impatiens que lassés.

C'est toujours un grand et magnifique spectacle qu'un assaut ; mais, dans une ville orientale, le spectacle devient plus grand et plus magnifique que partout ailleurs. Le pittoresque de la situation, l'étrangeté de la forme, l'originalité du costume, l'acharnement de la défense grandissent l'action de tout ce reflet magique que la poésie jette sur les choses humaines.

Aussi tous les yeux étaient fixés, toutes les poitrines haletantes. On voyait la longue colonne s'approcher sous le

feu, qui semblait fouetter sa course au lieu de la ralentir, puis on vit sa tête disparaître dans le fossé, reparaître sur le talus, ramper en gravissant la brèche, puis couronner l'ouverture ; puis s'élevant au-dessus de toutes les têtes, le drapeau que portait le capitaine Garderens flotter un instant et se fixer sur la crête de la muraille échancrée.

C'était le premier drapeau français qui eût flotté sur les remparts de Constantine.

Mais, pour être maîtres de la brèche, nos soldats étaient loin de s'être créés une entrée dans la ville.

Au sommet du talus où ils étaient arrivés, commençait pour eux l'inextricable réseau des rues arabes, aspect plus terrible que la vue de tous les remparts, obstacle inconnu plus insurmontable que tous les obstacles connus. Là s'étend un labyrinthe de constructions incompréhensibles ; des enfoncemens qui semblent ouvrir des passages et qui n'aboutissent à rien, des apparences d'entrées sans issues, des semblans de maisons dont il est impossible de distinguer les côtés, de désigner les faces, puis du feu partout, des canons de fusil passant par chaque ouverture, une grêle de balles cliquetant sur les armes ou s'amortissant avec un bruit sourd dans les chairs, voilà ce que voit, ce qu'entend, ce qu'éprouve la première colonne arrivée au couronnement du talus.

Alors la petite troupe se divise en trois corps ou plutôt en trois compagnies. La compagnie de droite, sous les ordres du capitaine Sauzai ; la compagnie de gauche, sous les ordres du chef de bataillon de Sérigny ; le centre, sous les ordres du colonel Lamoricière.

On comprend qu'au milieu du feu tous ces mouvemens que nous allons raconter sont rapides comme la pensée.

Le capitaine Sauzai, qui va opérer à droite, jetté les yeux autour de lui, traverse un petit plateau formé de décombres amoncelés, et aperçoit au dessous de lui, au pied d'un grand édifice dont on pouvait voir du Coudiat-Aty le sommet débordant le rempart, une batterie de rempart dont les canonniers restés fermes à leurs postes sont prêts à défendre les pièces. Sans tirer un seul coup du fusil, à l'ordre du capitaine Sauzai, les zouaves se précipitent à la baïonnette sur la batterie; à l'instant tout s'enflamme en face et autour de cette poignée d'hommes qui devient le centre d'un cercle de feu. Le lieutenant de la compagnie a le bras fracassé de trois balles; une douzaine de zouaves tombent dans l'intervalle, mais ce qui reste debout se précipite sur la batterie et tue sur leurs pièces les canonniers turcs qui ne tentent pas même de fuir.

La batterie éteinte, le capitaine Sauzai regarde autour de lui; à une demi-portée de fusil, une autre batterie s'élève derrière une barricade formée de charrettes et d'affûts brisés. Un instant le désir lui prend d'éteindre cette seconde batterie comme il a fait de la première, mais il faut qu'il s'engage dans un défilé entre deux feux; mieux vaut entrer dans ce grand édifice que nous avons signalé et en chasser ses défenseurs. Une porte est aussitôt enfoncée, quelques Arabes sont tués en se défendant, mais le plus grand nombre fuit, s'échappant par des issues qu'eux seuls connaissent. Une fois maîtres de ces immenses constructions, les zouaves s'orientent, reconnaissent qu'ils sont dans un magasin à grains; ils descendent par les fenêtres à l'aide d'échelles apportées à tout hasard, se reforment, marchent aux canonniers qui, voyant la position tournée, paraissent moins décidés que leurs camarades de la première batterie à se

faire tuer sur leurs pièces. En effet, quelques-uns seulement restent et soutiennent l'attaque, les autres se dérobent par des ruelles et des faux-fuyans; la colonne de droite a renversé son dernier obstacle, terrassé sa dernière résistance.

C'est aux sapeurs et aux soldats du génie à ouvrir maintenant des communications plus avancées.

A gauche, le courage a été le même, mais le succès différent. Un bâtiment en saillie, dont la base a été minée par les boulets, resserrait un étroit passage dans lequel s'engage le capitaine Sérigny et ses hommes, appartenant presque tous au 2e léger. Tout à coup le mur s'ébranle, vacille et s'écroule; tout un pan de maçonnerie couvre tout un flot d'hommes; plusieurs sont tués et ensevelis; un plus grand nombre blessés soulèvent les pierres qui s'agitent avec une effrayante mobilité; des cris, des gémissemens s'élèvent de ce chaos. Le capitaine Sérigny, enveloppé sous les décombres jusqu'à la poitrine, se tord dans une agonie désespérée, s'épuise en efforts impuissans, et sent se briser peu à peu tous les os de sa poitrine.

Un dernier cri de douleur indique que le cœur vient de se briser comme le reste.

Pendant ce temps, la colonne du centre est restée en face de la véritable difficulté, de la véritable résistance, du suprême péril. On foule un terrain factice, on s'agite dans l'étroit espace que nos boulets ont déblayé au haut de la brèche. Quelle communication existe entre ce terrain et les terrains avoisinans? c'est ce qu'il est impossible de découvrir. Les terres remuées, les décombres amoncelés se sont superposés au sol primitif, ont envahi les issues, obstrué les portes, défiguré les localités.

On se croyait dans une rue, on est sur les toits.

Quelques-uns dépassent les autres comme des citadelles : ce sont ceux-là qu'il faut occuper afin de reconnaître le terrain. On apporte des échelles, et deux lignes d'attaque commencent : l'une, qui paraît sur la terre ferme; l'autre, aérienne et suspendue, et qui semble à dix ou quinze pieds au-dessus de la première.

A l'un des premiers toits escaladés ainsi, le capitaine Sauzai, qui vient de faire sur la droite le beau mouvement que continuent les sapeurs et les hommes du génie, est tué.

Enfin, après avoir sondé plusieurs ouvertures fermées, plusieurs couloirs qu'on trouve sans issues, on parvient à une espèce de voûte qui, au bout de quelques pas, s'élargit et semble se décider à pénétrer dans la ville. A droite et à gauche d'ailleurs sont pratiqués ces enfoncemens carrés qui indiquent un bazar. Ce sont les boutiques des marchands, boutiques fermées par des planches et des volets.

Quelques soldats s'y engagent, mais à peine ont-ils fait quelques pas dans le sombre couloir, qu'une fusillade éclate à droite et à gauche. Chaque niche est une espèce de guérite qui renferme un ou deux combattans; mais le bruit de la fusillade, au lieu d'éloigner nos soldats, les attire. Du renfort arrive aux premiers engagés ; ils s'élancent si rapidement, que les Arabes n'ont pas le temps de recharger leurs fusils. Ils n'ont plus que leurs yatagans, médiocre défense contre nos baïonnettes. Leurs renfoncemens, au lieu de demeurer une protection, deviennent dès lors un piége où ils sont pris. On les y poignarde; plusieurs sont cloués contre la muraille. Quelques-uns cependant parviennent à fuir; on les poursuit, mais ils disparaissent comme des spectres qui s'enfoncent à travers une muraille. Nos soldats avancent en se demandant les uns aux autres la raison de

ce prodige. Tout à coup ils se heurtent à une porte que l'on vient de refermer ; une autre porte de pierre est jetée d'un côté à l'autre de la ruelle, des battans de bois ferrés interceptent le passage. C'est un nouvel obstacle à surmonter, mais, sans s'y attendre, on l'a prévu. On appelle les sapeurs qui portent les sacs de poudre. Si l'on ne peut enfoncer la porte, on la fera sauter. Tout à coup la porte s'ouvre d'elle-même, une fusillade terrible éclate, venant de l'intérieur de la ville. Deux capitaines et une quarantaine d'hommes formant la tête de colonne tombent tués et blessés, encombrant le passage devenu plus impraticable par l'amoncellement des cadavres qu'il ne l'était par la réunion du bois et du fer.

Pendant que ces choses se passent dans l'intérieur de la ville, le général en chef, qui ne peut apprécier les difficultés qui à chaque pas se pressent devant le colonel de Lamoricière et ses hommes, ordonne au colonel Combes du 47e de ligne, de partir avec son premier bataillon, de rejoindre la première colonne et de l'appuyer au besoin.

Le colonel Combes et ses hommes arrivent au pied du rempart, mais là le colonel Lamoricière lui crie de s'arrêter pour éviter l'encombrement, et le colonel Combes attend, l'arme au pied.

C'est pendant qu'il attend que le colonel Lamoricière s'engage dans le couloir qui conduit à la rue Marchande, et la porte ouverte voit tomber toute sa tête de colonne sous le feu de l'ennemi.

Le moment est venu d'appeler le colonel Combes : on ne sait pas combien d'hommes on laissera dans l'effroyable souterrain.

Le colonel Combes envoie la compagnie franche, compo-

sée de soldats de choix du 2e bataillon d'Afrique : elle arrive au pas de course et s'engage à son tour dans le couloir.

On est soutenu, on peut donc charger.

Mais à peine le cri : — *En avant!* est-il sorti des lèvres du colonel Lamoricière, que quelque chose d'étrange ou plutôt d'incompréhensible s'accomplit.

Tout à coup un bruit pareil à un coup de tonnerre se fait entendre; tous les soldats engagés sous la voûte sentent la terre trembler et voient les murailles se mouvoir. En même temps la lumière disparaît, l'atmosphère cesse d'être respirable, on avale du feu, on se sent étreint, enveloppé, frappé tout à la fois. A la première explosion violente, succèdent des explosions plus faibles, qui éclatent au milieu des rangs, jettent une flamme rouge et s'éteignent, redoublant l'obscurité et l'étouffement. Les uns croient s'enfoncer dans un abîme, les autres croient être lancés dans les nuages. Tous voudraient crier, car tous souffrent, mais aucun n'a de voix. Enfin le jour reparaît, peu à peu l'air rentre dans les poitrines, chacun commence à comprendre que quelque mine vient d'éclater. Mais avec le jour, avec la respiration, la conscience de la douleur est revenue. Ils se regardent les uns les autres et s'épouvantent de ne plus se voir. La fumée a disparu, mais le feu les enveloppe encore. Ils essaient de fuir, le feu est attaché à eux; il les suit, il les ronge. Quelques-uns sont entièrement dépouillés de leurs vêtemens, et ont de larges sillons sur le corps; d'autres sont entièrement dépouillés de l'épiderme. Ce sont des écorchés qui marchent, qui hurlent, qui délirent. Ceux qui ont le moins souffert ont les mains et le visage brûlés.

Voici ce qui était arrivé :

La bourre d'un fusil avait mis le feu à une quantité con-

sidérable de poudre apportée la veille près de la porte par les indigènes, et contenue dans un simple coffre de bois.

Cette première explosion avait été surtout funeste aux indigènes ; mais du coffre de bois la flamme avait gagné les sacs à poudre des sapeurs, et des sacs à poudre des sapeurs elle avait atteint les gibernes des soldats ; de là ces explosions partielles qui avaient dévoré tous ces hommes comme ensevelis dans un soupirail de l'enfer.

Tous les soldats engagés sous la voûte furent atteints par le feu ; quelques-uns furent immédiatement asphyxiés, d'autres furent mutilés et tombèrent sur la place, respirant encore. Enfin le plus grand nombre put se retirer vers la brèche.

Il y avait eu un moment de confusion terrible, un moment de vertige, où tout avait tremblé, sol et murailles ; où l'air, solidifié pour ainsi dire, étouffa ceux qui le respirèrent. Les indigènes profitèrent de ce moment. La première explosion les avait écartés ; mais bientôt, placés en dehors de la voûte, ils purent mesurer le danger, et comprirent que le danger ne les menaçait plus.

Alors ils revinrent à la charge, s'élançant comme à une curée, déchargeant leurs fusils au hasard sous cette voûte pleine d'hommes, de fumée, de terreur et de cris. Puis, leurs fusils déchargés, ils se jetèrent à corps perdu sur cette multitude folle de douleur, qu'ils fouillèrent à grands coups de yatagan et de flissas.

Ce fut un terrible moment pour les troupes du colonel Combes, qui, au nombre de trois cents environ, se tenaient sur la brèche, et en dehors de l'activité de ce gaz enflammé, lorsqu'elles virent reparaître cette colonne noircie, ces hommes brûlés, ces spectres de feu. Une commotion sponta-

née, électrique, irrésistible, frappa tous les cœurs du même coup. Le cri : *En avant!* s'élança de toutes les bouches. Le colonel Lamoricière, le visage brûlé, les yeux éteints, ne pouvait se soutenir debout; on le croyait blessé mortellement. Le colonel Combes prit le commandement, ordonna aux tambours de battre, aux clairons de sonner, et s'élança à son tour dans l'effroyable voie où gisaient les débris de la première colonne, à moitié brûlés.

La bravoure du colonel Combes était proverbiale dans l'armée. Il aborda donc franchement l'ennemi, qu'il rencontra au sortir de la porte, à l'entrée de la rue Marchande. Les indigènes s'étaient embusqués presqu'en face de la porte, derrière un amas de débris et de cadavres formant une espèce de barricade; il fallait les chasser de là.

Le colonel Combes ordonna à une compagnie de son régiment d'enlever cette barricade, et promit la croix au premier qui la franchirait.

Aussitôt la compagnie se précipite, un lieutenant la devance, la gravit, et va s'élancer de l'autre côté, lorsque tout à coup il retombe en arrière, sous une décharge terrible. On le croit mort, mais il se relève; le pied lui a manqué; sa chute lui a sauvé la vie. Ceux qui venaient derrière lui sont foudroyés.

Au même instant et coup sur coup, le colonel reçoit deux balles dans la poitrine.

Mais il reste debout, s'appuie au mur, s'assure que son mouvement s'exécute et que la barricade est emportée.

Alors il se détache de la muraille, reprend le chemin par lequel il est venu, traverse la route et reparaît sur la brèche déserte en ce moment.

Le général en chef, le duc de Nemours et les généraux

qui les entouraient, le virent descendre lentement, s'approcher d'un pas raide et mesuré, du pas d'un cadavre.

Ils l'attendirent, ne comprenant rien à ce mouvement qui n'avait plus rien de vivant.

Lorsque le colonel Combes fut en face d'eux, ils comprirent.

Son visage était couvert d'une pâleur mortelle, et deux sillons de sang ruisselaient de sa poitrine.

— Monseigneur, dit-il au duc de Nemours d'une voix calme et ferme, je suis blessé mortellement, mais je meurs heureux, car j'ai vu une belle journée pour la France. La ville est à nous. Hélas! plus heureux encore que moi sont ceux qui survivent, car ils parleront de la victoire!

Puis il fit quelques pas et s'affaissa sur lui-même. La force ne l'avait soutenu que juste le temps nécessaire à donner ce spectacle d'une mort digne en fierté sereine des plus belles morts de l'antiquité.

LA FUITE.

Le colonel Combes s'était trompé ; la ville n'était pas encore prise, mais on était en train de la prendre.

Au fur et à mesure que de la batterie de brèche on voyait la première colonne s'enfoncer dans la ville et disparaître, on

envoyait de nouvelles forces, mais par fractions peu considérables afin d'éviter l'encombrement.

Il en résulta que la troisième colonne tout entière était déjà disparue sans que se fût un moment élargi le cercle des opérations intérieures.

D'ailleurs un mouvement d'hésitation avait naturellement résulté de la mise hors de combat du colonel Lamoricière et de la mort du colonel Combes.

Cependant restaient un colonel et trois chefs de bataillon : le colonel Corbin du 17e léger et les chefs de bataillon Bedeau, Leclerc et Pâté.

Une fois arrivé au point où on en était, une pensée instinctive chez les officiers comme chez les soldats fit comprendre à chacun que la caserne des janissaires, dont le feu pouvait intercepter la communication extérieure entre la brèche et la batterie, était le point le plus urgent à conquérir.

Donc, pendant qu'une partie des troupes continuait le combat dans la rue Marchande, le plus grand nombre des hommes de la deuxième colonne, et une fraction de la troisième qui venait d'entrer la ville, se jetèrent dans la première rue à droite qui conduisait à cette caserne.

A la vue de nos soldats débouchant par la rue adjacente, toutes les fenêtres s'enflammèrent à la fois; mais cette première décharge éteinte, soldats du troisième bataillon d'Afrique, soldats du 47e, du 17e léger et de la légion étrangère s'élancent à l'envi.

Les soldats du 3e bataillon d'Afrique enfoncèrent les portes ; les soldats du 47e, du 17e léger et la légion franche, escaladèrent les toits des maisons voisines en se faisant la courte échelle.

Arrivés sur les toits, ils parvinrent à communiquer avec les parties supérieures de la caserne.

Au bout de dix minutes elle était prise.

La caserne prise, on gagna la place aux Chameaux. Là, se trouvait une maison à arcades dont il fallut faire le siége.

Elle était défendue par les Mozabites.

Trois fois les officiers ramenèrent leurs soldats à l'assaut, trois fois le courage le plus acharné échoua au pied des murailles. La rue se joncha en moins d'un quart d'heure de morts et de blessés. Les indigènes employaient des balles ramées et qui faisaient des plaies atroces. Enfin, une quatrième tentative fut plus heureuse, on se rendit maître de la maison, et presque au même instant on aperçut à l'angle d'une rue un homme qui montrait son bras seulement, abritant le reste de son corps derrière la muraille en criant : — *Barca ! Barca*

C'était Ben-Adjouz, un des principaux chefs de la ville.

On lui cria d'approcher, et les mêmes soldats qui venaient, au milieu du feu qui les décimait, de jurer l'extermination de tous les habitans de la ville, oubliant le serment terrible pour ne plus voir que des vaincus, reçurent, l'arme au pied et avec cette gaîté curieuse qui est particulière à la nation, le parlementaire effaré qui s'avançait tout tremblant.

Ben-Adjouz n'était que l'avant-garde des notables qui venaient en députation auprès du général en chef. Rassuré par la réception qui lui était faite, il rassura le reste de la troupe par un signe. Les notables s'avancèrent, chacun d'eux prit le bras d'un soldat et la députation fut conduite d'abord au général Rulhières qui venait d'arriver dans la rue Marchan-

de, et ensuite à la batterie de brèche où se tenait le général en chef.

Le général prit la lettre des mains de Ben-Adjouz et se la fit traduire. Le conseil municipal rejetait toute la responsabilité de la défense sur les Kabyles et les étrangers soldés. Il demandait notamment que l'on acceptât la soumission de la ville.

L'aman fut accordé plein et entier, et l'ordre donné aux habitans d'ouvrir leurs maisons sous la garantie de la discipline française. Les habitans obéirent et purent alors juger de notre religion à tenir la parole donnée. Pas un meurtre, pas un viol ne fut commis, ni même tenté.

Mais cette générosité, à peine comprise de ceux qui étaient restés chez eux et qui la voyaient, n'avait pu malheureusement être devinée par la malheureuse population qui s'était réfugiée dans la Casbah. Il en résulta que le détachement français envoyé par le général Rulhières, pour prendre possession de la forteresse, trouva la forteresse vide, à l'exception de quelques Kabyles, qui, fuyant à leur approche, tirèrent quelques coups de fusil encore et disparurent sur la pente du ravin.

Les soldats coururent, croyant arriver à une pente praticable, où les attendait un dernier combat. Mais quand ils furent arrivés en courant sur l'escarpement du Rummel, ils se rejetèrent en arrière en poussant un cri de terreur.

Ils venaient en effet d'apercevoir un terrible spectacle.

Un talus extrêmement rapide conduisait de la terrasse de la Casbah sur une muraille de rochers verticaux dont le pied s'appuyait à un massif de pierres aiguës et tranchantes. Là, sur ces aiguilles, sur ces pics, sur ces lames de granit, gisaient brisés, sanglans, mutilés, trois ou quatre cents corps

d'hommes, de femmes et d'enfans. Au premier aspect et à la manière dont ils étaient étendus pêle-mêle, les uns sur les autres, on eût pu les prendre pour un amas d'habits et de haillons ensanglantés. Mais en se penchant sur l'abîme, on apercevait comme une dernière ondulation, comme un souffle suprême agitant ces masses flasques et informes. Puis, en forçant le regard de s'arrêter sur ce hideux tableau, on arrivait à distinguer des têtes soulevées, des bras mouvans, des jambes crispées frissonnant dans les dernières convulsions de l'agonie.

Des cordes rompues, flottant attachées aux pitons supérieurs, se balançaient dans l'espace.

Quelques sentiers tracés aux flancs escarpés des roches, par les chèvres et les pâtres kabyles, conduisaient de la Casbah aux rives du Rummel. Chacun avait compté pour fuir sur cette étroite voie où dans un autre temps nul peut-être n'eût osé s'engager. Les premiers qui avaient reculé devant nous, s'étaient en effet hasardés dans ces vertigineux chemins, mais bientôt les fuyards étant accourus plus pressés, alors il n'y eut plus moyen pour la masse ni de s'arrêter dans sa course, ni de se maintenir sur ces pentes rapides; la cataracte commença de s'égrainer au bord de l'escarpement, puis le torrent étant arrivé toujours plus tumultueux et plus épais, la cascade humaine s'était mise à rouler dans l'abîme avec une furieuse abondance et une effroyable rapidité.

Les derniers venus, alors plus maîtres d'eux, puisque la seule terreur les poussait en avant, s'étaient arrêtés en arrivant au bord de l'abîme ; et, à l'aide de cordes, avaient essayé de franchir l'effroyable distance, mais les cordes s'étaient brisées sous le poids mal calculé qui s'y était sus-

pendu, et premiers et derniers s'étaient rejoints et s'étaient écrasés sur ces mêmes roches.

Le général Rulhières mit un poste à la Casbah, et se rendit chez le scheik de la ville, afin de prendre avec lui les mesures nécessaires au maintien de l'ordre.

En même temps, il faisait dire au général en chef et au duc de Nemours que la ville était à eux, qu'ils pouvaient y entrer, et que le palais d'Achmet-Bey les attendait.

Tous deux entrèrent par la brèche comme il convient à des vainqueurs. Mais, de ce côté de la ville, l'aspect de la victoire était presque aussi triste que du côté opposé.

En effet, c'était un étrange et effrayant spectacle que celui qu'offrait cette entrée de la ville. A mesure que l'on gravissait le talus de la brèche, on semblait monter vers une autre atmosphère, chaude, épaisse, plombée, et dans laquelle l'homme ne pouvait pas vivre. Arrivé sur le rempart, on eût cru être sur le cratère d'un volcan ; une vapeur suffocante vous enveloppait, une poussière d'ossemens humains calcinés flottait autour de vous; en jetant les yeux sur ce terrain informe, et tout couvert de scories comme serait une pente du Vésuve ou une vallée de l'Etna, au milieu de maisons croulées sous des débris fumans et noircis, on apercevait des têtes aux yeux encore ouverts, des bras encore animés; cadavres et vivans étaient entassés pêle-mêle et semblaient pris dans les flots solidifiés d'une mer de lave. Rien de tout cela n'avait plus sa couleur primitive, une teinte charbonneuse imprimée par le feu et la poudre, couvrait vêtemens et chairs, qui, déchirés également, ne pouvaient être distingués l'un de l'autre ; et ce qu'il y avait d'effrayant, ce qui faisait couler la sueur de l'angoisse sur le front du plus courageux, c'est que de ces masses sans formes, de ces cho-

ses sans nom, de ce je ne sais quoi racorni, brûlé, réduit en charbon; de cette surface en lambeaux, où le sang arrivait encore sans pouvoir s'en échapper, sortaient des souffles, des plaintes, des gémissemens et des cris.

Ce que les oreilles entendaient, ce que les yeux voyaient, ce que les narines respiraient, dit un témoin oculaire, ne peut se rendre dans aucune langue.

Il ne fallut rien moins que les appartemens diaprés d'or et de fayence d'Achmet-Bey, que ses jardins plantés d'orangers, que les jalousies ouvertes à toutes les brises pour faire oublier aux deux vainqueurs ce qu'on leur racontait de la Casbah et ce qu'ils avaient vu sur la brèche.

Un matin, Paris se réveilla au bruit du canon; ce canon annonçait la prise de Constantine, et proclamait le nom du vainqueur.

Hélas! glorieux triomphateur de 1837, hélas! pauvre exilé de 1848, n'aurait-il pas mieux valu pour toi être précipité sur les escarpemens du Rummel ou enseveli sous les décombres de la brèche de Constantine, que d'entrer sain et sauf dans ce palais d'Achmet-Bey où je te dis adieu!

LE GÉNÉRAL BEDEAU.

Un des hommes qui avaient pris une part active et glorieuse à cette grande journée, un des heureux que jalousait Combes en mourant parce qu'ils survivaient à la victoire, le général Bedeau, était gouverneur de Constantine au moment où nous y arrivâmes.

Je ne connaissais point personnellement le général Bedeau, mais si souvent j'avais entendu parler de lui au duc d'Orléans, que, sans le connaître et sur l'appréciation du prince, je l'estimais à sa valeur.

Le général Bedeau était un des hommes pour lesquels monsieur le duc d'Orléans avait une considération complète. Ces hommes étaient rares, et les privilégiés de cet esprit si droit et de ce cœur si loyal avaient le droit d'être fiers de cette prédilection.

Ce fut donc avec un sentiment qui tenait presque du respect que je me présentai au palais du gouvernement. Le général était prévenu de mon arrivée, il me connaissait de la même source où je l'avais connu lui-même : comme il m'avait parlé de lui, le duc d'Orléans lui avait parlé de moi.

Notre connaissance fut bientôt faite, car elle se fit sous les auspices de ce mort que nous avions tant aimé. Puis le général appela deux officiers de son état-major, Boissonnet et Sade, et me mettant entre leurs mains.

— Messieurs, leur dit-il, je vous confie mon hôte ; palais,

chevaux, armes, tout est à lui. Vous n'avez plus d'autre service à faire que de lui montrer Constantine et ses environs.

Les deux officiers auxquels le général Bedeau me recommandait d'une façon si gracieuse étaient deux charmans compagnons de 26 à 30 ans, parlant arabe comme des indigènes, et ayant étudié Constantine, à la fois en poëtes, en philosophes et en historiens.

Je ne m'amuserai point à faire la description de la ville, toute description est ennuyeuse et pour la plupart du temps ne décrit rien. D'ailleurs comment décrire ce réseau de rues, ce mélange d'antiquités romaines et de masures modernes, au milieu desquelles s'élèvent des travaux gigantesques exécutés depuis l'occupation; comment dire ce plateau suspendu sur des abîmes, ce nid d'aigle perché à la crête de ce rocher. A peine si le crayon ou le pinceau suffirait à cette peinture, la plume aurait donc tort de l'essayer.

Le soir, le général Bedeau me présenta aux principaux de la ville, c'étaient les successeurs de ces mêmes hommes qui le jour de la prise de Constantine étaient venus au devant du général Rulhières; Ben-Adjouz était parmi eux.

L'un d'eux me connaissait de nom. C'était un poëte; il arriva avec un rouleau à la main, sur le rouleau étaient écrits des vers adressés à son confrère d'Occident.

Voici la traduction littérale de ces vers :

Sidi Mohammed El-Chadely, cadi du Bureau arabe, à Alexandre Dumas.

« Le seul bonheur durable pour l'homme est dans la » science et dans l'emploi qu'il fait de cette science : sache

» que celui qui la possède s'élève à l'instant même au-dessus
» des autres hommes.

» Alexandre Dumas connaît les belles-lettres, il possède
» la science, elle paraît dans ses écrits; et la gloire qu'il en
» a retiré, le bien qu'il en a fait l'ont rendu célèbre.

» Il a voulu venir visiter notre ville, qu'il soit le bien-
» venu ! En nous quittant il emportera nos souvenirs et nos
» suffrages, et Dieu, le dispensateur de tout bien, saura lui
» donner la récompense qu'il mérite. »

Au milieu de ces graves notables de la ville de Constantine était un Français devenu par l'habitude, les mœurs et le costume, plus arabe que les Arabes eux-mêmes. Il nous invita à une *fantazia* pour le lendemain. Ces messieurs seuls acceptèrent; je voulais rester pour prendre des notes. Des chevaux furent mis à l'instant même à la disposition de tout le monde par le général Bedeau.

Une seule race autochthone règne en Algérie, la race Berbère.

Deux branches se rattachant à la même source sortent de cette race et donnent :

Les Kabyles et les Chaouias.

Les Kabyles sont les gens des montagnes du nord, refoulés dans ces montagnes par les invasions romaines, vandales et arabes, et qui sont restés dans ces montagnes, faisant de leur asile leur patrie.

Ces hommes furent toujours insoumis, aujourd'hui ce sont ceux encore contre lesquels la lutte est la plus persévérante et la plus terrible.

Les Chaouias sont les montagnards du sud, qui, refoulés dans ces montagnes par les mêmes invasions, en sont descendus peu à peu, et ont reconquis la plaine.

La langue est la même, mais les mœurs sont différentes.

Les Kabyles logent dans des maisons, et cela pour deux causes.

La première, le peu de terrain qu'ils possèdent, et qui ne leur permet pas d'être nomades.

La seconde, la température, qui est plus élevée dans la montagne que dans la plaine.

Les Chaouias, en redescendant vers la plaine, ont repris la tente.

A ces deux races bien distinctes, il faut ajouter ce qui reste des trois grandes invasions, romaine, vandale et arabe.

Quelques familles seulement ont conservé la tradition romaine. Les Bel-Hocein par exemple, prétendent descendre des anciens conquérans.

L'origine des propriétés-melk, c'est-à-dire constituées aux individus, paraît remonter à cette époque.

Les légions gauloises à la solde de Rome ont laissé des monumens druidiques.

De l'invasion vandale, rien n'est resté, on en cherche inutilement les traces.

L'invasion arabe est encore vivante aujourd'hui comme au jour où elle a eu lieu.

Les Arabes, qui dans l'espace d'un siècle, de 700 à 800, avaient complété la conquête de l'Afrique, sont toujours les chefs du pays.

Seulement, tombés en partie sous la domination des Turcs, qui avaient conquis toute la régence, appelés qu'ils étaient par la population, ils étaient exploités par les Turcs.

Au reste, les Turcs ne peuvent pas être considérés comme race, ne s'étant jamais reproduits entre eux.

Les Turcs appelaient à eux les grandes familles arabes. Ils épousaient leurs filles en leur donnant quarante sous de dot; mais ils éloignaient les enfans nés de ce mariage, et nommés *Koulouglis*, de tout commandement, de manière à conserver à l'Houdjiack d'Alger toute son influence.

Le mot Houdjiack, qui par corruption en est arrivé à signifier le Gouvernement, veut dire mot à mot *l'ordinaire du soldat.*

Voilà pourquoi le renversement de la marmite des janissaires était le symbole du renversement de l'État.

On recrutait la milice dans les rues de Stamboul. Barberousse était le fondateur de ce gouvernement, qui se transmettait par élection, élections sanglantes presque toujours; car on a mémoire d'une seule journée où sept beys furent massacrés.

Au milieu de cette race autochthone ou berbère, divisée aujourd'hui, comme nous l'avons dit, en Kabyles et en Chaouias, en hommes de la montagne et en hommes de la plaine; à côté des Turcs, les dominateurs du pays pendant le moyen-âge, apparaissent d'autres types dont nous allons donner la désignation:

Ces types sont le Koulougli.

Le Maure.

Le Biskri.

Le Mozabite.

Le Nègre.

Les Koulouglis, comme nous l'avons dit, fils du Turc et de la Mauresque, tendent à s'effacer de jour en jour par suite de l'émigration des Turcs. C'était autrefois des hommes qu'on retrouvait dans toutes les révolutions; car anciennement ils revendiquaient les droits naturels de leur

naissance, et repoussaient la loi fondée par leurs pères qui les éloignait de tous les emplois. Ceux qui restent encore en Afrique, ceux que nous avons vus du moins, étaient en général beaux, participant aux deux races, mais se rattachant cependant davantage à la race turque qu'à la race arabe.

Le type du Maure, qui est le produit des migrations conquérantes venues de l'Orient, a dû tellement changer par suite du droit de cité accordé aux nombreux renégats pendant les trois derniers siècles, qu'il serait, je crois, impossible de trouver aujourd'hui un Maure pur sang.

Nous nous arrêtons donc à des généralités sur ce citadin de l'Algérie.

Le Maure est bien pris de corps, ni trop grand ni trop petit; sa physionomie est grave et douce, son teint beau, et plutôt blanc que basané.

Le costume du Maure se compose d'une chemise sans col, d'un pantalon descendant au-dessous du genou, d'un ou de plusieurs gilets, et d'une veste; le tout est recouvert d'un burnous blanc. Quand il est enfant ou jeune homme, il porte une simple calotte, la chachia : autrement il roule autour de cette calotte une longue pièce de mousseline blanche ou de couleur tendre tordue également.

Il est chaussé de souliers larges et arrondis.

Le Maure est comme le Turc, indolent à l'excès, ne doutant de rien, et légèrement rasé.

Sa vie se passe au bain, au café ou chez le barbier; rarement chez lui.

La timidité est le fond de son caractère.

Le Biskri, ou homme de *Biskara*, vient du Ziban, province d'Algérie au sud de Constantine.

Le Biskri est de moyenne taille, il a les membres grêles

mais nerveux, le teint brun, le front bombé et fuyant, le nez déprimé par le bas comme les juifs, le poil rare et noir.

Son costume se compose généralement d'une chemise, d'une culotte et d'une blouse ou demi-blouse; le tout en toile grise; il porte une calotte blanche, et par-dessus cette calotte la chachia.

Voilà pour le physique.

Quant au moral, le Biskri est sobre, intelligent, fidèle, laborieux; quand il a économisé quelques centaines de francs, il retourne vivre dans ses montagnes.

Le Biskri est porte-faix, commissionnaire, porteur d'eau. C'est lui qu'on rencontre éternellement dans les rues portant de lourds fardeaux ou conduisant de petits ânes chargés qui se faufilent partout, à travers les passages, à travers les maisons, à travers les bazars, et criant : Balek, Balek, Balek, c'est-à-dire, prends garde, prends garde, prends garde.

La nuit venue, il se couche en travers des boutiques pour les garder des voleurs.

Le Biskri est l'Auvergnat de l'Afrique.

Le Mozabite ou plutôt le M'zabite, habitant de l'Oued-M'zab, vallée considérable de l'Algérie, au sud-sud-ouest d'Alger, est de taille moyenne; il a la figure osseuse et bombée, le teint fiévreux, le poil noir et peu fourni; il s'habille d'une espèce de blouse de laine rayée de blanc et de brun nommée gandourah; il a la tête couverte d'un haick, longue pièce de mousseline blanche qui lui enveloppe le visage et qui va se perdre sous la gandourah.

Le Mozabite est l'homme industrieux par excellence, il exerce tous les métiers, il est baigneur, boucher, meunier, entrepreneur des transports de décombres. Alors, comme ce

transport se fait à l'aide de ces petits ânes dont nous parlions tout à l'heure, il prend le nom de bourricotier.

Quant au Nègre, son physique est trop connu pour que nous nous y arrêtions.

Le Nègre, qui était esclave dans la régence, venait aussi bien du Sénégal que de l'Abyssinie, de Tombouctou que du Zanzibar.

De là, la variété des types.

Les Nègres s'habillent comme les Maures ou bien avec une gandourah blanche : presque tous portent le turban.

Les Nègres sont porte-faix, manœuvres, marchands de chaux et badigeonneurs.

Il est facile, comme on le comprend bien, de reconnaître ceux qui exercent ces deux derniers états.

Aux fêtes publiques, ce sont les plus intrépides sauteurs et les plus insoutenables musiciens que l'on puisse rencontrer.

Les Nègresses portent un long voile de coton bleu, sous lequel est un costume composé d'un pantalon, d'une chemise, d'une brassière rouge et d'un fouthah, pièce d'étoffe en coton bleu avec de grandes raies transversales, or et pourpre, qui prend le tour des hanches et descend jusqu'aux chevilles des pieds.

Quand elles sont mariées à des Maures, elles s'habillent alors comme les Mauresques, ce qui ne laisse pas que d'être original.

Faites brocher sur tout cela, le Juif, le Français et l'Espagnol, ces trois types que des intérêts matériels attirent en Algérie, et vous aurez une idée de l'aspect que présentent les villes du littoral.

ARABES DES PROVINCES.

La province de Constantine a cent lieues de profondeur sur cent vingt de large ; elle s'étend du nord au sud, de la mer à l'oasis de Quargla, d'orient en occident, de la province de Tunis à la province d'Alger.

Au-delà de l'oasis commence le désert, c'est-à-dire le domaine des Touaregs, cette terreur des nègres, des marchands et des pèlerins.

Les Touaregs sont les forbans du Sahara. La piraterie qu'Alger, Tunis et Maroc exerçaient sur la mer, les Touaregs l'exercent dans le désert.

Une des branches de leur industrie est la chasse aux nègres, ou plutôt comme ils disent la pêche aux nègres.

Cette pêche leur est commode, campant comme ils campent entre le pays des nègres et nos oasis.

Pour prendre des nègres ils sèment une certaine espèce de fèves dont ils savent les nègres très friands; quoiqu'ils sachent le péril qu'ils courent, ceux-ci ne peuvent résister à l'appât. Ils vont *au gagnage*, comme font les faisans, et, comme les braconniers font des faisans, les Touaregs font des nègres, qu'ils surprennent en se cachant dans les plis du terrain.

La vente des nègres est à peu près défendue à Constantine, seulement l'échange est toléré. Une parti de la population nègre de Constantine provient d'esclaves qui fuient

les tribus : leurs maîtres viennent les réclamer aux cadis. Si l'esclave qui s'est sauvé a trop de répugnance à rentrer chez son ancien maître, il en choisit un nouveau, c'est à lui de bien choisir, le nouveau maître doit une indemnité à l'ancien.

Ce cadi des arabes du dehors était justement Mohammed-el-Chadely qui m'avait fait des vers.

Ce qui rend la condition des nègres fort douce, c'est que, sur leur réclamation, leur maître ne peut pas se refuser à les mettre en vente.

Le nègre est la famille domestique de l'antiquité.

Revenons aux Touaregs.

Outre cette insdustrie que nous avons signalée, ils exercent encore celle de pilleurs de caravanes.

Les caravanes que guettent les Touaregs se dirigent par deux grands mouvemens annuels de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du Maroc à Tunis, et du nord au sud, c'est-à-dire de Maroc ou de Tunis à Tombouctou.

Elles exportent sur Tombouctou des grains, des étoffes, de la quincaillerie, des plats de cuivre.

Elles en importent des plumes d'autruche, des esclaves et de la poudre d'or.

Il y a un livre merveilleux sur ces voyages. Ce livre est intitulé *La Caravane*, et est signé Daumas et Chancel.

Ce sont ces caravanes que guettent les Touaregs.

Il y a aux environs de Constantine, dans les tribus du cheick El-Arah, trois voleurs principaux, trois chefs de bandes, qui jouissent d'une grande réputation.

L'hiver, c'est-à-dire à partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, ils font leur métier,

L'été, c'est-à-dire du mois d'avril au mois d'octobre, ce sont les meilleurs fils du monde.

Dix spahis suffisent à leur faire payer l'impôt, 70,000 fr. En Algérie, l'impôt est proportionnel.

L'été, les voyageurs sont les bienvenus chez eux. Ils sont vertueux par semestre.

Ces chefs de bande se nomment Douden-Naham et Réfese.

Réfese est le Cartouche du désert, celui contre lequel on fait l'oraison quand on se met en route. Il a l'œil du loup qui voit dans la nuit, et le nez du chien qui suit une trace.

Quelque part qu'il soit au désert il sait où il est.

L'année même où nous étions à Constantine, Naham avait manqué d'être tué : après avoir pillé une caravane de marabouts, et avoir eu l'imprudence de leur laisser la vie, ceux-ci allèrent instruire les habitans de Souf de l'endroit où se trouvait Naham.

Une grande battue fut organisée : Naham enveloppé avec sa troupe perdit quinze hommes. Quant à lui, une blessure lui permit de faire le mort jusqu'à la nuit. La nuit venue, il se releva et s'enfuit.

C'est comme on le voit une guerre éternelle entre les caravanes et les Touaregs. Chacun a ses espions, chameliers et voleurs. Lorsque la caravane est prévenue, elle attend, quelquefois quatre mois, quelquefois cinq, quelquefois six, l'arrivée d'une autre caravane qui lui donne une force suffisante à traverser les endroits périlleux. De leur côté, les voleurs font des marches et des contre-marches aussi embrouillées que les réseaux d'un filet, le tout pour faire croire à leur départ. Si la caravane se laisse tromper et se met en route, et que la bande de pillards soit assez forte pour attaquer, elle attaque ; alors s'accomplit, au milieu de la mer de sable,

une de ces luttes désespérées que la solitude rend aussi atroces que les combats sur l'Océan.

A dix lieues de distance, le Touareg sent dans le déplacement de l'air l'approche d'une caravane. A des distances fabuleuses il reconnaît le nuage de sable qui la précède.

Nous avons parlé du cheick El-Arab, sous la domination duquel viennent, l'été, chercher un asile, Naham, Douden et Réfese.

Onze grandes tribus marchent sous les ordres de ce cheick; dix mille hommes à peu près; arabes purs, arabes de Syrie, arabes nomades.

Ils reçoivent de Constantine et leur ordre de marche et la désignation des points sur lesquels ils doivent s'arrêter. Au signal donné par le cheick, toutes les tentes s'abattent et sont chargées sur le chameau avec les autres ustensiles, de la famille entière, la femme, les enfans, l'âne et le chien marchent à côté du chameau comme au temps de la fuite en Égypte.

Quant aux chefs, leurs femmes, et ils en ont presque toujours de deux à quatre, leurs femmes, disons-nous, sont portées dans de grands paniers couverts d'un haick rouge et blanc. Le chameau qui porte ces paniers est orné de glands de laine rouge et jaune.

Si le chef est riche et a plusieurs chameaux, il n'y a qu'une femme par panier.

Si le chef est pauvre et n'a qu'un chameau, il y a souvent deux femmes dans la même cage.

L'ordre du départ est donné aux femmes par la plus âgée des femmes du cheick, lesquelles femmes sont placées pendant tout le voyage sous sa direction.

Les cavaliers marchent en tête et sur les flancs foulant le pays.

Une journée entière suffit à peine à les voir défiler.

En arrivant au désert, les tribus se séparent, quelques-unes vont jusqu'à Tuggurth.

Au reste, les arabes de Constantine diffèrent baucoup, et sur bon nombre de points, des arabes habitant les autres parties de l'Algérie; langage, mœurs, instruction, caractère, tout chez eux fait opposition avec ce qui s'observe ailleurs.

A l'ouest, par exemple, c'est-à-dire aux environs d'Alger et sur les côtes du Maroc, l'arabe est ignorant, grossier, belliqueux, son parler est rude, son idiôme altéré.

Au contraire, les populations de l'est ont conservé la pureté du langage, la tradition des mœurs antiques.

Un mot expliquera cette différence, ou plutôt un coup d'œil.

En effet, un coup d'œil jeté sur la carte permettra de suivre la migration musulmane.

La migration musulmane a procédé d'orient en occident.

Ainsi qu'il arrive toujours chez les peuples conquérans les plus rudes, les plus braves, les plus hardis ont été plus loin: ainsi l'avant-garde poussa jusqu'à l'Océan, et, s'arrêtant un instant là où lui manquait le monde, *ubi defuit orbis*, elle se décida à enjamber le détroit de Gilbraltar, traversa les Pyrénées, et vint se briser sous la masse de Charles Martel.

C'est donc vers l'ouest d'abord que se sont avancés, comme nous l'avons dit, les plus braves et les plus aventureux. Une fois jetés ainsi en enfans perdus, ils trouvèrent autour d'eux l'élément de résistance plus grand qu'au centre où s'agglomérait leur force, qu'à la source d'où ces forces venaient. L'élément de résistance étant plus grand, ils eurent à soutenir des luttes plus longues et plus acharnées. Ce sont ces

luttes qui les ont fait cruels, belliqueux, comme nous avons dit qu'ils étaient.

D'un côté, sentinelles avancées de la conquête, se tenant à distance de leurs compatriotes, séparés à chaque instant de l'Arabie, source où ils puisaient la lumière par des réactions nationales, comme celle des Berbères redescendant des montagnes du sud dans la plaine et se faisant Chaouias. La langue n'a pu se conserver parmi eux dans sa pureté primitive.

De là l'altération dans le caractère, et l'altération dans le langage.

D'un autre côté, que l'on se rappelle que la civilisation romaine, se substituant à la civilisation carthaginoise, s'était d'abord établie dans la partie orientale de l'Afrique du nord, et y avait jeté ces profondes racines qu'elle jetait partout.

Il n'en avait point été de même dans l'ouest, où l'on retrouve à peine les traces de cette civilisation, tandis qu'à chaque pas, dans l'est, on rencontre quelque vestige de la grandeur romaine : témoin l'amphithéâtre de Djem ; témoin l'arc de triomphe de Djemila; témoins les citernes de Bone ; témoins les colonnes de porphyre que les vagues roulent encore comme des roseaux sur les plages de la Carthage romaine.

Tout barbares qu'étaient les Arabes au moment de la conquête, ces restes d'une civilisation antérieure durent les frapper, et en les frappant influer sur leur imagination ; et cela est si vrai, que c'est la civilisation grecque et latine qui, en s'infiltrant chez eux, leur donna la logique, la médecine, la géométrie. Sciences qui sous Araoun-el-Raschild, et Mahmoud son fils, furent poussées à un degré qui aujourd'hui encore fait l'admiration de nos savans.

Aussi l'instruction est-elle plus généralement répandue dans la province de Constantine que partout ailleurs. On trouva peut-être à Constantine, seulement après la prise de la ville, plus de manuscrits qu'il n'en existait dans le reste de l'Algérie. Beaucoup de ces manuscrits ont péri par l'ignorance de ceux entre les mains de qui ils tombèrent, beaucoup furent cachés par les indigènes qui n'avaient pas abandonné leurs maisons, quelques centaines furent sauvés et déposés à la bibliothèque d'Alger; presque tous étaient un don fait par Salahh-bey, qui administrait la province vers la fin du XVIIIe siècle, à des établissemens religieux (1).

Cette éducation donne aux Arabes de l'est un aspect plus chevaleresque qu'aux Arabes de l'ouest. Chez eux, il reste quelque chose des traditions courtoises de Grenade et de Cordoue; à leurs yeux, la femme a la valeur d'une femme et non pas simplement l'utilité d'une femelle.

En novembre 1843, les Sahari, après avoir passé l'été dans le Tell, retournaient au désert; seulement, pour ne pas rentrer chez eux les mains nettes, comme dit Racine, ils avaient volé une troupe de chameaux à la tribu des Smoull.

Le général Baraguey-d'Hilliers apprit ce vol et donna ordre à deux escadrons du troisième chasseurs et à deux escadrons de spahis de les poursuivre; sortis à six heures du matin, le 2 novembre, les escadrons étaient le lendemain à la même heure à Batna, à 27 lieues de Constantine; le même jour ils attaquaient les Saharis, leur enlevaient 4,000 chameaux et rapportaient leur prise à 12 lieues en arrière. Ils avaient en 36 heures parcouru 40 lieues, combattu pendant 4 heures, et cela sans qu'un seul cheval restât en route.

(1) Berbrugger, *Voyage pittoresque en Algérie.*

Pendant le combat, un capitaine de spahis avait enlevé à un chef Sahari une tresse de cheveux donnée à ce dernier par sa maîtresse ; à son retour dans le Tell, le Sahari fit offrir au capitaine en échange de cette tresse un chameau chargés de dattes.

Le capitaine renvoya la tresse et refusa le chameau.

Il existe dans le Ferdj'Ouah un cheick nommé Bou-Akas Ben-Achour.

C'est un des plus anciens noms du pays, aussi le retrouve-t-on dans l'histoire des dynasties Arabes et Berbères de Ibn Khaldoun.

Bou-Akas, l'homme à la masse, que l'on appelle aussi Bou-Djenoui, l'homme au couteau, est un type merveilleux de l'Arabe de l'est.

Ses ancêtres ont conquis le Fedjiouad, *beau pays*, et lui a hérité de cette conquête qu'il a consolidée, et règne sur cette belle contrée,

Le cheick El-Islam-Mohammed-ben-Fagoune, qui avait été investi du pouvoir par le maréchal Valée, décida Bou-Akas à reconnaître la puissance de la France ; en conséquence, il fit sa soumission en envoyant un cheval de Gada, mais il refusa constamment de venir à Constantine; à toutes les instances qui lui ont été faites il a objecté constamment un serment. La véritable cause est qu'il craint d'être retenu prisonnier.

Bou-Akas paye une redevance de 80,000 francs. Tous les ans, après la moisson, au même jour, à la même heure, on voit entrer par la même porte les chameaux chargés de la même somme, à laquelle il n'a jamais manqué un denier.

Il a quarante-neuf ans, il est vêtu comme les Kabyles, c'est-à-dire d'une gandoura de laine serrée par une ceinture

de cuir, avec une corde fine sur la tête. Il porte une paire de pistolets en bandoulière, à sa gauche la flissa kabyle, et à son cou un petit couteau noir.

Devant lui marche un nègre portant son fusil, à ses côtés bondit un grand lévrier.

Quand une tribu voisine des douzes tribus auxquelles il commande lui a fait un dommage quelconque, il ne daigne point marcher contre elle, mais il se contente d'envoyer son nègre dans le principal village, le nègre montre le fusil de Bou-Akas, et le dommage est réparé.

Il y a deux ou trois cents Tolbas à ses gages qui lisent le Coran au peuple ; tout individu allant en pèlerinage à la Mekke et passant chez lui reçoit trois francs, et pendant le temps qu'il lui plaît reste à sa charge dans le Ferdj'Ouah ; seulement s'il apprend qu'il a eu affaire à un faux pèlerin, il envoie des émissaires qui le rejoignent partout où il est, et qui, où il est, le couchent sur le ventre et lui donnent cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Il a quelquefois trois cents personnes à dîner, mais au lieu de partager leur repas, il se promène au milieu de ses convives un bâton à la main, faisant faire le service par ses domestiques, puis, s'il reste quelque chose, il mange, mais le dernier.

Il commande depuis Milah jusqu'au Raboue, et depuis la pointe sud de la Babour jusqu'à deux lieues de Gigelli.

Lorsque le gouverneur de Constantine, le seul homme dont il reconnaisse le pouvoir, lui envoie un voyageur, selon que le voyageur est considérable ou la recommandation pressante, il lui donne son fusil, son chien ou son couteau.

S'il donne son fusil, le voyageur prend le fusil sur son épaule ; s'il donne son chien, le voyageur prend le chien en

laisse ; s'il donne son couteau, le voyageur pend le couteau à son cou, et avec l'un ou l'autre de ces talismans, dont chacun porte avec lui le degré d'honneur qu'on doit rendre, il traverse les douze tribus sans courir le moindre danger, et partout il est nourri et logé gratis, car il est l'hôte de Bou-Akas.

Lorsqu'il quitte le Ferdj'Ouah, il se contente de remettre le couteau, le chien ou le fusil au premier Arabe qu'il rencontre. L'Arabe, s'il chasse, quitte sa chasse, s'il laboure, quitte sa charrue, s'il est au milieu de sa famille, quitte sa famille ; et, prenant le couteau, le chien ou le fusil, il va le rendre à Bou-Akas.

C'est que ce petit couteau au manche noir est très-connu, si connu qu'il a donné son nom à Bou-Akas, Bou-d'Jenoui, l'homme au couteau. C'est avec lui que Bou-Akas coupe les têtes lorsque quelquefois, pour plus prompte justice, il juge à propos de couper les têtes lui-même.

Lorsqu'il prit le pays, il y avait un grand nombre de voleurs dans le pays : Bou-Akas trouva le moyen de les extirper. Il s'habillait en simple marchand, puis laissait tomber un douro, ayant soin de ne pas perdre de vue le douro tombé. Un douro tombé ne reste pas longtemps à terre : si celui qui ramassait le douro le mettait dans sa poche, Bou-Akas faisait signe à son chaousse, déguisé comme lui, lequel mettait la main sur le coupable, et, connaissant les intentions du cheick à son endroit, le décapitait à l'instant même.

Aussi les Arabes disent-ils qu'un enfant de douze ans peut traverser les douze tribus de Bou-Akas avec une couronne d'or sur sa tête sans qu'une seule main s'allonge pour la lui prendre.

Ce petit couteau a une si grande réputation, que les gardiens de troupeaux dans les montagnes kabyles soumises au cheick Bou-Akas, quand ils ont à se plaindre d'une chèvre trop vagabonde, ne manquent jamais de lui crier :

La guela ou Djinoui Bou-Akasli oulli fi gabta.

Ce qui signifie :

— Que la mort te frappe et que ce soit le couteau de Bou-Akas qui se renferme dans son manche.

Bou-Akas respecte fort les femmes : aussi a-t-il établi cette coutume dans le Ferdj'Ouah que, lorsque les femmes vont remplir leurs peaux de bouc à la fontaine, les hommes doivent se détourner de leur chemin pour ne pas passer devant elles.

Aussi un jour voulut-il savoir ce que les femmes pensaient de lui, et ayant rencontré une belle Arabe qui cheminait sur les bords de l'Oued Ferdj'Ouah, il s'approcha d'elle, et lui tint quelques propos légers.

Cette femme le regarda d'un air étonné et lui dit :

— Eloigne-toi, beau cavalier, car sans doute tu ne connais pas les dangers que tu cours.

Puis, comme Bou-Akas continuait à la fatiguer de ses fadaises :

— Imprudent, lui dit-elle, viens-tu de si loin que tu ignores que tu te trouves dans le pays de l'homme au couteau, où les femmes sont respectées ?

Bou-Akas est très religieux, il fait d'une manière régulière ses prières et ses ablutions. Il a quatre femmes, comme le permet le Koran, deux sous sa tente au Ferdj'Ouah, deux autres à son chalias, et il mesure également ses nuits entre elles.

Le cheick Bou-Akas est comme monsieur Pierre Leroux, il met au même rang le vol et l'adultère.

Un jour, un habitant du Ferdj'Ouah surprit sa femme avec un amant et amena les deux coupables devant Bou-Akas. Bou-Akas commença par égorger l'homme, puis comme il allait punir la complice de la même façon, le mari trouva sa femme si belle dans les larmes et dans les prières qu'il demanda grâce pour elle.

— Egorge ta femme toi-même, dit alors Bou-Akas, en passant son couteau au mari trompé, et je t'en donne une autre, ou bien si tu veux qu'elle vive, elle vivra, mais, comme tout crime doit être puni, tu mourras à sa place.

Le mari hésita un instant, mais enfin il prit le couteau et égorgea sa femme.

Bou-Akas fit signe de la tête qu'il était content, et, selon sa promesse remaria le veuf.

Un jour, Bou-Akas, ce père de la massue et ce père du couteau, qui d'après ce que nous venons de raconter pourrait bien être appelé le père de la justice, un jour, Bou-Akas entendit raconter que le cadi d'une de ses douze tribus rendait des jugemens dignes du roi Salomon ; et comme un autre Araoun-al-Raschild, il voulut juger par lui-même de la réalité des récits qui lui étaient faits.

En conséquence, comme un simple cavalier, sans aucune des armes qui le distinguent ordinairement, sans aucun attribut, il partit sans suite, et monté sur un cheval de race, mais que cependant rien ne décelait comme appartenant à un aussi grand chef.

Il se trouva justement que le jour où il arrivait à cette bienheureuse ville où le cadi rendait justice, était un jour de foire, et par conséquent jour de jugement. Il se trouva

encore, (en toute chose Mahomet protége son serviteur !) il se trouva, dis-je, qu'à la porte de la ville, Bou-Akas rencontra un cul-de-jatte qui lui demanda l'aumône, se pendant à son burnous comme le pauvre au manteau de saint Martin.

Bou-Akas fit l'aumône comme doit faire un brave musulman ; mais le cul-de-jatte n'en restait pas moins pendu au burnous.

— Que veux-tu, demanda Bou-Akas, tu as sollicité mon aumône, je te l'ai faite.

— Oui, répondit le cul-de-jatte, mais la loi ne dit pas seulement « Tu feras l'aumône à ton frère, » mais encore « Tu » feras pour ton frère tout ce que tu pourras faire. »

— Eh bien ! que puis-je faire pour toi ? demanda Bou-Akas.

— Tu peux m'empêcher, moi, pauvre reptile, d'être foulé aux pieds des hommes, des mulets et des chameaux, ce qui ne manquera pas de m'arriver si je me hasarde dans la ville.

— Et comment puis-je empêcher cela ?

— En me prenant sur la croupe de ton cheval, et en me conduisant à la place du Marché, où j'ai affaire.

— Soit, dit Bou-Akas. Et soulevant le cul-de-jatte, il l'aida à monter en croupe derrière lui.

L'opération s'accomplit avec quelque difficulté, mais enfin elle s'accomplit.

Les deux cavaliers traversèrent la ville, non sans exciter la curiosité générale.

On arriva à la place.

— Est-ce ici où tu voulais venir ? demande Bou-Akas au cul-de-jatte.

— Oui.

— Alors, descends.

— Descends toi-même.

— Pour t'aider, soit.

— Non, pour me laisser ton cheval.

— Pourquoi cela, pour te laisser mon cheval?

— Parce que ton cheval est à moi.

— Ah ! par exemple ; c'est ce que nous allons voir.

— Écoute et réfléchis, dit le cul-de-jatte.

— J'écoute, et je réfléchirai après.

— Nous sommes dans la ville du cadi juste.

— Je le sais.

— Tu vas me faire un procès et me conduire devant lui.

— C'est probable.

— Crois-tu qu'en nous voyant tous deux, toi, avec de bonnes jambes que Dieu a destinées à la fatigue et à la marche, moi, avec mes jambes brisées, crois-tu qu'il ne dira pas que le cheval appartient à celui des deux voyageurs qui en a le plus besoin pour voyager ?

— S'il dit cela, ce ne sera plus le cadi juste, répondit Bou-Akas, car il sera trompé dans son jugement.

— On l'appelle le cadi juste, répondit en riant le cul-de-jatte ; mais on ne l'appelle pas le cadi infaillible.

— Ma foi ! dit Bou-Akas en lui-même, voilà une belle occasion de juger moi-même le juge. Allons devant le cadi.

Et Bou-Akas, fendant la foule, conduisant par la bride son cheval, sur la croupe duquel le cul-de-jatte était cramponné comme un singe, arriva devant le tribunal où le juge, selon l'habitude d'Orient, rendait publiquement la justice.

Deux affaires étaient en litige et devaient naturellement passer avant la sienne.

Bou-Akas prit place parmi les assistans et écouta. La pre-

mière de ces affaires avait lieu entre un taleb et un paysan, entre un savant et un laboureur.

Il s'agissait de la femme du savant, que le paysan avait enlevée, et qu'il soutenait être la sienne au savant qui la réclamait.

La femme ne reconnaissait ni l'un ni l'autre pour son mari, ou plutôt les reconnaissait tous les deux, ce qui rendait la chose on ne peut plus embarrassante.

Le juge écoute les deux parties, réfléchit un instant, puis :

— Laissez-moi la femme, dit-il, et revenez demain.

Le savant et le laboureur saluèrent chacun de son côté et se retirèrent.

C'était le tour de la seconde affaire.

Celle-ci avait lieu entre un boucher et un marchand d'huile.

Le marchand d'huile était couvert d'huile. Le boucher était tout taché de sang.

Voici ce que le boucher disait :

— J'ai été acheter de l'huile chez cet homme. Pour payer l'huile dont il avait rempli ma bouteille, j'ai tiré de ma bourse ma main pleine de monnaie. Alors cette monnaie l'a tenté. Il m'a saisi par le poignet. J'ai crié au voleur ; mais il ne m'a point voulu lâcher, et nous sommes venus ensemble devant toi, moi serrant mon argent dans la main, lui serrant mon poignet dans la sienne. Or, je jure sur Mahomet que cet homme est un menteur lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent : car cet argent est bien à moi.

Voici ce que disait le marchand d'huile.

— Cet homme est venu acheter une bouteille d'huile chez moi. Quand sa bouteille a été pleine, il me dit : As-tu de la monnaie d'une pièce d'or? Je fouillai alors dans ma poche et

en tirai ma main pleine de monnaie, et je posai cette monnaie sur le seuil de ma boutique. Lui, alors, s'empara de ma monnaie, et il allait s'en aller avec mon huile et mon argent, quand je lui ai saisi le poignet en criant au voleur. Malgré mes cris, il ne voulut pas me rendre mon argent, et je l'ai amené ici pour que tu nous juges. Or, je jure par Mahomet que cet homme est un menteur lorsqu'il dit que je lui ai volé son argent, car cet argent est bien à moi.

Le juge fit répéter une seconde fois la plainte à chacun des plaignans ; ni l'un ni l'autre ne varia.

Alors le juge réfléchit un instant, puis :

— Laissez-moi l'argent, dit-il, et revenez demain.

Le boucher déposa dans un pan du manteau du juge l'argent qu'il n'avait point lâché. Après quoi les deux plaignans saluèrent, et chacun tira de son côté.

C'était le tour de Bou-Akas et du cul-de-jatte.

— Seigneur cadi, dit Bou-Akas, je venais d'une ville éloignée dans l'intention d'acheter des marchandises à ce marché. A la porte de la ville, j'ai rencontré ce cul-de-jatte, qui, d'abord, m'a demandé l'aumône, et qui, ensuite, m'a prié de le laisser monter en croupe derrière moi, me disant que s'il se hasardait dans les rues, lui, pauvre reptile, il craignait d'être écrasé sous les pieds des hommes, des mulets et des chameaux. Alors je lui ai fait l'aumône et l'ai pris en croupe. Mais arrivé sur la place, il n'a pas voulu descendre, disant que mon cheval était à lui, et quand je l'ai menacé de la justice : « Bah ! a-t-il répondu, le cadi est un homme trop sensé pour ne pas comprendre que le cheval est à celui des deux qui ne peut pas marcher sans cheval. » Voilà l'affaire dans toute sa sincérité, seigneur cadi. J'en jure par Mahomet !

— Seigneur cadi, répondit le cul-de-jatte, je venais pour mes

affaires au marché de cette ville sur ce cheval qui m'appartient, lorsque sur le bord de la route je vis cet homme assis et qui paraissait près d'expirer. Je m'approchai de lui et m'informai si quelque accident lui était arrivé : « Aucun accident ne m'est arrivé, répondit-il ; seulement je suis écrasé de fatigue, et si tu étais charitable, tu me conduirais jusqu'à la ville, où j'ai affaire. Puis, arrivé sur la place du Marché, je descendrais en priant Mahomet de donner à celui qui m'a porté secours tout ce qu'il pourrait désirer : « Je fis ainsi que désirait cet homme ; mais mon étonnement fut grand lorsqu'arrivé sur la place il m'invita à descendre en me disant que le cheval était à lui. A cette étrange menace, je l'ai amené devant toi, afin que tu juges entre nous deux. Voilà la chose dans toute sa sincérité ; j'en jure par Mahomet !

Le cadi fit répéter à chacun sa déposition. Puis, ayant réfléchi un instant :

— Laissez-moi le cheval, dit-il, et revenez demain.

Le cheval fut remis au cadi, et Bou-Akas de son côté et le cul-de-jatte du sien, se retirèrent en saluant.

Le lendemain, non seulement les intéressés, mais encore grand nombre de curieux se trouvèrent au tribunal. L'importance et la difficulté des affaires avaient amené cette affluence de spectateurs.

Le cadi suivit le même ordre que la veille.

On appelle le taleb et le paysan.

— Tiens, dit le cadi au taleb, voici ta femme, emmène-la ; elle est bien à toi.

Puis se tournant vers ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sous la plante des pieds de cet homme, dit-il en montrant le paysan.

Le taleb emmena sa femme, et les chaousses donnèrent cin-

quante coups de bâton sous la plante des pieds du paysan.

Alors on appela la seconde affaire.

Le marchand d'huile et le boucher s'approchèrent.

— Tiens, dit le cadi au boucher, voilà ton argent; tu l'avais bien tiré de ta poche, et il n'a jamais appartenu à cet homme.

Puis se tournant vers ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sous la plante des pieds de cet homme, dit-il en montrant le marchand d'huile.

Le boucher emporta son argent, et les chaousses donnèrent cinquante coups de bâton sous la plante des pieds du marchand d'huile.

Alors on appela la troisième cause.

Bou-Akas et le cul-de-jatte s'approchèrent.

— Ah! c'est vous, dit le cadi.

— Oui, seigneur juge, répondirent à la fois les deux plaignans.

— Reconnaîtrais-tu ton cheval au milieu de vingt autres chevaux? demanda le juge à Bou-Akas.

— Certainement, dit Bou-Akas.

— Et toi?

— Sans doute, dit le cul-de-jatte.

— Viens donc avec moi, dit le juge à Bou-Akas.

Et ils allèrent ensemble.

Bou-Akas reconnut le cheval entre vingt chevaux.

— C'est bien, dit le juge. Va m'attendre au tribunal et envoie-moi ton adversaire.

Bou-Akas revint au tribunal, et, ayant fait la commission dont le juge l'avait chargé auprès de la partie adverse, attendit le cadi.

Le cul-de-jatte se rendit à l'écurie aussi promptement que

le lui permettaient ses mauvaises jambes. Mais comme ses yeux étaient bons, il alla droit au cheval et le désigna du doigt.

— C'est bien, dit le juge; viens me rejoindre au tribunal.

La cadi reprit sa place sur sa natte, et chacun attendait avec impatience le cul-de-jatte, qui, vu son infirmité, n'avait pu le suivre.

Au bout de cinq minutes, le cul-de-jatte arriva tout essoufflé.

— Le cheval est à toi, dit le cadi à Bou-Akas; va le prendre dans l'écurie.

Puis s'adressant à ses chaousses :

— Donnez cinquante coups de bâton sur le derrière de cet homme, dit-il en désigant le cul-de-jatte.

La conformation du coupable lui avait, comme c'était un homme juste, fait changer le lieu de l'application de la peine.

Bou-Akas alla chercher son cheval, et les chaousses donnèrent cinquante coups de bâton au cul-de-jatte.

En rentrant chez lui, le cadi trouva Bou-Akas qui l'attendait.

— Es-tu mécontent? lui demanda le juge.

— Non, bien au contraire, répondit le cheick; mais je voulais te voir pour te demander par quelle inspiration tu rends la justice; car je ne doute pas que les deux autres jugemens ne soient aussi équitables que le mien. Je ne suis pas un marchand, je suis Bou-Akas, cheick du Ferdj'Ouah, qui ayant entendu parler de toi, a voulu te connaître par lui-même.

Le cadi voulut baiser la main de Bou-Akas; mais celui-ci l'arrêta.

— Voyons, dit-il, j'ai hâte de connaître comment tu as su que la femme était bien la femme du savant, que l'argent était bien celui du boucher, et que mon cheval était bien mon cheval.

— C'est tout simple, seigneur, dit le juge. Tu as vu que j'ai gardé pendant une nuit la femme, l'argent et le cheval.

— Oui, j'ai vu cela.

— Eh bien ! à minuit, j'ai fait éveiller la femme, je l'ai fait venir près de moi et je lui ai dit : « Renouvelle-moi mon encrier. »

Alors, en femme qui a fait cette besogne cent fois de sa vie, elle a pris mon encrier, en a tiré le coton, l'a proprement lavé, l'a remis dans son étui, et a versé de l'encre nouvelle dessus. Aussitôt je me suis dit : Si tu étais la femme du paysan, tu ne saurais pas nettoyer un encrier. Donc, tu es la femme du taleb.

— Soit, dit Bou-Akas en inclinant la tête en signe d'assentiment. Voilà pour la femme. Mais l'argent ?

— L'argent c'est autre chose, répondit le juge. As-tu remarqué combien le marchand était couvert d'huile, et combien surtout il avait les mains grasses.

— Oui, sans doute.

— Eh bien ! j'ai pris l'argent et l'ai mis dans un vase plein d'eau. Ce matin, j'ai regardé l'eau. Aucune parcelle d'huile n'avait monté à sa surface. Je me suis dit en conséquence, cet argent est celui du boucher, et non celui du marchand d'huile. Si c'était l'argent du marchand, il serait gras et l'huile monterait à la surface de l'eau.

Bou-Akas inclina encore la tête.

— Bon, dit-il, voilà pour l'argent, mais mon cheval.

— Ah ! c'est autre chose, et jusqu'à ce matin, j'ai été fort embarrassé.

— Le cul-de-jatte n'a donc pas reconnu sa monture ? demanda Bou-Akas.

— Si fait, il l'a reconnue, et aussi hardiment, aussi positivement que toi.

— Alors ?

— Je ne voulais pas savoir, en vous amenant tour à tour dans l'écurie, si vous reconnaîtriez le cheval, mais si le cheval vous reconnaîtrait. Or, quand tu t'es approché du cheval, le cheval a henni ; quand le cul-de-jatte s'est approché du cheval, le cheval a rué. Je me suis dit alors : Le cheval est à celui qui a de bonnes jambes, et non au cul-de-jatte, et je t'ai rendu ton cheval.

Bou-Akas réfléchit un instant, puis :

— Le seigneur est avec toi, dit-il. C'est toi qui devrais être à ma place et moi à la tienne. Encore, suis-je sûr que tu es digne d'être cheick, mais ne suis-je pas sûr que je sois capable d'être cadi.

LE CAMP DE DJEMILAH.

En avril 1838, une expédition, heureusement et surtout habilement conduite sur Rusceiada par monsieur le général

Négrier, démontra que de ce point, auprès duquel se trouve le port de Stora, on pourrait facilement, en deux ou trois jours, communiquer par convois avec Constantine.

En septembre, le maréchal Valée se transporta lui-même à Constantine et prit le commandement d'une colonne expéditionnaire qui devait renouveler la reconnaissance de Rusceiada à Stora.

Monsieur le maréchal Valée posa la première pierre de Philippeville et s'embarqua pour Alger, formant le projet de clore l'année par la reconnaissance d'une route qui relierait par terre Constantine à Alger, et qui permettrait plus tard de soumettre toute la portion de la Kabylie comprise entre cette route et le littoral.

En partant, le maréchal Valée laissa ses instructions au général Galbois; il allait organiser une colonne expéditionnaire qui partirait d'Alger en même temps que le général Galbois partirait de Constantine. Les deux colonnes feraient leur jonction à Sétif.

Le 4 décembre, jour de Sainte-Barbe, patronne des artilleurs, les deux colonnes partirent, l'une d'Alger, l'autre de Constantine.

Depuis quelques jours, l'époque des pluies torrentielles était arrivée, et à peine les colonnes étaient-elles en marche que l'infanterie, qui déjà bivouaquait au camp de l'Arba, à une forte journée d'Alger, reçut contre-ordre et s'arrêta.

Le temps était aussi mauvais à Constantine qu'à Alger. Mais comme le mouvement ne pouvait être contremandé avec la même facilité dans l'est que dans l'ouest, les troupes continuèrent leur chemin.

Le 4 décembre, en conséquence, le troisième bataillon d'infanterie légère d'Afrique dressait ses tentes à Mahallah.

Mais, dès ce jour jusqu'au 8, assailli par les pluies et les ouragans, sans nouvelles du général en chef, manquant de vivres et de bois à brûler, ayant déjà perdu deux hommes asphyxiés par le froid humide, prévoyant une catastrophe plus grande encore, amenée par l'inaction à laquelle il était condamné au milieu de la mare fangeuse de son bivouac, le chef du détachement réunit son conseil, qui, à l'unanimité, décida qu'on lèverait le camp et que l'on se replierait sur Milah.

Après trois heures de marche, le commandant Chadeysson, du troisième bataillon d'Afrique, fit camper sa troupe auprès du 19e léger, dont il obtint quelques secours en vivres. On était alors dans un endroit désigné sous le nom d'Aïn-Smora.

Le temps s'améliora, et l'on put faire partir quarante malades pour Milah.

Dans la matinée du 11 décembre, toute la colonne expéditionnaire se trouvait réunie au bivouac d'Aïn-Smora. Le général en chef la porta immédiatement en avant, et le 12, dans la soirée, marchant en tête de la cavalerie, il arriva à Djemilah. L'infanterie, arrêtée par la nuit et par la difficulté du terrain, bivouaquait quelques lieues en deçà. Une vingtaine de coups de fusil tirés sur nos feux de bivouac annoncèrent que nous cessions d'être en pays ami.

Le 13, à huit heures du matin, toute la division se trouvait réunie sur le plateau au milieu des ruines de Djemilah.

Dans l'après-midi, le général passait une grande revue de toutes ses troupes, et, groupés sur les montagnes voisines, les Kabyles, comme des degrés d'un amphithéâtre, assistaient à cette revue.

Le soir venu, les coups de fusil recommencèrent; mais,

cette fois, bien autrement nombreux, bien autrement pressés que la nuit précédente.

Le 14, avant le départ de la colonne expéditionnaire pour Sétif, il fut décidé que trois cents hommes du bataillon d'Afrique, un détachement d'infanterie et un détachement du génie occuperaient la position de Djemilah. On choisit le point du plateau le moins vulnérable, et la colonne se mit en marche, laissant la garnison peu confiante dans l'appui des ruines qui l'entouraient, et surtout dans l'amitié des peuplades voisines.

Disons un mot de Djemilah, de la position qu'elle occupe, et des ruines que les Romains, qui ont semé le monde de ruines, y ont laissées.

Djemilah est situé à environ trente lieues à l'ouest de Constantine, à dix lieues de Sétif et à vingt lieues du littoral; son site est âpre et sauvage. Si l'on en juge par les fragmens d'architecture épars sur le sol, une ville d'une certaine splendeur a dû y exister; elle était fort irrégulière de contour et bâtie sur un plateau très accidenté. Au sud elle était dominée par une haute montagne, à laquelle ce plateau fait suite; puis celui-ci s'abaisse par des pentes rapides vers la vallée de l'Oued-Djemilah, qui la borne au nord. Enfin, à l'est et à l'ouest, deux ravins profonds et escarpés lui servent de limites. Par ces ravins s'écoulent deux ruisseaux qui vont se perdre dans l'Oued-Djemilah.

Ce plateau se trouve arrosé par un canal d'irrigation, travail de l'art, dont les eaux sont fournies à une demi-lieue de là par le ruisseau du ravin, situé à l'ouest. Cette conduite d'eau passait à cinquante mètres environ de l'endroit où nous venions d'asseoir notre camp, et allait donner le mouvement

à quelques moulins qui s'élèvent à l'extrémité nord-ouest du plateau.

Non loin de cet endroit existait un beau douar; mais, à notre approche, les habitans l'incendièrent, et quand nous arrivâmes, il était complétement détruit. Cet incendie non-seulement nous privait d'une grande ressource, mais encore nous donnait la mesure des sentimens de la population à notre égard.

Entre ce douar et notre camp s'étendait un espace de cinq mètres à peu près, tout couvert de ruines, au milieu desquelles s'élève avec majesté un arc de triomphe dédié à Marc-Aurèle Sévère Antonin. Cet arc est bien conservé, élégant de formes, et remarquable surtout par un reste de sculpture d'une grande pureté; il est surmonté d'un fronton où se trouve en lettres majuscules une inscription latine dont voici la copie :

IMP. CAES. M. AVRELIO SEVERO ANTONINO PIO FELICI AVG. PARTHICO. MAXIMO BRITANNICO-MAX GERMANICO MAXIMO. PONT.-MAX.-TRIB. PONT. XVIII. COS IIII. IMP III. P. P. PROCOS ET JVLIAE DOMNAE PIAE FELICI AVG. MATRI-EJVS ET SENATU ET PATRIAE ET CASTRORVM ET DIVO SEVERO AVG. PATRI IMPERAT.-CAES. M. AVRELI-SEVERI ANTONINI PII FELICIS AVG.-ARCVM TRIVMPHALEM A SOLO. D. D. RESP. FABCIT.

A quelque distance de l'arc de triomphe, au milieu d'arbres fruitiers, alors dépouillés de leurs feuilles, s'élèvent trois faces de belles murailles en pierre de taille, qui ont dû faire partie d'un temple. Deux cigognes y avaient fait élection de domicile.

Enfin, sur le versant oriental du plateau, et à peu de dis-

tance du camp, on distinguait les restes d'un beau théâtre à gradins demi circulaires.

Par malheur, le pittoresque de la localité ne pouvait racheter le précaire de la situation. Il en résulta qu'à peine abandonnés à eux-mêmes, soldats et officiers se mirent à élever à l'envi le pan de muraille en pierres sèches qui devait les protéger, couchés ou assis, contre les balles de l'ennemi.

Avant la nuit on était à l'abri d'un coup de main.

Le soleil se coucha, puis l'obscurité descendit rapide et épaisse.

Alors, excités par les cris de leurs femmes, les Kabyles se répandirent sur le plateau où, en nombre supérieur, ils abordèrent avec impétuosité nos avant-postes qui, trop faibles pour leur résister, durent se replier sur le camp retranché. Dans ce mouvement de retraite, plus d'un soldat, poursuivi ou saisi par les bretelles de son sac, dut son salut à la promptitude avec laquelle il laissa ce sac aux mains de celui qui le poursuivait.

Le 15, dans la journée, tous les abords du camp prirent l'aspect d'un marché où les Arabes, sous prétexte de vendre à nos soldats des feuilles de tabac, des figues et des noix sèches, observaient nos travaux de fortifications.

La nuit venue, le marché se transforma en blockaus, les marchands en ennemis. Nos soldats tendirent une embuscade; mais un pauvre diable, qui ne put s'empêcher de tousser, dévoila le traquenard. L'embuscade s'était formée de cinquante hommes commandés par le lieutenant Trichardou. Un amphithéâtre à ciel ouvert, composé de gradins en magnifiques pierres de taille, lui servait de lieu de refuge.

Avertis par cette toux, les Kabyles prirent avec des cris

sauvages la fuite à travers les ruines de Djemilah. Nos soldats les y poursuivirent avec acharnement, et ils n'essayèrent pas même de se défendre. Deux Kabyles furent tués. Aucun de nos hommes ne fut même blessé.

Pendant tout le reste de la nuit, les Kabyles revinrent à la charge, se glissant à travers les pierres d'un pas aussi léger et aussi silencieux que celui d'un chacal, et poussant des cris aussi aigus que ceux de ces animaux aussitôt qu'ils étaient découverts.

La fusillade, du côté des Kabyles, était des mieux nourries; et cela tout au contraire de notre côté, car nous ménagions notre poudre. La petite redoute, avec ces flots d'ennemis qui venaient se briser contre ses murailles, ressemblait sur tous les points à un vaisseau attaqué à l'abordage. L'acharnement fut tel que pendant une demi-heure, on se battit corps à corps, et que nous, les frappant à coups de baïonnette, ils nous ripostaient, eux, à coups de pistolets et à coups de pierres. Quant à ce dernier projectile, ils n'avaient pas besoin de l'aller chercher bien loin; ils l'arrachaient aux retranchemens et le lançaient sur nos soldats.

L'approche du jour mit fin à ce combat, l'un des plus acharnés que l'on eût encore soutenu, et les Kabyles se retirèrent, jetant des cris horribles, nous envoyant comme adieu quelques coups de fusil mal ajustés, et nous laissant cinq à six blessés.

Le 15, même marché que la veille, même innocence dans les relations. Les deux Kabyles tués avaient été exposés sur la place la plus apparente. Mais le but qu'on s'était proposé ne fut point atteint. Si ces cadavres, de leur vivant, avaient des parens ou des amis parmi les marchands de tabac, de

figues ou de noix, ceux-ci ne firent pas semblant de les reconnaître morts.

La nuit amena un nouveau combat, mais à distance. La lutte précédente avait donné à réfléchir à nos assaillans.

Le 16, au jour, le marché s'ouvrit comme la veille et la surveille. Seulement, les deux cadavres avaient disparu.

Pendant la soirée, la colonne de Sétif rentrait de Djemilah avec une vingtaine de blessés. Sur sa route elle avait tout exterminé, hommes et villages.

Une demi-heure après l'arrivée de cette première colonne, parurent trois cents hommes qu'on avait laissés à Mohallah. Ils arrivaient avec un convoi de vin qu'ils avaient été chargés d'attendre et d'escorter.

Malgré la réunion de toutes nos forces, les Kabyles ne continuèrent pas moins de brûler de la poudre pendant une partie de la nuit. Heureusement personne ne fut blessé.

Il entrait dans les plans du général, malgré l'éloignement de Constantine et malgré la mauvaise saison dans laquelle nous venions d'entrer, de garder la position de Djemilah. Le bataillon d'infanterie légère d'Afrique, un détachement d'artillerie et un détachement du génie, c'est à dire un total de six cent soixante-dix hommes fut désigné pour accomplir cette mission. Cette garnison était réduite à trente cartouches par hommes, on en obtint quinze nouvelles, toujours par individu; seulement le commandant Chadeysson, prévoyant ce qui devait arriver, pour obtenir un emploi raisonné de ces faibles ressources, tint cette réserve secrète.

La colonne s'éloigna, abandonnant les six cent soixante-dix hommes au milieu de cet ancien cimetière d'une ville, et dans la direction qu'elle suivait on entendit longtemps, allant toujours s'affaiblissant, le bruit de la fusillade. C'é-

taient les Kabyles qui, faisant escorte à ceux qui s'éloignaient, promettaient en même temps à ceux qui restaient une suite de combats dont ils avaient déjà eu un échantillon.

L'ambulance de l'armée enlevait nos blessés des trois nuits précédentes, et nous laissait deux des siens mortellement frappés.

Le reste de cette journée fut employé à fortifier, par des travaux liés aux précédens, les trois cents hommes du bataillon d'Afrique arrivés de Mahallah. Toute la garnison prit part à ces travaux. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Le 18, les Kabyles qui, la veille, s'étaient contentés de venir nous observer du haut de leurs montagnes, descendirent en foule et commencèrent vers dix heures du matin une fusillade qui, à partir de ce moment, ne devait plus être interrompue que le 22, au coucher du soleil. En moins d'une demi-heure, le plateau tout entier de Djemilah fut envahi, et un siége arabe en règle commença. Les femmes qui n'étaient point occupées à préparer les alimens se faisaient spectatrices et animaient les combattans à grands cris. Il était facile de voir, au mouvement et à l'agitation qu'elles se donnaient pour pousser en avant ceux que nos balles éloignaient de nos murailles, que dans le cas où notre camp serait forcé, nous ne trouverions pas en elles nos moindres ennemis.

Mais à ces nombreuses attaques, plus bruyantes que sérieuses, nos soldats parfaitement commandés opposaient un silence et une discipline dans laquelle chaque individu comprenait que devait résider la force générale. D'après l'ordre des officiers qui observaient les moindres mouvemens, les soldats ne tiraient que de rares coups de fusil,

c'est-à-dire lorsque l'ennemi osait se hasarder à la portée de nos armes.

La fusillade des assaillans se ralentit dans la journée, mais sans s'interrompre.

Nous avions au milieu de nous un chef arabe qui s'était chargé de maintenir nos bonnes relations avec les populations, qui s'étaient faites marchandes le jour et guerrières la nuit. Cet homme n'avait pas eu l'intention de nous trahir, il s'était trompé, voilà tout. Le seul point sur lequel il ne s'était pas trompé fut l'opiniâtreté que les Kabyles devaient mettre à poursuivre les hostilités, une fois engagées. Sur ses instances, on expédia un courrier à Constantine.

Le 19, les premiers rayons du jour montrèrent à nos soldats des forces doubles de la veille; à vingt lieues à la ronde tout était prévenu et accourait. Les montagnes environnantes n'étaient plus que les degrés d'un immense cirque chargés d'ennemis qui venaient nous attaquer, ou de spectateurs qui venaient assister à notre extermination.

A un moment donné, toute cette multitude, roulant des montagnes jusqu'au plateau, vint se ruer sur notre parapet, que leur choc seul eût certainement renversé, si à la distance de vingt pas une fusillade bien ajustée n'en eût jeté une vingtaine à terre. La chute de ceux-ci, l'éclat de nos baïonnettes qui brillaient à un rayon de soleil, décidèrent chez les Arabes une retraite au pas de course, qui permit à plus d'une poitrine de se dilater plus facilement qu'elle ne l'eût fait quelques secondes auparavant.

Cependant cette fuite éternelle de nos ennemis, qui, en réalité, ne nous avaient abordé corps à corps qu'une seule fois, nous donnait une grande confiance en nous-mêmes.

Comme on le voit, cette journée du 19 commençait bien,

et tout espoir n'était pas perdu si notre courrier arrivait à Constantine. Cependant une grande préoccupation attristait la petite garnison, nous commencions à manquer d'eau; à cinquante mètres de nos murailles passait un ruisseau assez large mais peu profond, et dans lequel on ne pouvait pas puiser. Il fallait donc, pour remplir les bidons, qui contenaient chacun neuf litres, faire usage de petites gamelles qui rendaient l'opération longue et difficile; d'ailleurs, dans chaque sortie tentée, il fallait se battre corps à corps, abandonner les blessés sur la place, et surtout user beaucoup de cartouches; or, presque autant que l'eau, nous l'avons dit, la poudre nous manquait.

Celui à l'obligeance duquel nous devons ces détails, était le chirurgien-major du régiment, le docteur Philippe.

Dans cette grave circonstance où il s'agissait de se passer d'eau, ou bien d'acquérir à un prix si exorbitant un verre d'eau par jour pour chaque homme, le commandant appela le docteur Philippe, et l'interrogea sur le nombre de jours pendant lesquels l'homme pourrait se passer d'eau; le chirurgien-major répondit que, s'il était possible de faire une distribution d'eau-de-vie par jour, on pouvait demeurer huit jours sans boire autre chose que quelques gouttes d'eau-de-vie.

La confiance dans les chefs était telle, que ces paroles firent un effet magique, et sur la promesse de trois petits verres d'eau-de-vie par jour, chacun fit son deuil de l'eau et resta ferme à son poste.

L'ennemi grossissait à vue d'œil; une estimation rigoureuse peut porter le nombre des assaillans à deux mille cinq cents ou trois mille; seulement, à mesure que ses forces

augmentaient, sa fusillade devenait incessante, et pétillait le le jour comme la nuit.

La chose devenait de plus en plus grave: aussi, pendant la nuit du 19 au 20, un second courrier fut-il expédié sur Constantine.

Pendant la journée du 19, on avait commencé les terrassemens pour la sûreté des communications dans le camp; la tranchée fit découvrir à un mètre de profondeur une magnifique mosaïque, mais comme l'eau manquait, ce fut avec l'urine du travailleur qu'elle fut lavée. Chacun vint fournir son contingent et admirer, à mesure qu'elles apparaissaient, la variété de ses couleurs et la régularité de ses dessins.

Le 20, plusieurs chefs à cheval tentèrent de pousser une colonne sur nous, mais c'est chose difficile que de faire marcher les Arabes aux assauts en plein jour. Les coups de yatagan et de bâton ne suffirent pas pour faire quitter leurs postes aux travailleurs, et le camp put jouir du spectacle de quelques actes de courage isolés.

Cinq ou six hommes, qui paraissaient des chefs, s'avancèrent jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas des retranchemens, vociférant des paroles inintelligibles qui ne pouvaient être que de grosses injures ou de provocantes menaces. C'était une cible pour nos meilleurs tireurs qui les abattirent tous. Lorsqu'un homme tombait, une vingtaine d'hommes se précipitaient pour enlever le cadavre, ce qui donnait aux soldats une occasion de tirer à coup sûr; plus d'une centaine d'hommes furent tués à cette occasion.

De son côté, malgré notre couvert, l'ennemi, grâce à son feu roulant, nous tuait et nous blessait quelques hommes. Malheur à l'imprudent que sa curiosité poussait à se lever

debout dans sa tente ou derrière les fortifications, qui n'avaient qu'un mètre de hauteur.

En pareille circonstance et lorsqu'il a pu gagner la confiance des soldats, le rôle de l'officier de santé a quelque chose de providentiel et même de surhumain. Ainsi, malgré leurs souffrances, les blessés suppliaient-ils le docteur Philippe de ne pas exposer ses jours, d'où dépendaient tant de jours.

— Major, lui criaient les hommes en tombant, ne vous inquiétez pas, et attendez la nuit pour venir, nous banderons nos blessures avec nos mouchoirs. Qu'arriverait-il de nous si ces gueux-là allaient vous tuer ou vous blesser dangereusement? Nous serions tous perdus.

Effectivement, et à moins de blessures graves qui ne pouvaient attendre, le docteur Philippe suivait ce conseil.

Nous avons dit que deux soldats mortellement blessés avaient été abandonnés par la colonne à Djemilah; l'un d'eux mourut bientôt ; le second, plein de constance, avait du courage contre la douleur, mais non contre la soif.

De neuf litres d'eau conservés par le chirurgien, il n'en restait que deux; la tisane et les pansemens en avaient absorbé sept. L'ennemi tenait bon ; le blocus était indéterminé; de sorte que le pauvre agonisant avait beau demander à boire, tantôt avec le cri de la rage, tantôt avec l'accent du désespoir; comme il était condamné, comme il devait mourir, c'eût été un crime que de distraire à son profit une partie de cette eau qui pouvait disputer d'autres blessés à une mort moins certaine.

Le chirurgien fut donc forcé, non-seulement de détourner ses regards de lui, mais encore de l'abandonner; seulement il lui donna un citron qui lui restait, et le malheureux mou-

rut les lèvres collées à l'écorce du citron, dont il avait sucé le jus jusqu'à la dernière goutte.

Les deux litres qui restaient devaient donner naissance à bien d'autres scènes du même genre, hélas! que celle-ci, et cependant trois jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'on en manquait.

Pour bien apprécier cette situation, pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut avoir vu une fois combien le besoin de la soif est impérieux pour le soldat qui a les lèvres séchées par ses cartouches, surtout si cet homme est blessé et a perdu du sang. Aussi un blessé se traîna-t-il sous la tente du chirurgien pour se faire panser par celui-ci, et à la vue de l'eau rougie de sang, dans laquelle le docteur Philippe trempait son éponge, ne songeant plus à sa blessure:

— Docteur, lui dit-il, à boire, je vous en supplie.

— Mais, répondit le docteur, si tu bois cette eau, il n'en restera plus pour panser les blessés.

— Laissez-moi boire, je vous en supplie, et ne me pansez pas, répondit le blessé.

— Mais les autres? demanda le docteur.

— Eh bien! laissez-moi sucer l'éponge, les autres la suceront à leur tour.

Cette demande lui fut accordée.

Et bientôt, comme les soldats savaient qu'en allant se faire panser le docteur leur laisserait sucer l'éponge, ils s'exposèrent à de nouvelles blessures, espérant que, par ce nouveau moyen, ils pourraient adoucir leur soif.

Au milieu de ces scènes de désolation, un épisode curieux fera ressortir l'intelligence suprême du soldat.

Le capitaine Montauban avait un chien nommé Phanor, lequel, souffrant de la soif comme les autres, avait fini par

se décider à sauter les murailles et à aller boire au ruisseau.

Dans ses premières tentatives, les coups de fusil l'avaient effrayé; mais la soif étant plus forte que la crainte, il prit librement son parti, et, à travers une grêle de balles, il bondit jusqu'au ruisseau.

Là, comme il n'avait besoin ni de bidon ni de gamelle, il but à pleine gueule et revint tout joyeux au camp. L'impunité l'avait enhardi, et, les jours suivans, Phanor allait se désaltérer tout à son aise, tantôt deux, tantôt trois fois par jour, suivant qu'il avait plus ou moins soif. Deux zéphyrs, qui ambitionnaient le bonheur de Phanor, eurent une idée : c'était de lui attacher une éponge au bout du nez. Phanor, en buvant, était obligé de tremper son nez dans l'eau; l'éponge s'imbibait, et Phanor revenait au camp, rapportant dans son éponge la valeur d'un verre d'eau, à l'aide de laquelle les deux zéphirs supportaient plus patiemment que leurs camarades la détresse dans laquelle on se trouvait.

On remarqua aussi que pendant la nuit la rosée abondante formait des gouttelettes sur les canons des fusils; les soldats, au lieu de les couvrir, les exposaient à l'air ainsi que les lames de leurs sabres, léchaient ces lames et ces canons, et de cette manière se procuraient quelque soulagement.

Un des capitaines, le capitaine Maix, avait dressé sa tente vis-à-vis celle du docteur Philippe. Il faisait fonction de sous-intendant; comme cette tente était entièrement exposée au feu, le docteur voulut le retirer dans la sienne, mieux abritée.

C'était un mauvais moyen pour déterminer le capitaine Maix; aussi le chirurgien pour le retirer lui proposa-t-il une partie de piquet.

Un soldat de la compagnie offrit alors au capitaine d'aller creuser le terrain de la tente pour faire un escarpement dans lequel le capitaine pût aller se coucher à son aise; mais au premier coup de pioche qu'il donna, une balle lui traversa le cœur.

A partir de ce moment, il ne fut plus permis au capitaine de regagner sa tente, et il resta l'hôte du docteur Philippe jusqu'à la fin du blocus.

Dans la nuit du 21, un troisième messager fut envoyé à Constantine, mais le 21 au matin, il rentra au camp; il n'avait pu traverser les lignes, et il avait essuyé un si grand nombre de coups de fusil que c'était un miracle qu'il n'eût pas été tué.

Le retour de cet homme jeta une grande tristesse dans le camp, car l'impossibilité où il avait été de traverser les lignes arabes faisait craindre que les deux autres courriers ne fussent tombés entre les mains de l'ennemi et par conséquent n'eussent pu remplir leur mission.

Au reste, l'exemple du docteur Philippe avait profité. On avait rassemblé tout ce qu'il y avait de jeux de cartes dans le camp et pour tromper la soif et pour tromper la mort qui l'entourait de tous les côtés.

Dans la nuit, un quatrième émissaire fut envoyé : il était à cheval. On avait enveloppé les pieds de sa monture avec des chiffons. A la pointe du jour on le vit revenir : comme le troisième, il lui avait été impossible de passer.

La journée du 21 et la nuit du 21 au 22 avaient été terribles. Déjà, depuis deux ou trois jours, lorsque l'on saignait un bœuf ou un mouton, les hommes attendaient avec impatience pour se disputer le sang qui sortait de l'artère.

Pendant les dernières heures de cette dernière nuit, quel-

ques-uns s'étaient ouverts les bras pour se désaltérer à leurs propres blessures.

Aussi une morne tristesse s'empara-t-elle des assiégés lorsqu'ils virent, le matin, revenir le quatrième messager, dont le retour leur ôtait une dernière chance de salut.

Un instant on eut l'idée de lever le camp et de passer à la baïonnette à travers cette nuée d'Arabes, mais pour cela il fallait laisser les blessés à la merci de l'ennemi, et cette proposition, faite par quelques-uns, n'eut pas même le retentissement d'une proposition sérieuse.

On en était arrivé cependant à cet instant où l'impossibilité d'aller plus loin se mêle fatalement à la situation. Le chirurgien n'avait plus d'eau pour laver les blessures, plus de linge pour les pansemens. Tout à coup on vit apparaître au nord-est, sur la montagne des Ouled-Jacoub, une nombreuse troupe de cavaliers précédée par un homme enveloppé d'un burnous blanc, et qui paraissait être son chef.

Nos soldats crurent qu'il arrivait un renfort aux ennemis et enchantés d'en finir par une bataille décisive ils préparèrent leurs armes; mais, à leur grand étonnement, ils s'aperçurent qu'à la vue de ce chef placé comme une statue équestre sur le piton le plus élevé de la montagne, la fusillade avait cessé comme par enchantement. Ce n'était pas assez à ce qu'il paraît, car le chef fit un signe en déployant largement son burnous, et le faisant flotter comme une voile qui s'échappe du mât; alors Kabyles, hommes, femmes, enfans, cavaliers, commencèrent un mouvement de retraite, puis comme ce mouvement de retraite ne s'opérait pas assez vivement, on vit partir des pieds de ce cavalier une trentaine d'hommes qui, à grands coups de plat de yatagan et de bâton, chassèrent les Kabyles devant eux comme feraient des

pasteurs avec leur houlette des plus petits et des plus obéissans troupeaux.

Puis quand la place fut déblayée, cet homme mit son cheval au galop, et seul, sans suite, il s'approcha du camp, et montrant le chemin de Constantine :

— Allez, dit-il à nos soldats, et si l'on veut vous arrêter encore, répondez que vous êtes des amis de Bou-Akas.

C'était en effet le scheick du Ferdj'Ouah, qui ayant appris que nos soldats couraient, sur une de ces douze tribus qui lui appartenaient, le danger que nous venons de décrire, avait traversé les onze autres et était venu, d'un seul geste de son manteau, chasser cette nuée de Kabyles, comme d'un souffle de sa bouche le Seigneur disperse les nuages du ciel.

C'était l'arc de triomphe, témoin de cette admirable défense, dont monsieur le duc d'Orléans voulait numéroter les pierres pour le reconstruire à Paris et en faire un nouvel ornement de la future place du Carrousel.

LES BENI-ADESSE, LES HACHACHIA.

Comme la France au moyen-âge, comme l'Espagne encore aujourd'hui, l'Algérie a ses bohémiens.

On les nomme les Beni-Adesse ou les enfans des lentilles,

Cette tribu est généralement méprisée des autres tribus, quoique, comme elles, elle professe l'islamisme.

Ses membres ne cultivent jamais la terre. Ils sont joueurs et maquignons.

Leurs femmes se prostituent.

Elles portent un costume particulier, jouissent d'une grande liberté, donnent des consultations, et disent la bonne aventure avec un cornet de farine qu'elles versent dans la main en coupant le petit bout.

Les Beni-Adesse, comme les bohémiens, comme les Juifs, comme toutes les tribus proscrites ou nomades, se marient entre eux. Deux témoins suffisent, rarement un cadi est appelé.

Nous avons dit qu'ils étaient maquignons. Voici un des tours qui leur sont habituels aux différens marchés qu'ils fréquentent.

Ils se mettent sur la route des paysans qui viennent apporter soit des denrées, soit des marchandises, et guettent ceux qui sont montés sur les beaux mulets. Plus le mulet est beau, plus il est certain que le paysan sera suivi d'un autre paysan monté sur un mulet chétif et malingre. Pendant la route, les deux paysans ont causé ensemble, et sans se connaitre ont déjà fait amitié. Alors un Beni-Adesse s'approche du paysan mal monté, l'arrête, tourne autour de lui, regarde son mulet, l'examine, s'extasie sur la couleur de son poil, sur la raideur de ses oreilles, sur la limpidité de son œil, sur la finesse de sa physionomie et offre 40 douros du mulet.

Le paysan refuse quoique ce soit trois fois la valeur de sa bête. Alors le paysan bien monté se mêle à la conversation, propose en place de son voisin et au même prix le sien, qui

vaut le double, mais le Beni-Adesse a ses idées, ce n'est pas l'un qu'il veut, c'est l'autre ; il est buté, le paysan aussi : dans tous les cas, il lui donne rendez-vous à un lieu bien connu ; s'il change d'idée, il pourra lui amener le mulet, les 40 douros seront prêts.

La conversation entre les deux paysans continue, le paysan s'informe pourquoi son compagnon mal monté n'a pas voulu vendre son mulet à un prix aussi excessif. Celui-ci raconte les larmes aux yeux, que son mulet vient d'héritage, ou est le don d'un ami. Dans l'un ou l'autre cas, le mourant ou le donateur lui a fait jurer de ne jamais vendre son mulet, tout au plus de le troquer. Le paysan bien monté saisit le joint ; puisqu'il lui est permis de le troquer, il offre le sien en place, et comme il n'a pas les mêmes motifs, il ira trouver le bohémien et le lui vendra. Après bien des difficultés, l'autre accepte, les mulets sont échangés. Le paysan court avec le mulet si apprécié par le Beni-Adesse où le Beni-Adesse doit l'attendre. Mais le Beni-Adesse est à l'autre bout du village, où il attend son compère le troqueur, et comme le mulet est bon, il monte en croupe, et va réaliser sur un marché voisin la spéculation qu'il vient de faire.

Quand, au contraire, un Arabe vient au marché pour vendre son mulet ou son cheval, il est bien rare qu'il ne soit pas accosté un quart de lieue avant le village par un Beni-Adesse, qui engage la conversation avec lui, tout en regardant du coin de l'œil l'animal dont son maître veut se défaire ; au bout de cinq minutes l'animal est parfaitement toisé. S'il a un défaut, le Beni-Adesse le connaît, c'est alors que commence la spéculation connue chez nous sous le nom expressif de *chantage*. Selon que le défaut est grand, il faut payer le silence du Beni-Adesse, un, deux ou trois douros.

Alors de critique il devient admirateur, et suit le mulet ou le cheval en s'extasiant sur ses belles formes, sur ses éminentes qualités, et comme le Beni-Adesse est un excellent connaisseur en chevaux, la dupe que l'on cherche est bientôt trouvée.

Un jour un paysan s'acheminait vers le marché de Sétif, il allait pour y vendre son cheval ou l'échanger; le cheval était vieux, d'un poil blanc assez déguenillé, et il avait tant de défauts et de tares que le Beni-Adesse ne se donna pas même la peine de les énumérer ; d'ailleurs le paysan lui dit naïvement que, pourvu qu'on lui donnât trois ou quatre douros de sa bête, il s'en déferait volontiers.

— Mais quand tu n'auras plus de cheval lui répondit le Beni-Adesse, comment feras-tu, puisqu'un cheval t'est nécessaire.

L'arabe frappa sur sa ceinture.

— Oh! dit-il j'ai là trente ou quarante douros qui, joints aux deux ou trois que je retirerai de ma bête, me permettront de me bien remonter.

Alors le Beni-Adesse propose, sans aller plus loin, de faire l'acquisition. C'est deux ou trois douros qu'en veut le propriétaire, il en donne deux du coup ; en outre il aidera par manière de bonne relation l'arabe à acheter un autre cheval. Le marché se fait, les deux douros sont payés, le paysan descend de son cheval, le Beni-Adesse monte dessus, et on continue la route en causant.

A peine le Beni-Adesse est-il en selle que le cheval boite : le paysan se félicite de s'être défait de l'animal au moment précis où une claudication qui allait encore diminuer de sa valeur venait de se déclarer ; mais le Beni-Adesse est bon-

nête et, quoique ce soit un cas rédhibitoire, le marché tient bon.

A l'entrée de Sétif, le Beni-Adesse rencontre un ami qu'il invite à conduire son acquisition à l'écurie, quant à lui, il est engagé d'honneur à ne pas quitter son ami nouveau, et à lui faire faire l'acquisition d'un cheval de cinq ans, et garanti sans défauts. En conséquence on se met à la recherche de cette huitième merveille. Deux ou trois fois le paysan est sur le point de faire un choix, mais sur un mot de son guide, il découvre un défaut capital et continue son investigation; enfin, on arrive à un endroit du marché où un cheval alezan se débat contre son entrave.

— Je crois que voilà mon affaire, dit le paysan; le Beni-Adesse marque quelque répugnance; l'homme auquel le cheval appartient est un homme fort adroit: il va donc examiner le cheval avec attention. Le résultat est que le cheval est hors d'âge, mais qu'il ne peut avoir plus de neuf à dix ans, que du reste il est sans défauts, et le paysan peut l'acheter de confiance. La question du prix se pose à vingt-cinq douros; le Beni-Adesse se récrie, c'est trop cher, on ira ailleurs, on trouvera mieux; si c'était vingt douros il ne dit pas. Deux fois le marchand de chevaux laisse s'éloigner les acheteurs, mais à la troisième fois il les rappelle, le marché tient à vingt douros payés comptant.

Le paysan enfourche sa nouvelle acquisition, il ne peut tenir en place tant elle est vigoureuse. Il reprend le chemin de son douar, tout le long de la route le cheval a henni, piaffé, battu à la main, il a fait des pointes, enfin donné les marques de la plus grande force et de la plus extrême vivacité.

En arrivant au village, ce n'est plus preuve de force et de vivacité que donne l'animal, mais d'intelligence; sans être

dirigé par le paysan, il a pris la route de la maison ; sans qu'on lui indique l'écurie, il y est entré tout seul.

L'arabe se félicite de plus en plus de l'acquisition qu'il a faite.

Pendant que le cavalier ôte la selle, son fils qui l'a vu passer au grand trot et sur un cheval neuf accourt et félicite son père sur son acquisition, cela tombe d'autant mieux que le lendemain il a une longue course à faire.

Le lendemain arrive, le temps est mauvais, il pleuvra, mais peu importe, en rendant la main, et avec un cheval aussi vite, on sera bientôt rendu à destination.

Notre arabe part, mais dès le départ il ne comprend plus rien à sa monture : le cou est avachi, l'œil terne, la tête languissante ; la courbache ni l'éperon ne font rien, il ne trotte presque plus, et si par hasard à force de coups il trotte encore, ce n'est plus des jambes c'est de tout le corps.

Pour comble de malheur, comme l'avait prévu le cavalier, la pluie tombe, comme elle tombe en Afrique d'ailleurs, par torrens. Cette pluie en tombant produit un singulier effet ; de même que dans les pays de montagnes ce qui tombe en pluie dans la vallée tombe en neige sur les hauteurs, de même la pluie en lavant la pointe des oreilles et l'arête du col commence à argenter les extrémités ; il semble à l'arabe que son cheval se transforme au physique comme au moral ; il descend, fait le tour de son cheval, cueille une poignée de foin, et le bouchonne : comme la robe de la bergère de monsieur Planard, la robe du quadrupède redevient d'une entière blancheur, et l'arabe stupéfait reconnaît son cheval de la veille.

On lui a mis du gingembre sous la queue, on lui a frotté

les jarrets avec de la thérébentine, et on a fait crever son orge dans une bouteille de vin.

En outre, on lui a passé une couche de peinture sur le corps, et d'un cheval blanc on en a fait un cheval bai-brun.

Seulement l'orge est digérée, la thérébentine évaporée, le gingembre est tombé en route, et la pluie a lavé la couche bai-brune, qui, par malheur n'était pas bon teint.

Alors l'arabe s'explique l'intelligence de son cheval qui a retrouvé son écurie tout seul.

Outre les Beni-Adesse, il existe, nous ne dirons pas une tribu, mais une association, un collége, une Franc-Maçonnerie. C'est celle des Hachachias, ou des Fumeurs de chanvre.

L'Hachachia doit fumer du chanvre toute la journée, mépriser le danger, s'abstenir de femme, et faire vœu de pauvreté.

Il doit passer la nuit à chasser le hérisson ou le porc-épic avec des chiens qu'il doit aimer à l'égal de ses semblables, et un bâton ferré, la seule arme qu'il lui soit permis de porter.

Le hatchich, qui n'est autre chose que de la graine de chanvre pilée, se fume dans des pipes de terre grosses comme un dé à coudre; deux ou trois pipes suffisent à donner l'extase, c'est-à-dire une jouissance inconnue au reste des mortels.

L'Hachachia mange peu, souvent pas du tout, sa grande fête lorsqu'il mange est de manger en commun, avec ses compagnons, le hérisson ou le porc-épic tué par lui. Un de ses triomphes est sa rentrée dans la ville après la mort de l'animal; il doit en ce cas, car tout est réglé chez les Hachachias, il doit en ce cas tenir ses chiens de la main gauche,

avec une chaîne de fer, son bâton de la main droite, et porter sur son dos dans un sac de toile son porc-épic, de manière à ce que les dards de l'animal percent la toile.

Les Hachachias, lorsqu'ils ne dorment point ou ne sont point en extase, sont en fêtes. Celui qui travaille d'un état quelconque doit apporter le produit de son travail à la communauté ; il doit, tout en restant les jambes et les pieds nuds, tout en portant des habits misérables, mettre tout ce qu'il possède à orner le collier de ses chiens.

C'est au reste une corporation d'hommes éminemment paisibles, entièrement absorbés par le hatchich et par la chasse : ils ont un roi auquel ils obéissent toute l'année. Le roi est celui qui l'année précédente a tué le plus porcs-épics.

Poursuivi par les chiens, le porc-épic se terre, alors les Hachachias ouvrent le terrier avec leurs bâtons : le terrier ouvert, les chiens tirent l'animal.

Tchackar, un des beys de Constantine, prédécesseur d'Achmet, les exécrait et les faisait pendre à la gueule des canons qui allongeaient leur cou au-dessus de la muraille ; on les conduisait au supplice avec leur sac à hatchich et leur pipe suspendus en sautoir.

Au reste, à Constantine les supplices avaient leur hiérarchie.

Les Turcs, en raison de leur noblesse, étaient étranglés dans la Casbah.

Les Arabes étaient décapités sur les marchés.

Et les Juifs, presque toujours brûlés.

Nous avons été très liés pendant notre séjour à Constantine avec le chaousse du général Bedeau, qui avait été celui du général Négrier, qui avait été celui d'Achmet-Bey.

Sous le général Bedeau, c'était une sinécure. Le général

Négrier l'occupa plus d'une fois : nous dirons probablement à quelle occasion, mais sous Achmet-Bey, le pauvre homme avait une rude besogne.

En une seule nuit, il eut 83 têtes à couper. Il n'eut fini ce travail qu'au jour, quelque dextérité et quelque conscience qu'il y mît. A six heures du matin, il sortit de la Casbah, et s'arrêta, comme Auguste, à regarder des enfans qui jouaient à la toupie.

Cela prouvait l'innocence de cœur du bon Ibrahim-chaqusse, le coupeur de têtes.

L'Arabe est oublieux, menteur, mais il y a un serment auquel il ne manque jamais, c'est celui qu'il fait par le trou d'Abd-el-Kaker.

Bou-Akas, dont je vous ai longuement parlé, le sait bien. Aussi est-ce toujours par le trou d'Abd-el-Kader qu'il fait jurer ceux qui s'inféodent à lui.

Lorsqu'il traite avec une tribu kabyle, et qu'il croit avoir besoin de compter sur son courage ou son dévouement, il commence par envoyer des cadeaux aux grands de la tribu, ces cadeaux se composent de mouchoirs, de calottes grecques, d'écharpes, etc. Après quoi il les engage à venir le voir, ou se transporte à un rendez-vous donné. Une fois réunis, les chefs s'asseoient en cercle, Bou-Akas creuse la terre au centre de ce cercle, fait apporter dans le trou des dattes, du bébli, des figues ; tous ces chefs étendent à la fois la main droite sur le trou et jurent ensemble de vaincre ou de mourir réunis, ils ajoutent à leur serment : « Que Sidi Abd-el-Kader étouffe celui d'entre nous qui manquera à sa parole, » puis ils mangent les objets déposés dans le trou, après quoi ils se séparent.

Les chefs kabyles sont liés par ce serment, et il n'y a pas d'exemple qu'il ait été violé.

Quand un chef kabyle en tue un autre, la Djemma, c'est-à-dire la réunion des grands, car ces tribus kabyles sont divisées en petites républiques, la Djemma brûle sa maison, égorge ses troupeaux et l'exile, les parens du mort peuvent le tuer s'ils le rencontrent, mais de son côté le meurtrier peut se réconcilier avec les parens de la victime, soit en donnant de l'argent, soit en mariant sa fille au fils de l'assassiné.

La réconciliation faite, le meurtrier peut retourner dans sa tribu.

Cette coutume de la loi du talion a quelquefois été réclamée par nous-mêmes.

Un jour, en allant à la paille dans la tribu des Ouled-abd-en-Hour, un chasseur spahis, en entrant à l'improviste dans une maison, reconnut le sabre de son frère, assassiné quelque temps auparavant, pendant une excursion dans cette tribu : il n'y avait aucun doute que le propriétaire de l'habitation ne fût le meurtrier. Le spahis réclama la vengeance, la vengeance lui fut accordée, et l'homme lui fut amené garotté par les spahis, ses camarades : un chasseur d'Afrique avait fourni la fourragère. Arrivé devant le colonel de Bourgon improvisé juge suprême, il fut accusé, atteint et convaincu d'assassinat. Le cheick El-Arab prononça le jugement et il fut accordé que ce serait le frère du mort lui-même, qui couperait la tête du meurtrier.

Ce jugement n'avait pas manqué d'une certaine solennité. Il avait été présidé, comme nous l'avons dit, par le colonel de Bourgon, assis devant sa tente. Il était revêtu d'un caban

écarlate et avait à sa droite le cheick El-Arab, et à sa gauche, le cadi.

Le supplice devait avoir lieu à la face méridionale du camp, et, suivant la coutume, au moment où le soleil, se couchant à l'horizon, commence à disparaître. Le cortége se mit en marche, le captif accompagné de presque tout le camp; l'assassin toujours garotté, le spahis le traînant toujours par la corde à fourrage.

C'était un homme grand et vigoureux, plein de force et d'existence, et qui ne se prêtait qu'à regret à la cérémonie dont il allait être le principal acteur. Arrivé au lieu de l'exécution, qui n'était autre que l'abattoir, le spahis le fit mettre à genoux, passa à sa gauche en lui disant :

— Prépare-toi à paraître devant le Père éternel, il t'attend.

Mais comme il achevait ces mots, par un effort soudain, l'Arabe réunit toutes ses forces, brisa la corde à fourrage et, d'un mouvement rapide comme l'éclair, il saisit la poignée du sabre que le spahis tenait sous son bras, et le tira du fourreau.

Tout ceux qui assistaient à l'exécution étaient désarmés, à l'exception d'un maréchal-ferrant du 3e chasseurs, et avant que l'Arabe eût le temps de frapper, il vint croiser le fer avec lui : les Kabyles ne sont pas forts sur l'escrime, surtout lorsqu'ils se servent de nos armes, et avant que celui-ci eût eu le temps de parer, il était atteint de trois ou quatre coups de pointe. Le combat, comme les anciens tournois, avait eu lieu devant trois ou quatre mille hommes, le corps resta sur le champ de bataille, et à la nuit fut enlevé par les Abd-en-Hour.

Mentionnons un fait qui semble se rattacher aux anciens

temps de la Bible : quand un kabyle vient à mourir, celui des frères du défunt qui le premier enlève un objet quelconque à la tête de la veuve, celui-là a le droit de l'épouser. Si, au lieu d'essayer de lui enlever cet objet, il égorge un chevreau en son honneur, le droit est le même. Il n'y a pas d'exemple que la veuve ait jamais essayé de se soustraire à cette convention.

Nous avons tous connu Bou-Maza, le Père de la chèvre, ce pauvre prophète qui, comme la brillante Esmeralda, devait le prestige qui l'entourait à la chèvre qui caracolait autour de lui. Cet autre El-Mohdy, qui devait demeurer invulnérable et chasser nos soldats devant l'éclair de ses yeux, et qui, prisonnier et nourri à un louis par jour aux frais du gouvernement, vint amuser la curiosité des Parisiens jusqu'au moment où la révolution de Février, qu'il avait oublié de prédire, vint l'épouvanter à un tel point qu'il s'enfuit de Paris et qu'on ne le rattrapa qu'à Brest.

Bou-Maza, l'homme à la chèvre, Bou-Maza, mauvais prophète, fuyait donc, poursuivi par nos spahis, vers le littoral, à l'ouest du Ring.

Aly, cavalier indigène et fils de notre allié l'aga Madj-Achmet, chargeait l'ennemi qui fuyait dans toutes les directions, lorsque tout à coup on le vit arrêter son cheval, se lever sur ses étriers, et placer sa main en abat-jour devant ses yeux qu'il fixa ardemment sur un point éloigné.

Aly était supérieurement monté; il se remit en selle, rendit la main, rapprocha ses longs éperons des flancs de son cheval, et s'élança vers les fugitifs avec une rapidité effrayante. Deux jours auparavant, sa sœur, nommée Fathma, avait été enlevée, et une jeune fille fuyait entraînée au milieu des soldats du Père de la chèvre.

Au fur et à mesure que Aly se rapprochait du groupe au milieu duquel fuyait la jeune fille, il s'assurait de plus en plus que c'était bien Fathma qui fuyait, et il n'eut plus aucun doute lorsque ayant crié le nom de toute la puissance de sa voix, il vit la jeune fille se retourner : mais un cavalier tenait la bride de son cheval, et elle n'était pas maîtresse de le diriger.

Seulement, au second cri que poussa son frère, et quand elle fut bien sûre que c'était Aly qui la poursuivait, elle tira un poignard de sa ceinture et se pencha vers le cavalier.

Le cavalier poussa un cri et tomba.

Aussitôt redevenue maîtresse de son cheval, Fathma tourna bride : dix secondes après elle était dans les bras d'Aly, qui la ramena à Madj-Achmet.

Un instant après, on vit revenir un autre indigène ayant une tête accrochée à l'arçon de sa selle et portant une femme entre ses bras, celui-là s'appelait Kédour.

Un second épisode à peu près pareil à celui que nous venons de raconter s'était accompli en même temps.

Huit jours auparavant, celui qui rapportait cette tête et cette femme s'était marié, il avait épousé une jeune fille nommée Saïda, qui avait disparu depuis la veille.

Pour lui y il n'avait aucun doute que cette jeune fille eût été enlevée par les soldats du cheick, et il s'était lancé à leur poursuite avec toute la vitesse que peuvent donner à un cheval la rage et la jalousie se disputant le cœur de son cavalier.

Tont à coup il aperçut un Bédouin emportant une femme en croupe.

Alors on vit le cheval de Kédour se cabrer sous l'éperon, puis bondir en avant, puis voler en rasant les palmiers nains, qu'il semblait ne pas toucher des pieds.

Il rejoignit le Bédouin, le tua, lui coupa la tête, l'accrocha à l'arçon de sa selle et revint rapportant, comme nous avons dit, sa femme entre ses bras.

En 1845, un fragment de colonne commandé par le lieutenant-colonel Porey avait fait un mouvement qui l'avait séparé de la colonne principale. Le général conçut des inquiétudes sur la position du colonel et se mit à sa recherche avec la colonne mobile à la tête de laquelle il s'était placé. En arrivant dans la plaine qui s'étend à la droite de la route de Guelma on aperçut trois Arabes qui fuyaient à toute bride à l'approche de la colonne française.

— Avons-nous ici un officier indigène ? demanda le général.

— Le lieutenant Galfallah est à la tête de son peloton, lui fut-il répondu.

Le général lui fit signe de s'approcher, et lui montrant les trois bédouins qui fuyaient :

— Lieutenant, lui dit-il, tâchez de rejoindre ces hommes, et d'avoir d'eux des renseignemens sur la colonne que nous cherchons.

Cette phrase n'était pas achevée que le lieutenant Galfallah était parti au galop dans la direction que lui indiquait le général.

— Mais, général, s'écria quelqu'un, Galfallah, n'a jamais voulu apprendre un mot de français, il n'aura pas compris l'ordre que vous lui avez donné.

— Mais si, il a compris, puisqu'il l'exécute.

En effet, Galfallah, parfaitement monté, s'éloignait avec une rapidité presque fantastique : de leur côté les Bédouins fuyaient au grand galop de leurs chevaux; bientôt les fuyards

et celui qui les poursuivait disparurent derrière l lités du terrain, alors on attendit.

Un quart d'heure s'écoula pendant lequel on crut en dre dans l'éloignement deux ou trois coups de feu, puis vit apparaître Galfallah, qui se rapprochait presque rapidement qu'il s'était éloigné.

Tous les yeux étaient fixés sur lui, et chacun cherc reconnaître sur sa physionomie la façon dont il avait r la mission du général, mais on connaît l'impassibilité indigènes.

La physionomie du lieutenant était parfaitement Seulement, à mesure qu'il approchait, on cro quelque chose d'informe ballotter à l'arçon de sa selle.

Ce quelque chose d'informe c'étaient les têtes Bédouins, que Galfallah jeta aux pieds du général avec une grâce non moins parfaite qu'un amateur de d ou de tragédie jette du balcon un bouquet à le Ceritto Rachel.

Galfallah avait compris que le général Galbois lui d dait les têtes des Bédouins et il était allé les chercher.

PROMENADE ET BAL.

Pendant que j'avais pris dans le cabinet du général Be les notes que l'on vient de lire, Alexandre, Giraud, D

rolles, Maquet et Chancel étaient allés faire une cavalcade. Le chef de cette cavalcade était notre compatriote Bonnemain, lieutenant de spahis indigènes.

C'était un digne représentant de la France au milieu des Arabes que le lieutenant Bonnemain. Brave comme un Français et un Arabe à la fois, et surtout cavalier merveilleux, il donna à lui seul à nos compagnons le spectacle d'une fantasia dont le souvenir restera longtemps dans leur esprit: tout ce que les Centaures pouvaient faire avec leur double corps soumis à une seule âme, Bonnemain le faisait. Le plateau sur lequel se pratiquaient ses évolutions était tranché d'un côté à pic par un escarpement du Rummel faisant face à celui par lequel avait essayé de fuir la population arabe, lors de la prise de Constantine. Le précipice au fond duquel se tord la rivière, pareille à un filet d'argent, tant la profondeur du ravin est terrible, donnerait le vertige à un chamois.

Eh bien! Bonnemain lançait son cheval au galop, l'arrêtant court au bord du précipice, le faisait tourner sur ses jambes de derrière, et dans cette évolution demi-circulaire les deux jambes de devant, pareilles à un compas qui tracerait un cercle imaginaire dans l'espace, planaient sur le vide.

C'était à la fois effroyable et sublime à voir.

Juste en ce moment j'étais sur l'escarpement opposé, ne pouvant rien comprendre à la folie de ce cavalier qui semblait jouer avec le vide et la mort.

Tout me fut expliqué au retour.

Cet escarpement c'était l'emplacement de l'ancienne Casbah, devenue une caserne et une poudrière. D'énormes vautours au corps fauve et au cou blanc voltigeaient comme des

hirondelles au-dessus des toits, s'élevant quelquefois à des hauteurs telles qu'ils ne paraissaient pas plus gros que des oiseaux ordinaires, puis tout à coup retombant, se laissaient rouler sur eux-mêmes jusqu'à une hauteur de trente ou quarante pieds, hauteur où tout à coup ils ouvraient leurs ailes, et se remettaient à planer avec une suprême majesté.

Pourquoi ces vautours autour de ce pic et pas ailleurs ? c'est que du haut de ce pic on précipitait autrefois les femmes adultères, et que les vautours, en se laissant rouler avec elles dans l'abîme, trouvaient une proie toute broyée sur les rochers du Rummel.

La chute des condamnées était de mille mètres, trois fois plus haute que celle de la roche Tarpéienne.

Une fois le vent s'engouffra sous les habits d'une femme qu'on précipitait et qui jusqu'au dernier moment avait protesté de son innocence. Elle fut déposée doucement au fond du vallon, et son mari lui-même s'inclina devant le miracle.

Aujourd'hui, le supplice est aboli, mais les vautours continuent de tourner autour du roc ; comme les Arabes, ils espèrent que l'occupation française aura sa fin.

Le génie a élevé de magnifiques travaux à Constantine. Je demandais à un Arabe ce qu'il pensait de ces citernes, de ces ponts, de ces aqueducs.

— Que le peuple arabe est bien aimé de Mahomet, répondit-il, puisqu'il lui a envoyé des hommes qui, de l'autre côté de la mer, sont venus travailler pour lui.

La population de Constantine est convaincue que ce qu'elle ne pouvait pas faire, elle, nous sommes venus pour le faire, nous, et que le jour où nous aurons fini notre tâche, Dieu nous renverra, comme inutiles désormais en Algérie.

Si la ville de Constantine a gagné en citernes, en ponts,

en aqueducs, elle a perdu en pittoresque ; plus de bazars comme à Tunis : les rues sillonnées par des uniformes français; des boutiques où l'on parle italien et où l'on vend des indiennes !

Pour me consoler de ce petit désappointement, ces messieurs nous offrirent le spectacle d'un bal mauresque; nous acceptâmes avec empressement.

Les bals mauresques expliquent à merveille l'étonnement du dey d'Alger, qui voyant danser, à une soirée à laquelle il était invité, le maître de la maison, riche banquier de Naples, s'écria :

— Comment, étant si riche, se donne-t-il la peine de danser lui-même.

En effet, dans les bals mauresques, on ne danse pas, on regarde danser.

Nous entrâmes chez nos almées vers les neuf heures du soir; une lampe huileuse accrochée à la muraille éclairait un escalier dégradé. On dirait que toutes les maisons mauresques n'ont qu'une seule et même entrée.

Jusqu'à la porte de la chambre habitée par les femmes, tout est misère. On entre dans la chambre, et le luxe de celles qui l'habitent ressort par le constraste.

La chambre où nous entrions avait été préparée pour la fête. Les murailles, éclairées par des lampes en forme d'œufs d'autruche, étaient blanchies à la chaux, et par conséquent éclatantes de blancheur. Le plancher était couvert de ces nattes fines aux couleurs harmonieuses, dont les Arabes ont laissé la tradition en Espagne, et qu'on ne tresse bien qu'en Espagne et en Algérie. Puis, sur les nattes adossées à la muraille blanche, étaient trois ou quatre femmes, avec les jambes nues, les pieds déchaussés de leurs pantoufles, la tête cou-

verte d'un bonnet de velours chargé de sequins d'or, t
taucorps de velours et des pantalons de satin vert ou c
moisi broché d'or.

Elles fumaient des cigarettes et buvaient du café à pl
tasses.

C'étaient, trois d'entre elles du moins, d'admirabl
tures de 14 à 18 ans; la quatrième, encore belle
pouvait avoir 25 ans. Si leur chair n'avait pas la fe té
marbre, leur peau avait au moins la blancheur du t. C
tait une surface d'une matité parfaite, à peine nua
une veine nacrée sur laquelle tranchaient avec
pleine de volupté, le velours noir de leurs yeux et l'
leurs sourcils, qui se joignant au-dessus du nez c
d'une ligne sombre le double éclair de leur regard.

Au fond de la chambre étaient préparés des gradins p
les spectateurs.

Une chambre latérale, fermée par une simple portière
éclairée d'une seule lampe, offrait un naïf retrait à ceux
le désir était de causer chorégraphie avec les dans

Nous allâmes à ces dames, qui nous tendirent la in
nous offrirent des cigarettes qu'elles roulaient avec une
trême dextérité.

Un autre groupe, formé de musiciens assis à terre, se
nait en face des gradins qui nous étaient destinés, et s'
prêtait à faire ronfler des tambours de basque et à faire
tentir des tambours longs, pareils aux caisses des marcl
qui courent les foires en vendant des oublies.

Je commençais tant bien que mal une conversation
gestes avec l'aînée de nos danseuses, lorsque celle-ci pronon
avec une netteté qui fit tressaillir mon cœur tout français,
mot :

— Champagne.

— Hein? fis-je, croyant avoir mal entendu.

Fathma, elle s'appelait Fathma, Fathma répéta Champagne.

Et pour aider mon intelligence qui lui paraissait un peu tardive, elle fit le geste d'un buveur qui boit à même la bouteille.

Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je tirai quatre douros de ma poche, et les lui mis dans la main, en répétant ce même mot *champagne,* mais avec une intonation qui signifiait :

— Pour du champagne, mais pas pour autre chose.

Fathma était beaucoup plus intelligente que moi, car elle comprit à l'instant même et fit un geste d'épaule qui voulait dire :

— Allons donc, pour qui me prenez-vous?

Un moment je crus avoir affaire à une mauresque de la tribu des Beni-Lorettes, mais je me trompais. Le seul mot de la langue française que connût la Constantinoise Fathma, était le mot qu'elle avait si harmonieusement prononcé.

Une chose remarquable, c'était l'ignorance de ces pauvres créatures. Pas une d'elles ne s'était donné la peine de mesurer le temps qu'elle avait déjà vécu. Je leur demandai leur âge, aucune d'elles ne put me le dire. L'aînée seulement me répondit :

— Je commençais à parler, à ce que m'a dit ma mère, lorsque mourut le bey Mohamed-Monamany

Or, comme le bey Mohamed-Monamany mourut en 1824, cela lui faisait, comme je l'ai dit, un total de 24 ou 25 ans.

Une autre, à qui je fis la même question, leva sa main à

la hauteur de deux pieds et demi de terre à peu près, et dit :

— J'étais grande comme cela quand les Français sont entrés à Constantine.

Ce qui était encore moins positif, comme on le voit.

Cependant les spectateurs arrivaient. C'étaient des officiers de la garnison et deux ou trois employés supérieurs de l'administration française.

On nous présenta à eux. Nous fîmes connaissance.

En voyant entrer l'un d'eux, une des danseuses se leva et vint s'asseoir près de lui. C'était sa maîtresse.

En ce moment, l'almée au champagne rentra tenant une bouteille de chaque main et suivie d'un affreux groom portant deux autres bouteilles.

Ce groom, ce serviteur, ce laquais, comme on voudra l'appeler, est le compagnon indispensable des femmes mauresques qui ont sympathisé avec la civilisation.

C'est leur laquais, c'est leur serviteur, leur confident, c'est surtout ce qu'en Italie on appelle ruffiano.

Il est impossible de rien voir, en général, de plus laid, de plus dégoûtant, de plus immonde que ce page.

Le champagne fut très bien reçu des compagnes de Fathma, et, en un instant, les quatre bouteilles disparurent.

O houris de Mahomet, que le saint marabout vous connaissait bien lorsqu'il fit cette prédiction :

— Les giaours passeront devant les portes ouvertes des filles des croyans ; ils s'asseoiront à leurs tables : elles boiront leurs vins, et leur donneront leur cœur.

Comme vos sœurs d'occident, vous êtes filles d'Eve, et le fruit défendu est pour vous le fruit savoureux.

En tout cas, le vin de champagne mit nos danseuses en train. Une d'elles se leva d'un mouvement lent et gracieux

comme celui d'une couleuvre qui se dresse, se balança un instant comme fait un jeune peuplier au souffle du vent, puis fit signe aux musiciens, et la danse commença.

Danse étrange, qui n'était autre chose qu'un piétinement sur place.

Seulement cette danse devait changer peu à peu de caractère. La danseuse avait un mouchoir brodé à chaque main. Une de ses mains, la gauche, couvrait le visage comme si elle eut voulu en cacher l'expression aux assistans. L'autre était placée où la Vénus pudique a la sienne, seulement cette main était plus rapprochée du corps.

Peu à peu ce corps frémit, frissonna, se tordit, puis s'inclina en avant et se renversa en arrière d'un mouvement lent d'abord, mais qui devint de plus en plus actif. Le bonnet couvert de sequins tomba. Les nœuds qui retenaient la chevelure se dénouèrent. Cette chevelure elle-même s'éparpilla sur les épaules, couvrit le visage, voila le sein, se déploya flottante comme un étendard, puis les mouvemens, devenus de plus en rapides, en arrivèrent à l'expression de la plus ardente volupté : un cri de bête fauve en amour termina la crise, et la danseuse tomba évanouie.

Une matrone accourut aussitôt, prit la danseuse entre ses bras, et lui frotta le bout du nez avec la paume de la main. Aussitôt la danseuse rouvrit les yeux, reprit ses sens et recommença à danser.

Trois fois elle arriva au même paroxysme, trois fois elle s'évanouit et trois fois reprit ses sens. A la troisième fois seulement, une portion de ses vêtemens était allée rejoindre son bonnet.

Au reste, malgré cet exercice singulier, la peau était restée fraîche, presque glacée et sans apparence de moiteur.

A celle-ci succéda une autre. La danse fut la même, la progression la même, le cri le même, la résurrection la même.

Cet exercice nous occupa trois ou quatre heures, pendant lesquelles Boulanger et Giraud firent force croquis.

Il est impossible de donner aux personnes qui n'ont pas vu cette danse une idée de ce qu'elle est. Le dessin lui-même serait insuffisant, à plus forte raison le récit. Le dessin immobilise le mouvement, la plume ne peut le décrire.

Les mouchoirs brodés surtout, qui de temps en temps flottent au bout des mains étendus, tandis que la tête essaie de se cacher contre la poitrine, donnent à la danseuse une grâce charmante.

Nous sortîmes à minuit. C'est fort tard pour Constantine. La civilisation n'a pas encore été jusqu'à faire fermer les bals à deux heures du matin.

Au reste, les rues de Constantine sont aussi sûres la nuit que le jour. On ne sait pas ce que c'est que ces braves gens embusqués au tournant des maisons pour voir l'heure à la montre des passans ou faire l'aumône avec leur bourse. Le général Négrier, pendant son gouvernement, avait mis, comme Bou-Akas, bon ordre aux caprices de ces désireurs du bien d'autrui. Notre ami Ibrahim-Chaousse avait pu croire un instant être rentré sous la domination de son ancien maître Achmet-Bey. Il nous raconta que dans l'espace de six mois il avait coupé quarante-quatre têtes. Sept dans la même journée. Ce n'étaient certes pas les quatre-vingt-trois têtes décollées pendant une seule nuit, comme sous Achmet-Bey; mais enfin c'était un acheminement, et l'avenir promettait.

Ces sept têtes furent coupées à propos d'un troupeau confisqué, lequel paissait dans les prairies réservées pour l'ad-

ministration militaire. Pendant une nuit, plusieurs coups de fusil furent tirés sur les spahis de garde. On s'informa d'où ils pouvaient venir, et une dénonciation les attribua aux propriétaires des troupeaux.

Ils étaient six.

Le général Négrier les condamna à mort.

Comme on les conduisait au supplice, un homme bienveillant, une âme charitable s'approcha du général pour lui dire qu'il commettait une erreur, et que bien certainement ceux qu'on allait punir n'étaient point coupables.

Le général l'écouta, puis, le remettant aux mains du chaousse :

— Exécutez celui-là avec les autres, dit-il ; un homme qui défend de pareils gueux ne peut être que leur complice !

La chose fut faite comme elle venait d'être ordonnée; et si en réalité le nombre impair plaît aux dieux, les dieux durent être satisfaits, car ils eurent sept têtes au lieu de six.

L'anecdote fit du bruit; il y eut même, autant que je puis me le rappeler, dans le courant de 1842, quelque chose comme une motion à la Chambre, laquelle fut suivie d'une ordonnance de Louis-Philippe, qui défendait de couper des têtes, fût-ce des têtes d'arabes, sans son autorisation.

Depuis cette époque, deux assassinats seulement avaient eu lieu dans la ville de Constantine, encore l'un d'eux n'avait-il pas eu son entière exécution. Un Arabe, jaloux d'une femme espagnole, qui était sa maîtresse, avait frappé celle-ci d'un coup de couteau ; mais quoiqu'elle eût crié, quoiqu'elle eût appelé au secours, quoique le meurtrier eût presque été pris sur le fait, la femme refusa de le charger et même de le reconnaître devant le tribunal, de sorte qu'il fut acquitté.

Le second assassinat avait eu lieu quelque six mois avant

notre arrivée. Un boucher arabe avait été tué par le mari d'une femme qu'il aimait, et chez laquelle il s'introduisait en passant par le toit de la maison. Le mari s'appelait Mustapha-ben-Zaïouch, et l'amant Ben-Dunkali. Surpris en flagrant délit d'adultère par le mari, celui-ci voulut lui faire jurer de renoncer à la femme, mais il refusa. Ben-Zaïouch exaspéré le tua.

Une fois l'amant mort, la femme aida le mari à cacher le crime. On enterra le cadavre sous de l'orge, dans une citerne. Le bruit se répandit *que le lion avait mangé Ben-Dunkali*, et Ben-Zaïouch quitta tranquillement la ville sans être le moins du monde soupçonné.

Une fois le mari parti, la femme découpa le cadavre par morceaux, et chaque nuit elle en portait un morceau dans un endroit différent de la ville.

Elle fut surprise au moment où de l'escarpement de la Casbah elle allait faire rouler la tête dans le Rummel.

Nous avions oublié de dire que lorsqu'un homme disparaît, en Afrique, on dit qu'il a été mangé par le lion.

Nous restâmes encore deux jours à Constantine, puis nous prîmes congé de notre hôte le général Bedeau.

Je ne l'ai revu que le 24 février 1848, à trois heures de l'après-midi, en face de la chambre des députés, au moment où le roi Louis-Philippe venait de fuir en citadine, et où Ledru-Rollin proclamait la république.

LE CAMP DE SMINDOUX.

Le 22 décembre, à deux heures de l'après-midi, nous quittâmes Constantine.

C'était toujours notre même voiture et notre même conducteur, seulement, comme il était sans doute plus pressé en revenant qu'en allant, il ne nous prévint pas des endroits où la voiture avait l'habitude de verser.

Il est vrai que, comme nous connaissions la voiture, nous n'avions plus besoin d'être prévenus, nous sentions à ses oscillations le penchant qu'elle aurait eu à nous coucher de temps en temps sur la route. Néanmoins elle résista à ses sympathies, et nous arrivâmes, vers les six heures du soir, au camp fortifié de Smindoux, où nous devions passer la nuit.

Une auberge bâtie en charpente et une petite maison construite en pierre étaient les deux seuls abris réels que renfermât le camp.

La petite maison était habitée par le payeur du régiment.

Nous entrâmes dans l'auberge, où nous commandâmes à souper et où, en attendant le souper, nous essayâmes de nous réchauffer autour d'un poêle. Ce n'était pas chose facile; nous étions profondément atteints par l'humidité.

Giraud et Desbarolles s'étaient mis en quête d'une chambre à coucher, et avaient trouvé une espèce de galetas où le vent pénétrait de tous les côtés ; il étaient en train de nous

rapporter cette triste nouvelle, lorsque mon hôte vint à moi, me demanda si je ne m'appelais point monsieur Alexandre Dumas, et, sur ma réponse affirmative, me présenta les compliments de l'officier payeur et m'annonça qu'il était chargé par lui de m'offrir le rez-de-chaussée de cette petite maison en pierres sur laquelle plus d'une fois depuis notre arrivée nous avions tourné des regards d'envie.

Je demandai si le rez-de-chaussée pouvait nous contenir tous, et s'il y avait des lits pour tout le monde.

Le rez-de-chaussée était une espèce de cellule et ne renfermait qu'un lit.

Je priai notre hôte de présenter tous mes remercîments à l'obligeant officier, mais je refusai.

Ce dévouement ne fut pas accepté par ces messieurs, qui me démontrèrent qu'ils n'en seraient pas mieux parce que je serais plus mal, et qui insistèrent en chœur pour que j'acceptasse l'offre qui m'était faite.

La logique de ce raisonnement me toucha ; mais restaient mes scrupules vis-à-vis de l'officier : je le privais de son lit.

L'hôte me répondit qu'il avait déjà fait dresser un lit de sangle au premier, et qu'au lieu de le priver de quoi que ce fût, je lui ferais le plus grand plaisir en acceptant.

J'acceptai donc, mais au moins demandai-je à lui présenter mes remercîments.

L'ambassadeur me répondit que l'officier payeur était rentré très-fatigué, et s'était immédiatement couché en priant qu'on me transmît son offre. Je ne pouvais donc le remercier qu'en le réveillant, ce qui faisait de ma politesse quelque chose qui eût fort ressemblé à une indiscrétion.

Je n'insistai pas davantage et me laissai conduire au rez-de-chaussée qui m'était destiné.

C'était une jolie petite chambre parquetée en sapin, où l'on avait poussé la recherche jusqu'à couvrir les murs d'un papier. Cette petite chambre, toute simple qu'elle était, était d'une propreté aristocratique.

Il y avait du feu dans la cheminée; je m'en approchai. Sur la cheminée il y avait un livre, je l'ouvris.

Ce livre était l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Sur la première page de ce livre était écrit :

Donné par mon excellente amie la marquise...

Le nom était raturé de manière à le rendre illisible.

Je levai la tête pour regarder autour de moi, doutant que je fusse en Afrique, doutant que je fusse au camp de Smindoux, et mes yeux s'arrêtèrent sur un petit portrait au daguerréotype.

Il représentait une femme de vingt-six à vingt-huit ans, accoudée à une fenêtre et regardant le ciel à travers les barreaux d'une prison.

La chose devenait plus étrange à chaque instant : cette femme ne m'était pas inconnue.

Seulement, cette ressemblance, que je reconnaissais pour ne m'être pas étrangère, flottait à l'état de vapeur dans les vagues horizons du passé.

Quelle était cette femme prisonnière? De quelle façon et à quelle époque s'était-elle mêlée à ma vie? Quelle part y avait-elle prise, superficielle ou importante? Voilà ce qu'il m'était impossible de préciser.

Et cependant, plus je regardais cette femme, plus je m'affermissais dans la conviction qu'elle ne m'était pas inconnue.

Je passai plus d'une heure la tête appuyée dans ma main. Pendant cette heure, tous les fantômes de mon enfance, évoqués par ma volonté, reparurent devant moi, les uns rayon-

nans comme si je les avais vus la veille, les autres dans la demi-teinte, les autres pareils à des ombres voilées.

Ce fut inutile. Je sentais bien que la femme du portrait était au milieu de ces dernières, mais je ne pouvais lever le voile qui la cachait.

Je me couchai et je m'endormis, espérant que mon rêve serait plus lumineux que ma veille.

Je me trompais.

On me réveilla à cinq heures en frappant à ma porte. J'allumai une bougie et m'habillai, puis j'appelai notre hôtelier, dont j'avais reconnu la voix à travers la porte.

Il accourut : je le priai de demander pour moi au propriétaire de la chambre, au propriétaire du livre, au propriétaire du portrait la permission de lui présenter mes remercîmens ; en le voyant, peut-être tout ce mystère me serait-il expliqué. En tout cas, si la vue ne suffisait pas, il me restait la parole, et au risque d'être indiscret j'étais résolu d'interroger.

Mais on me répondit que l'officier payeur était parti dès quatre heures du matin, exprimant tous ses regrets de partir si tôt, ce qui *le privait du plaisir de me voir*.

Cette fois il était évident qu'il me fuyait.

J'en pris mon parti et tâchai d'oublier.

Mais n'oublie pas qui veut.

Nous déjeunâmes et nous partîmes.

Au bout d'une lieue à peu près, nous descendîmes de notre diligence pour gravir une côte.

Le conducteur s'approcha de moi.

— Monsieur, me dit-il, savez-vous le nom de l'officier qui vous a prêté sa chambre ?

— Non, pardieu ! répondis-je, et depuis hier je désire le savoir.

— Il se nomme monsieur Collard.

— Collard ! m'écriai-je, et pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce nom plus tôt?

— Il m'a fait promettre de ne vous le dire que lorsque vous seriez à une lieue de Smindoux.

— Collard ! répétai-je comme un homme à qui on ôte un bandeau de dessus les yeux.

En effet, ce nom m'expliquait tout. Cette femme qui regardait le ciel à travers les barreaux d'une prison, cette femme dont ma mémoire avait gardé une image indécise, c'était Marie Capelle, c'était madame Lafarge.

Sans doute la croyait-il innocente, ce pauvre exilé de Smindoux qui se rappelait, en m'offrant sa chambre, ces jours de notre jeunesse où nous courrions insoucieux dans les allées ombreuses du parc de Villers-Hellon ; et cependant, par une mauvaise honte, il n'avait pas voulu me voir, moi, l'ami, le compagnon de ses premières années.

Il s'était privé, le malheureux, de ce sympathique serrement de main qui nous eût rajeunis tous deux de trente années.

Et tout cela de peur que mon orgueil lui fît un reproche d'être le parent et l'ami d'une femme dont j'avais été moi-même l'ami, presque le parent.

Oh! que tu connaissais mal mon cœur, pauvre cœur saignant, et combien je t'en ai voulu de ce doute désespéré !

J'ai éprouvé dans ma vie peu de sensations aussi navrantes que celle qui, en ce moment, m'inonda le cœur de tristesse.

— Qu'avez-vous? me demandèrent mes amis.

Et, les larmes aux yeux, je leur racontai ce qui venait de m'arriver.

LES ZÉPHYRS.

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes à El Arouch.

Mon étonnement fut grand lorsque je vis venir à moi une députation composée d'une douzaine de soldats et de sous-officiers du troisième bataillon d'Afrique.

Le bruit de mon passage s'était répandu, et l'on venait me prier d'assister à une représentation extraordinaire.

Comme on savait que je voulais arriver le même soir à Philippeville, la représentation aurait lieu de jour.

Je fus quelque temps à comprendre et quel était le genre d'honneur qui m'était rendu, et quelle était la représentation à laquelle on me priait d'assister.

C'était comme auteur dramatique que j'étais reçu. La représentation à laquelle on me priait d'assister se composait de la *Fille de Dominique* et de *Farinelli*.

Les artistes étaient soldats et sous-officiers au troisième bataillon d'Afrique, autrement dit aux zéphyrs.

Disons ce que c'est que cette création toute française connue en Afrique et même en France sous le nom de zéphyrs.

Un ordre ministériel de 1831 organisa les bataillons d'Afrique avec tous les hommes détenus pour une cause correctionnelle n'entraînant pas la dégradation militaire. Ces bataillons devaient toujours être aux avant-postes.

Le premier bataillon prit le nom de chacal.

Le second se baptisa zéphyr.

Et le troisième se nomma chardonneret.

De ces trois noms, un seul se popularisa : ce fut le nom de zéphyr.

Le premier bataillon chacal créa le camp de Tixeraïn, à deux lieues d'Alger. C'était alors notre extrême avant-poste.

Le second zéphyr créa le camp de Birkadem.

Le troisième chardonneret créa celui de Douaira.

Ces trois bataillons pouvaient former un effectif de six mille hommes.

Ce fut alors que leur excentricité se révéla.

Employés toujours aux avant-postes, comme c'était leur destination, attachés à toutes les expéditions hasardeuses, les zéphyrs eurent mille occasions de se signaler, et, il faut leur rendre cette justice, ils n'en laissèrent échapper aucune.

Ils se distinguèrent d'abord à la Makta, en 1835 ; puis, en 36, au passage du col de Mouzaïa ; puis au premier siége de Constantine, où ils attaquèrent pendant la nuit la porte du Pont et la porte de la Rivière ; puis au second siége, où cinquante hommes et le capitaine Guinard furent dévorés par l'explosion ; cent hommes de bonne volonté, tous zéphyrs, avaient pris part à l'assaut ; le capitaine Cahoreau y

fut tué. Un zéphyr nommé Adam pénétra le premier dans la grande rue et fut décoré.

C'étaient des zéphyrs qui gardaient ce camp de Djemilah dont nous avons raconté la merveilleuse défense.

C'étaient des zéphyrs qui tenaient à Mazagran. Cent vingt-cinq contre six mille.

Ce dernier fait si incroyable que les Anglais le nièrent.

— C'est bien simple, dit le capitaine Le Lièvre, s'ils doutent, il n'y a qu'à nous faire recommencer.

Aussi, en 1836, intervint-il une ordonnance qui décréta que tout zéphyr ayant fait une action d'éclat ou étant demeuré un temps donné sans punition, pouvait quitter les compagnies disciplinaires et passer dans un régiment de l'armée d'Afrique.

Seulement on n'avait pas prévu une chose, c'est que le zéphyr ferait de sa patrie adoptive sa mère patrie. L'Afrique est, pour le zéphir, la terre promise ; une fois qu'il eut mis le pied en Algérie, le zéphyr ne sut plus quitter l'Algérie; de retour en France après son temps fini, il se vend pour revoir cette Afrique bien aimée, sous le ciel de laquelle a mûri sa réputation ; de retour avec son régiment, la discipline de France le fatigue, il regrette le spectacle, les chemins à faire, le feu à braver; il regrette jusqu'à la pluie qui glace, jusqu'au soleil qui brûle. Alors, il casse la crosse d'un fusil, ou vend une paire de souliers, ou déserte. Une condamnation disciplinaire le fait rentrer dans la catégorie zéphyrienne : on le renvoie en Afrique, où il retrouve la vie errante et excentrique qui fait du zéphyr le bohémien de l'armée.

En 1834, le général Duvivier, alors lieutenant-colonel, organisa une meute de chiens qui avait pour mission de

garder la nuit les blockhaus, et d'éclairer le matin les reconnaissances qu'on faisait pour donner aux troupeaux la liberté de paître. Vingt de ces chiens étaient affectés à la garde des blockaus, et dix autres aux reconnaissances; ils étaient dressés par un zéphyr, sous la conduite duquel ils sortaient, et qui les appuyait dans leurs chasses aux arabes. On l'appelait le colonel des chiens. Ce colonel durait peu, comme on comprend bien; c'était une cible à coups de fusil; et cependant, un était-il tué, il s'en présentait dix.

Une nuit, une embuscade arabe s'établit près d'un cimetière. Le matin, dans leur reconnaissance ordinaire, les chiens donnèrent dessus : ce fut une chienne nommée Blanchette qui la découvrit; elle sauta au cou de l'Arabe qui se trouvait le plus avancé. L'Arabe lui coupa la patte d'un coup de yatagan; mais Blanchette connaissait l'anecdote de Cynégire, elle ne lâcha point prise pour si peu. L'Arabe à moitié étranglé tomba entre nos mains; Blanchette fut amputée, elle habite Bougie où elle a ses invalides.

Bougie est, pour le zéphyr, presqu'une ville sainte, comme La Mekke, Médine, Djedda et Aden pour les Musulmans. C'est Bougie qui a vu s'accomplir un des faits les plus curieux qui soient consignés dans la biographie destinée à porter aux races futures les faits et gestes des zéphyrs. Ce fait est celui de la vente du corps de garde même où un zéphyr était en prison.

Ce corps de garde était une charmante maison neuve avec des barreaux de fer aux fenêtres, et une porte enjolivée et renforcée en même temps de têtes de clous; c'était une demeure fort aimable à une époque où les Kabyles venaient faire des excursions jusque dans la ville. Aussi un colon nouvellement débarqué s'approcha-t-il de cette maison et l'examina-

t-il avec un air de convoitise qui ne laissait aucun doute sur son désir de se l'approprier.

Sur quoi la fenêtre s'ouvrit, un zéphyr parut, et à travers les barreaux un dialogue s'entama.

— Voilà une charmante maison, militaire, dit le colon.

— Oui, pas trop laide, répondit le zéphyr.

— A qui est-elle?

— Parbleu! à celui qui l'habite, ce me semble.

— Elle est à vous?

— Elle est à moi.

— En propriété ou en location?

— En propriété.

— Peste! vous n'êtes pas malheureux. Il y a peu de militaires logés comme vous.

— J'ai profité d'un héritage qui m'est survenu, et je l'ai fait bâtir. D'ailleurs la main-d'œuvre n'est pas chère en Algérie.

— Combien vous coûte donc ce petit palais?

— Douze mille francs.

— Donnez-moi du temps, et je vous fais gagner deux mille francs dessus.

— Eh! eh! l'affaire peut s'arranger. Justement, il m'est arrivé des malheurs qui me forcent de vendre.

— Des malheurs!

— Oui, mon banquier a fait faillite.

— Voilà qui tombe à merveille.

— Hein?

— Non, je veux dire, voilà qui est bien malheureux.

— Combien donneriez-vous comptant?

— Mille francs; et le reste...

— Oh ! le reste, cela m'est égal. Je vous donnerai tout le temps que vous voudrez pour le reste.

— Cinq ans ?

— A merveille ! cinq ans, dix ans. J'ai besoin de mille francs. Voilà tout.

— Alors c'est une affaire faite. J'ai justement les mille francs sur moi.

— Allez m'attendre chez le marchand de vin.

— J'y vais.

— Seulement, en passant là-bas, voyez-vous, au coin de la rue, envoyez-moi le grand blond, c'est le serrurier du régiment. Il faut vous dire que mes camarades, pour me faire une farce, m'ont enfermé et ont emporté la clef.

— Je vous l'envoie.

Et le colon tout courant alla attendre son propriétaire chez le marchand de vin, tout en lui envoyant, bien entendu, le serrurier demandé.

Le serrurier arriva : la situation lui fut exposée; il s'agissait de partager les mille francs entre le prisonnier, le serrurier et la sentinelle.

Au bout de cinq minutes, la sentinelle était prévenue et la porte ouverte.

Au bout d'une demi-heure le contrat était débattu, réglé, signé, et le zéphyr empochait sa part des mille livres.

Deux heures après, le colon emménageait.

Un officier passa avec une patrouille, il vit qu'on descendait tout un mobilier à la porte du corps-de-garde.

La porte était ouverte, il entra. Le colon faisait cloner des planches.

Il regarda un instant avec stupéfaction.

Puis enfin :

— Que diable faites-vous là? demanda-t-il.

— Ce que je fais? pardieu! vous le voyez bien : j'emménage.

— Vous emménagez! où cela?

— Dans ma maison.

— Dans quelle maison?

— Dans celle-ci.

— Cette maison est à vous?

— Elle est à moi.

— Et comment est-elle à vous?

— Parce que je l'ai achetée, donc.

— A qui?

— A son propriétaire.

— Où était son propriétaire?

— Il était dedans.

L'officier regarda ses soldats; ses soldats se regardaient depuis longtemps, ils avaient compris ce que lui commençait à comprendre.

— Et qu'est devenu le propriétaire? continua l'officier.

— Cela ne me regarde pas, fit insouciensement le colon en continuant d'arranger son bazar.

— Comment! cela ne vous regarde pas. N'était-il donc pas enfermé?

— Si fait! Imaginez-vous que ses camarades lui avaient fait une farce et l'avaient enfermé; mais je lui ai envoyé le serrurier du régiment, un grand blond, et il est venu me rejoindre chez le marchand de vin, où nous avons passé le contrat.

— Devant notaire?

— Non; un sous-seing. Mais d'ici à trois mois je le *ferai* valider.

— Et il a touché ?

— Mille francs comptant.

L'officier ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Le colon le regarda avec étonnement.

— En doutez-vous ? demanda-t-il.

— Ma foi !

— Tenez, voilà le papier.

L'officier lut et trouva un sous-seing parfaitement en règle et contenant quittance de mille livres et obligation des treize mille autres.

Le colon avait acheté à un zéphyr en punition la salle de police du régiment.

L'affaire fut portée devant le tribunal de Bougie, qui n'eut pas le courage de punir l'auteur de cet admirable tour de passe-passe.

Le zéphyr fut acquitté et revint au quartier sous les arcs-de-triomphe que lui dressèrent ses camarades.

Le zéphyr a toutes les sciences innées; il est naturaliste, archéologue, dresseur d'animaux, c'est le pourvoyeur né de crapauds, de lézards, de serpens, de caméléons, de sauterelles, de stellions, de fouette-queues et de gerboises. Qui vient en Afrique pour faire des collections d'animaux peut s'adresser à lui; quand la nature s'appauvrit, il la seconde; quand l'espèce manque, il l'invente.

C'est le zéphyr qui a inventé le rat à trompe.

Nous allons raconter un fait presque incroyable, et qui cependant est de notoriété publique en Algérie.

A l'époque où la commission scientifique explorait la province de Bone, le 5e bataillon de zéphyrs tenait garnison dans cette ville. Un matin, le président de la commission vit arriver chez lui un zéphyr porteur d'une cage dans la-

quelle frétillait un petit animal, objet des attentions les plus délicates de la part de son propriétaire.

L'attention du savant fut éveillée par la façon amicale dont le zéphyr parlait à l'animal enfermé dans la cage.

— Que m'apportez-vous là, mon ami? demanda-t-il au zéphyr.

— Oh! mon colonel (le président de la commission scientifique était un colonel, homme d'infiniment d'esprit que nous avons tous connu); oh! mon colonel, une petite bête pas plus grosse que le poing, seulement vous n'en avez jamais vu de pareille.

— Voyons, montre-moi cela.

— Voilà, mon colonel.

Et le zéphyr remit à l'officier la cage qui renfermait son trésor.

— Eh! mais c'est un rat que tu m'apportes là! fit le colonel.

— Oui, mais c'est un rat à trompe, rien que cela.

— Comment! un rat à trompe!

— Etudiez, examinez, prenez une loupe, si vous n'y voyez pas avec vos yeux.

Le colonel étudia, examina, prit une loupe et reconnut un rat de l'espèce ordinaire; seulement, comme l'avait dit le zéphyr, ce rat avait une trompe.

Trompe adhérente au nez, placée à peu près comme est placée la corne du rhinocéros; trompe douée de mouvement et presque d'intelligence.

Du reste, identité parfaite avec les rats de l'espèce commune.

Seulement la trompe dont il était orné donnait à celui-là une valeur particulière, une valeur idéale.

— Hum ! hum ! fit le savant.

— Eh ! eh ! fit le zéphyr.

— Combien ton rat ?

— Mon colonel, vous savez bien que mon rat n'a pas de prix ; mais pour vous ce sera cent francs.

Le colonel en eût donné mille pour avoir ce sujet précieux. Il l'examina de nouveau. C'était un mâle.

— Serait-il possible d'avoir la femelle ? demanda-t-il.

— Peste ! fit le zéphyr, vous n'êtes pas dégoûté. Je comprends : vous voulez avoir de la race. Donnez cent francs du mâle, et l'on tâchera de vous avoir la femelle.

— Quand cela ?

— Ah ! dame ! c'est un animal bien fin, bien subtil ; la disparition de celui-ci aura donné l'éveil à la tribu. Je ne puis répondre de rien avant quinze jours ou trois semaines.

— Je te donne un mois.

— Et il y aura cent francs pour la femelle.

— Comme il y a eu cent francs pour le mâle.

— Vous aurez votre femelle ?

— Voilà les cent francs.

— Merci, mon colonel.

Et le zéphyr empocha les cent francs.

Trois semaines après, il revint avec un rat à trompe du sexe féminin.

— Tenez, mon colonel, voilà votre bête ; seulement elle m'a donné du mal, je vous en réponds.

Le colonel examina la bête : rien n'y manquait. Sa satisfaction était au comble ; il avait la paire.

Aussi fut-il pendant quelque temps l'objet de l'envie de tous ses compagnons. Monsieur Ravoisier n'en dormait plus, et monsieur Delamalle en était malade.

Ils demandaient des rats à trompe à tous les zéphyrs qu'ils rencontraient.

Ceux-ci se regardaient et répondaient :

— Comprends pas.

Le rat à trompe était à la hausse.

Le premier qui reparut fut vendu deux cents francs. Puis cet animal si rare commença de se vulgariser ; il n'y avait pas de jour où il n'y eût un rat à trompe à vendre.

Ils descendirent à cent francs, puis à cinquante, puis à vingt-cinq.

La recette des rats à trompe était connue.

Elle était, à peu de différence près, la même que celle indiquée par la *Cuisinière bourgeoise* pour faire un civet de lièvre.

Seulement, au lieu que pour faire un civet de lièvre il ne faut qu'un lièvre, pour faire un rat à trompe il faut deux rats.

On prend le bout de la queue de l'un, que l'on greffe en écusson sur le nez de l'autre ; on soutient l'adjonction par un emplâtre de diachillon, on emmaillotte l'animal de manière à ce qu'il ne dérange pas l'appareil. Au bout de quinze jours on lui rend sa liberté, et le tour est fait.

A partir de ce moment, la queue devient adhérente au nez du rat, comme un ergot devient adhérent au crâne d'un coq, et vous avez un rat à trompe.

Seulement, les rats à trompe ne se reproduisent pas, avec une trompe, du moins. Quand on veut en avoir, il faut les greffer.

Voici pour l'histoire naturelle. Passons à l'archéologie.

Un banquier suisse, grand amateur d'antiquités, débarqua en Afrique et se mit à la recherche de ruines romaines.

Il avait déjà fait quelques acquisitions importantes, lorsqu'un zéphyr lui apporta une pierre qui paraissait avoir servi de couvercle à un tombeau. La pierre était gravée, et l'inscription, parfaitement conservée, paraissait remonter, par la forme des lettres, au siècle d'Auguste.

Voici quelle était cette inscription :

C. ELL
A. RI. U. S. P. O.
LK. A. M.
IN
VEN....T
A.....V
I
T. E
T. NON. D.
EC.
O. R. A.
BI
T
UR.

Le savant pâlit huit jours sur cette inscription, qu'il avait eue pour rien, pour quatre-vingts francs, je crois.

Plus il pâlissait, moins il en trouvait le sens.

Aussi jugea-t-il à propos d'en référer à notre savant ami Berbrugger, lequel examina la pierre avec attention, et secoua la tête.

— A qui avez-vous acheté cette antiquité? demanda-t-il au Suisse.

— Mais à un soldat.

— A un zéphyr, n'est-ce pas?

— Il me semble que oui.

— Eh bien! voulez-vous que je vous dise quelle est l'inscription?

— Vous me ferez plaisir.

— La voici :

Cellarius Polkam inventavit et non decorabitur.

Traduction littérale : Cellarius a inventé la polka et cependant ne sera point décoré.

Le banquier suisse était homme d'esprit quoique banquier et quoique suisse : il trouva l'inscription moderne bien autrement curieuse que si elle était antique, il la rapporta à Zurich, où elle tient la meilleure place de son cabinet.

Le zéphyr n'est pas toujours chippeur, et parfois il donne aux acheteurs de la marchandise pour leur argent.

En 1836, à la campagne de Mascara, un Parisien accompagnait la colonne en amateur. On établit un bivouac, où dans l'espérance de surprendre l'ennemi on défendit d'allumer du feu. Le Parisien, exposé à la bise du soir et à la rosée de la nuit sans autre habit que son manteau, s'écria :

— Morbleu! je donnerais bien 25 louis pour avoir une maison.

— Comment la désirez-vous, monsieur, dit un zéphyr en s'approchant de lui, en bois ou en toile?

— En bois, répondit le premier.

— Et vous donnez 25 louis si on vous la livre.

— Je les apprête.

— C'est bien.

Une heure après deux prolonges étaient démolies et la maison était faite.

A la retraite de Constantine, deux zéphyrs étaient accroupis à la manière mauresque, sur quelques cadavres qu'ils avaient

rapprochés les uns des autres ; un officier leur reprocha de profaner ainsi les cadavres de leurs camarades.

— Mon capitaine, répondit un zéphyr, cela ne leur fait ni chaud ni froid, et cela nous épargne des rhumes de cerveau.

D'autres, pour n'être pas mouillés, s'étaient couchés dans les tombeaux de Koudiat-Aty. On voyait sortir leurs pieds, et on les prenait pour des morts ; de temps en temps seulement ils protestaient en croisant une jambe sur l'autre.

D'autres essayaient de tirer les burnous de dessous les morts, mais parfois les burnous étaient habités par des vivans ; alors les zéphyrs qui avaient tenté le vol s'excusaient en disant qu'ils cherchaient des scarabées, ou en demandant si l'on ne vendait pas du fromage de Gruyère.

Un des plus braves capitaines de l'armée, le capitaine Guitard, est un capitaine de zéphyrs. Un jour il entendit raconter qu'un saint Arabe avait monté au minaret de Biskara, et avait accompli sans accident cette entreprise presque impossible.

Aussitôt il fit seller son cheval et monta au minaret, depuis ce temps on ne l'appelle que saint Guitard.

Au bivouac de Ras-Oued-Zenati, on vit tout à coup, comme dans Macbeth, marcher non pas une forêt de broussailles, mais un forêt de chardons. C'était le colonel des chiens, qui ayant remarqué que le bivouac manquait absolument de combustibles en était allé chercher avec sa meute.

Ce jour-là, les zéphyrs furent les seuls qui firent la soupe.

Nous avons dit comment au camp de Djemilah, grâce à une éponge attachée au museau de Phanor, deux zéphyrs parvinrent à se procurer à boire, quand tous les autres mouraient de soif.

Il existe encore une autre tradition zéphyrienne à propos d'une éponge.

Un zéphyr introduisait une énorme éponge dans son bidon, puis il s'en allait chez le marchand de vins, et faisait remplir son bidon à la pièce. Le bidon rempli, et au moment de payer le vin, il demandait à le goûter, trouvait le vin mauvais, et vidait le bidon dans le tonneau.

Seulement l'éponge qui stationnait dans le bidon gardait sa part du liquide, on la pressait et au bout de deux ou trois expériences semblables on avait une bouteille de vin qui n'avait coûté que la peine de presser deux ou trois fois l'éponge.

Sous les ordres du capitaine Du Potet, les zéphyrs exécutèrent, au nombre de cent hommes, deux kilomètres de route en huit jours à 50 centimes le mètre courant, cela faisait mille francs gagnés en une semaine.

Or, il arriva que le paiement de ce travail concordant avec le paiement d'un compte arriéré de quatorze cents francs, les cent hommes se trouvèrent avoir à manger une somme de deux mille quatre cents francs. Il en résulta une noce magnifique. Six zéphyrs mangeaient chez un cantinier allemand ; après avoir déjeuné, dîné, soupé, et tout cela sans se lever de table, un estomac faible eut encore besoin de prendre quelque chose. Malheureusement on avait tout mangé, excepté la poule pondeuse, qui se mit justement à caqueter au moment où l'on délibérait sur le dernier service. Aussitôt un zéphyr se leva et courut au poulailler.

L'Allemand commençait à avoir assez de la compagnie de ses hôtes, et d'ailleurs il tenait à sa poule. En conséquence il sauta sur un fusil à deux coups, et mit le zéphyr en joue. Mais celui-ci se retournant tranquillement :

— Mon ami, lui dit-il, tu me tueras, tu tueras un de mes camarades, mais les quatre autres te tueront ; et, toi tué, mangeront la poule. Laisse-nous commencer par là.

L'hôtelier trouva le conseil bon, remit son fusil au clou, et la pondeuse fut mangée toute maigre qu'elle était.

En 1835, quelque temps après la prise de Bougie, alors que les officiers civils venus avec la troupe manquaient encore des choses de première nécessité, ils étaient entre autres choses obligés de recourir aux perruquiers militaires pour se faire faire la barbe ; parmi ces derniers le perruquier de la compagnie du capitaine Plombin avait la vogue. Seulement le savon était très-rare à cette époque, de sorte que le frater, craignant de voir manquer cette denrée, imaginait de placer les trois ou quatre patiens assis à côté l'un de l'autre dans la principale rue de Bougie, et commençait par leur savonner le menton à la suite les uns des autres ; les mentons savonnés il se faisait compter les 10 centimes, prix de rigueur. Les 10 centimes touchés il remettait le précieux fragment de savon à un compère qui disparaissait avec lui.

Cela allait bien pour celui qui faisait tête de colonne et dont le menton demeurait humide jusqu'à la fin de l'opération ; mais si peu que cette opération durât, les autres mentons étaient secs quand elle était finie. On appelait le compère, l'homme au savon ; on s'égosillait, on jurait ; mais l'homme au savon avait disparu. Il fallait se faire faire la barbe à sec ou revenir. Dans le premier cas, on était écorché ; dans le second, la barbe coûtait quatre sous au lieu de deux.

En 1836, M***, receveur des domaines, obtint un zéphyr en qualité d'ordonnance. L'habitation de ce fonctionnaire était ornée d'un jardin, et ce jardin était orné lui-même de

deux énormes figuiers. Ç'eût été quelque chose pour un amateur de figues ; mais M*** préférait le règne animal au règne végétal. Ce qui le préoccupa donc, ce fut de garnir ces deux arbres d'une certaine quantité de caméléons.

Les caméléons ne sont pas chose rare en Afrique. Le prix courant d'un caméléon est de un franc. M*** chargea donc son zéphyr de lui procurer à ce prix autant de caméléons qu'il pourrait lui en trouver. Les caméléons ne manquèrent pas ; tous les jours le zéphyr en apportait trois ou quatre, et les trois ou quatre vauriens étaient lâchés tantôt sur un figuier, tantôt sur l'autre.

Seulement, dès le cinq ou sixième jour, la besogne était devenu facile au zéphyr.

La nuit il enjambait le mur du jardin, cueillait sur le figuier trois ou quatre caméléons, et le matin il les apportait à son maître, qui, sans défiance, continuait à les lui payer le prix convenu.

Cependant, au bout d'un certain temps, M*** crut remarquer que ses caméléons ne s'augmentaient pas en proportion des achats qu'il faisait. Il manifesta son étonnement à son zéphyr, lequel lui répondit tranquillement :

— Vous savez, monsieur, que le caméléon prend la couleur des objets près desquels on le place. Habitant continuellement les deux figuiers, vos caméléons sont devenus verts, de sorte que vous les confondez avec les feuilles.

La réponse donna à penser à M***, qui, la même nuit, s'embusqua dans son jardin, et vit le zéphyr enjamber le mur, grimper sur l'arbre et faire sa récolte.

Le lendemain le zéphyr fut mis à la porte. M*** passa la revue de ses caméléons et reconnut que, quoiqu'il en eut

acheté une soixantaine, il n'en avait jamais en réalité possédé que dix.

En 1839, peu de jours après l'expédition de Djemilah, les zéphyrs furent envoyés sur la route de Constantine, à un endroit appelé les Tourmiettés, afin d'y fonder un camp. La route n'était pas sûre, et plusieurs assassinats avaient été commis à travers la toile des tentes. D'ailleurs ce n'était pas le seul inconvénient qui résultât de cette sorte de campement. La toile n'était pas un abri bien chaud pendant l'hiver, et l'hiver arrivait, et l'hiver promettait d'être rude.

Les zéphyrs eurent donc l'idée de construire un camp souterrain. Au nombre de sept ou huit cents, ils se creusèrent un immense terrier dont ils couvrirent l'ouverture avec une herbe que les naturels du pays nomment *diné*, puis, comme l'usage de la bière était assez commun, on songea à utiliser les cruchons. En conséquence, les cruchons furent défoncés, les goulots des uns passés dans le fond des autres, et des tuyaux de cheminée pratiqués. Le tout, assujetti avec du mortier, remplit le but auquel il était destiné.

Il résultait que ceux qui ignoraient l'existence de ce camp souterrain, cherchaient en vain les quinze ou dix-huit cents hommes terrés comme des renards, et dont l'existence n'était dénoncée que par les colonnes de fumée qui sortaient de terre.

En 1843, une colonne composée des troisième bataillon d'Afrique, 61e de ligne, artillerie, génie et spahis, revenait d'une expédition faite aux Hannenchas (frontière de Tunis), sous les ordres du colonel Herbillon.

La colonne fit séjour à Guelma.

Pendant ce séjour, le commandant de cette petite place, capitaine nouvellement arrivé en Afrique avec sa femme, fit

interdire l'entrée du camp aux troupes, à moins que les soldats ne fussent accompagnés de sous-officiers ou caporaux.

Les contrevenans étaient conduits à l'instant même au poste de police.

Malgré la sévérité avec laquelle cette consigne était exécutée, de nombreuses infractions avaient lieu.

Un jour, deux zéphyrs entrés sans permission se promenaient, après avoir fait des libations tellement copieuses, qu'ils étaient forcés de s'appuyer l'un à l'autre et de se soutenir mutuellement.

En les apercevant, le capitaine-commandant entra dans une telle colère, qu'il s'élança pour aller lui-même les arrêter. Mais voyant la colère de son mari et l'état dans lequel se trouvaient les deux soldats, la femme du capitaine l'arrêta, le suppliant de ne pas s'exposer à quelque malheur.

Pendant ce temps, les deux zéphyrs assistaient à la lutte, et, se doutant bien qu'ils étaient pour quelque chose dans cette pantomine, ils résolurent de fuir. Malheureusement, dans l'état où se trouvaient les jambes, c'était chose plus facile à résoudre qu'à exécuter. L'un d'eux, néanmoins, prit son élan et gagna du terrain; mais l'autre, comme le Curiace blessé, ne put le suivre que de loin, de sorte qu'il entendit bientôt les pas de son capitaine qui emboîtaient son pas.

Alors il se retourna, résolu de faire face au danger, et attendit l'attaque avec cette gravité oscillante des gens ivres.

— Pourquoi es-tu ici ? s'écria le capitaine, et en vertu de quel ordre y es-tu entré ?

— Mon commandant, répondit le zéphyr en ôtant sa casquette, je suis ici par ordre du général.

— Du général ?

— Oui, mon commandant, du général.

— Et de quel général ?

— Du général commandant la colonne.

— Et c'est le général qui t'a envoyé ici, dis-tu ?

— C'est le général qui m'a envoyé ici, je dis.

— Pourquoi faire ?

— Ah ! voilà, mon commandant.

— Je ne suis pas commandant, je suis capitaine.

— Excusez, mon capitaine, je n'avais pas l'intention de vous insulter.

— Abrégeons. Le général t'a envoyé ici ?

— Oui, il m'a envoyé.

— Pourquoi faire ?

— Il sait que je suis un savant, que j'ai des connaissances en topographie, en géographie, en hydrographie; il m'a envoyé pour lever un plan du camp et de ses environs.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, il m'a envoyé pour cela.

— Et ton camarade ?

— Mon camarade ?

— Oui.

— Eh bien ! il est avec moi, mon camarade.

— Il n'est pas avec toi puisqu'il s'est sauvé.

— Il ne s'est pas sauvé.

— Bah !

— Non : je me suis aperçu que j'avais perdu ma boussole, et je viens de l'envoyer voir dans mon sac si elle n'y était pas.

Le capitaine ne put s'empêcher de rire, et grâce fut faite au soldat de la salle de police.

SPECTACLE DIURNE.

Les zéphyrs d'El-Arouch étaient sous les ordres du capitaine Plombin, qui n'avait point de salle de police, et qui d'ailleurs n'en avait pas besoin, n'ayant appliqué que trois punitions depuis trois mois, et toutes trois simples punitions disciplinaires.

C'était un brave officier, plein d'observation, charmant d'esprit, et qui un an ou deux avant que nous ne fissions sa connaissance avait eu le bras cassé par une balle.

La blessure était grave; il était tout à fait question de lui couper le bras, lorsque le docteur Baudin, l'un de nos chirurgiens militaires les plus distingués, opéra avec un bonheur complet la resection de l'os. Le capitaine Plombin, depuis ce temps, a un bras un peu plus court que l'autre, voilà tout; mais dont, au reste, il se sert parfaitement.

Ce fut lui qui me présenta à la troupe.

Voici sa composition :

MIDROIT, directeur.

FÉLIX FONTAINE. . . .	Jeune-premier.
AUGUSTE BONNEAU.. . .	Premier rôle.
HENRY HIRSELIN. . . .	Premier comique.
AUGUSTE CARRES. . . .	Père noble.
JULES GAUTHIER. . . .	Deuxième jeune-premier.
JOSEPH TRION..	Deuxième comique.
JEAN LECOINTRE. . . .	Première amoureuse.
JULES PERRINE.	Rôles de Déjazet.
EDMOND SAINTOT. . . .	Musicien.

On me conduisit droit à la salle de spectacle. Tous nos artistes étaient sous les armes. On comptait m'offrir des scènes détachées de la *Fille de Dominique* et de *Farinelli*.

Je n'ai jamais rien vu de plus curieux que ce spectacle, que cette salle, que ces acteurs.

Monsieur Auguste Bonneau, qui joue les Lafont, était véritablement un artiste remarquable, qui n'eût été déplacé à Paris sur aucun théâtre.

Monsieur Henry Hirselin joua un rôle de savetier avec un comique parfait.

Enfin monsieur Jules Perrine chanta son grand air de la *Fille de Dominique* avec un goût incroyable et un entrain merveilleux.

On reconnaissait là ces enfans de Paris, si intelligens, qui transportent la patrie partout où ils sont.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux peut-être que les artistes, c'était leur aménagement, leur foyer, leur matériel.

Tout cela avait été bâti, créé, dessiné, taillé, cousu par eux.

Les robes de femmes eussent défié nos plus habiles couturières.

A l'époque où nous arrivâmes, les recettes de l'année montaient à 50,000 francs.

Tout cela avait eu pour source une première mise de fonds de cent francs, venant d'une retenue qui avait été faite sur le prêt, à propos de deux ou trois paquets de cartouches égarés.

Il faut voir avec quel artifice étaient découpées les dentelles et brodés les habits.

Les habits étaient peints, les dentelles étaient en papier.

Seulement, à distance, il était impossible d'y rien voir.

Tout le matériel, qui aujourd'hui ne laisse pas que d'être considérable, provient des recettes. Les acteurs ayant leurs rôles à apprendre, leurs répétitions à faire, sont exempts de service quand le bataillon est au complet; mais comme, au moment où nous visitions El-Arouch, trois compagnies étaient dehors, les acteurs montaient la garde comme de simples mortels.

La troupe d'El-Arouch garde avec vénération le souvenir de monsieur de Salvandy; lorsque monsieur de Salvandy passa, il y eut spectacle extraordinaire, et le ministre de l'instruction publique laissa, je crois, cinq cents francs pour les artistes.

Seulement, ce soir-là justement, la représentation fut troublée par une alerte. Un factionnaire tira un coup de fusil sur un Arabe voleur. En un instant tout le monde fut sur pied : on explora les environs, on ramassa le cadavre; et comme il fut reconnu que le voleur était seul de sa bande, tout fut dit.

Un autre soir, il y eut une véritable attaque : au milieu du spectacle, on battit aux champs. On jouait le *Capitaine Roquefinette*. Acteurs, spectateurs, prirent leur fusil et coururent au feu. La jeune-première retroussa sa robe dans la ceinture de sa giberne et fit des merveilles.

Cette jeune-première était vraiment quelque chose de curieux à voir. Quand la représentation fut finie, je montai sur le théâtre pour faire mes complimens aux artistes. Je ne lui parlais que le chapeau à la main, et lui présentais le bras pour descendre l'escalier ou plutôt l'échelle du foyer. L'illusion était réelle, et je me prenais à la traiter comme une femme.

Dans l'état ordinaire, c'est-à-dire lorsque la première

amoureuse et la Déjazet sont habillées en zéphyrs, elles portent leurs cheveux en bandeaux sous leur képi, ce qui leur donne un petit air coquet qui leur va à merveille.

A Sétif, il y a comédie supérieure, nous allions dire par habitude comédie française; et les artistes d'El-Arouch, en véritables gens de mérite, avouaient la supériorité du théâtre de Sétif sur le leur.

Les jeunes-premières de Sétif sont, ou plutôt étaient, en 1836, Marchand et Drouet; Drouet, charmant garçon blond, jouait les amoureuses, et avait un succès remarquable dans la *Chanoinesse*.

Marchand était sergent: nous eussions pu le voir à Constantine, où il était allé pour acheter des rubans et des costumes de femmes. Ces derniers artistes appartenaient au 19e léger, dans lequel se trouvaient incorporés plus de huit cents Parisiens.

Aussi la troupe avait-elle un Arnal des plus remarquables. Malheureusement cet Arnal, qui s'appelait Rolle, et qui était secrétaire de la place, passa à l'ennemi à la suite d'un passe-droit qui lui fut fait pour une question d'emploi.

En 1836, il y avait théâtre à Bougie. Les habitans depuis longtemps demandaient l'*Auberge des Adrets*, et depuis longtemps cette représentation extraordinaire, attendue avec impatience, leur était promise, lorsqu'un matin ils virent annoncer sur l'affiche ce spectacle si désiré.

Ce retard avait tenu purement et simplement à la difficulté d'avoir deux habits de gendarme; mais enfin, la veille, le premier comique et l'amoureuse avaient, comme les plus propres à faire réussir la négociation, été dépêchés au brigadier de la gendarmerie, et à force de marivaudages, avaient obtenu de lui qu'il prêtât deux costumes complets.

Or, ces costumes étaient en la possession des artistes, et comme lorsque les zéphyrs tiennent, ils tiennent bien, rien ne pouvait plus retarder la représentation.

La salle était comble : le brigadier et sept ou huit de ses hommes, pour lesquels il avait demandé des entrées gratis, étaient au centre du parterre.

Tout allait à merveille et un rire homérique désopilait toutes les rates, même celles des gendarmes, lorsqu'arriva la scène d'arrestation de Robert Macaire et de Bertrand.

On comprend bien que puisque monsieur Frédérick Lemaître et monsieur Serres faisaient résistance en ce moment, les deux braves zéphyrs, qui représentaient leurs personnages, voulurent, non-seulement se modeler sur eux; mais encore, les surpasser, si la chose était possible. Aussi, entamèrent-ils une lutte désespérée, dans laquelle le brigadier commença de s'apercevoir que ses habits couraient les plus grands dangers. A l'instant même ses cris de détresse se mêlèrent aux rires, aux bravos et aux applaudissemens ; mais, comme si ces cris donnaient aux deux malfaiteurs une force nouvelle, ils redoublèrent d'énergie, et le premier pan de l'habit d'un des gendarmes resta dans les mains de Robert Macaire. A cette vue, le brigadier ne cria plus, mais hurla, et comme ces hurlemens, répétés par six ou huit gendarmes qui entouraient leur chef, troublaient le spectacle, on mit les gendarmes à la porte, comme perturbateurs.

Une fois le brigadier et ses hommes expulsés, les habits, comme on le comprend bien, furent mis en charpie, et chacun rentra, spectateurs et acteurs, rapportant un lambeau d'uniforme à sa boutonnière.

Seulement, le commissaire supérieur, qui avait assisté au

spectacle et qui avait vu comment la chose s'était passée, condamna la troupe comique à payer les habits.

Une affiche plaintivé annonça, en conséquence, que le produit de la prochaine représentation serait appliqué à ce remboursement.

On fit salle comble.

Vers cinq heures du soir, nous prîmes congé de nos braves zéphyrs, qui vinrent nous reconduire jusqu'aux frontières du camp, et je leur promis, lorsque je reverrais monsieur de Salvandy, de les rappeler à son souvenir.

A dix heures du soir, nous étions de retour à Philippeville.

Le temps n'avait point été assez beau pour que le *Véloce* pût quitter son mouillage de Stora. Il nous attendait donc où nous l'avions quitté.

A six heures du matin, nous nous levâmes, à huit heures nous étions à Stora.

Pendant mon absence, on m'avait fait un présent, on m'avait donné un vautour.

Je voulus le faire conduire au bâtiment ; mais comme il était féroce, personne ne voulut se charger de la commission.

J'empruntai la cravache de Desbarolles. Je pris le bout de la chaîne de mon animal et je me mis en mesure de le conduire comme on fait d'un dindon.

Il essaya de résister, mais la cravache fit son effet, et mon vautour prit en sautillant le chemin de la rade, où il arriva parfaitement apprivoisé.

Tout l'équipage nous attendait; c'était toujours une fête pour nos marins que le retour à bord. Parmi eux brillaient

au premier rang mes deux sculpteurs Hadj'-Younis et Mohammed.

Les braves gens, aussitôt que nous disparaissions, avaient une peur terrible de ne plus nous revoir. Or, moi disparu, ils eussent été forcés, comme le zéphyr, d'envoyer chercher leur boussole, et Dieu sait s'ils l'eussent retrouvée.

A neuf heures nous eûmes fini d'appareiller.

La mer était houleuse, un terrible vent d'ouest soufflait en face. Nous longeâmes la côte jusqu'au cap Bougaroni ; arrivés là, nous trouvâmes l'*Etna* qui venait de Bone, et avec lequel nous marchâmes de conserve.

Mais au bout d'une heure de lutte contre les vagues et contre le vent, la mer devint si mauvaise et la bourrasque si violente, que le capitaine annonça qu'il ne continuerait pas sa route et allait prendre le mouillage de Collo.

Un instant, nous crûmes que nous aurions la honte de voir l'*Etna*, bâtiment d'une force inférieure à la nôtre, franchir ce cap Bougaroni que nous ne pouvions franchir, nous.

Mais, à peine eûmes-nous viré de bord, que l'*Etna* en fit autant, et suivant de point en point notre manœuvre, vint jeter l'ancre à deux cents pas de nous, dans le port de Collo, où nous mouillâmes par dix-huit brasses sur un fond de matte.

Comme nous étions en pays ennemi, il n'y avait pas moyen d'aller à terre ; il y avait même plus, nous distinguions, à deux portées de fusil de nous, à peu près, un certain nombre de kabiles armés, qui, ne sachant pas dans quel but deux vaisseaux de guerre venaient de jeter l'ancre si près d'eux, semblaient garder le rivage contre une descente.

Le 24, au point du jour, nous levâmes l'ancre et nous remîmes en route.

La mer était encore violemment agitée, et cependant le vent était en grande partie tombé, aussi, cette fois en vînmes-nous à notre honneur et doublâmes-nous, toujours en compagnie de l'*Etna*, ce fameux cap Bougaroni qui semblait la veille nous être imposé comme le point qu'il nous était défendu de passer.

La cap Bougaroni doublé, nous commençâmes un autre exercice. Celui-ci consistait à lutter de vitesse avec l'*Etna*. Mais, quoique notre cadet d'une centaine de chevaux, l'*Etna* était meilleur marcheur que nous, et au bout d'une heure de course nous étions distancés de plus d'une demi-lieue.

Nous en prîmes notre parti, et nous laissâmes le *Véloce* marcher comme il pouvait.

Nous savions au moins une chose, c'est que trois ou quatre heures d'avance notre retour serait annoncé à Alger.

Pendant la journée du 24 et la matinée du 25, nous doublâmes successivement Bougie, Bengut et Matifou; enfin le 25, à deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes Alger.

Le temps était au plus grand variable, tout entremêlé d'effroyables bourrasques, de sorte que les nuages qui passaient sur le soleil, que la pluie qui rayait l'horizon, et que les rayons lumineux qui de temps en temps passaient à travers la brume, donnaient à la ville vers laquelle nous voguions les aspects les plus fantastiques.

Tout à coup un horrible coup de vent se déclare; un nuage de poussière se lève en tourbillon de la montagne qui domine Alger, couvre la ville comme un vélarium de toile écrue, et vient nous fouetter le visage de ses mille aiguilles. Un bâtiment près d'entrer au port, et qui s'avançait toutes voiles dehors, est forcé de carguer ses voiles et de fuir de-

vant le temps. Heureusement nous sommes déjà presque abrités par la ville. D'ailleurs, nous forçons de vapeur et nous arrivons à rompre l'espèce de trombe atmosphérique qui nous enveloppe. En ce moment, nous entendons des cris de détresse, et un batelier passe près de nous, entraîné avec sa barque vers la pleine mer ; le vent le fait courir sur les vagues comme une pierre qui ricoche. Nous lui jetons en passant une corde, mais nous le manquons. C'était son dernier espoir, car, cette amarre manquée, il lâche ses rames, lève les bras en l'air et les agite en signe de détresse. Heureusement un pilote et quatre hommes, montés dans une excellente barque, se mettent à sa poursuite, et, joignant la puissance de la rame à la vitesse du vent, gagnent sur lui.

En ce moment, nous tournons la jetée et nous perdons de vue les deux barques.

Un quart d'heure après, nous jetions l'ancre et nous voyions rentrer le pilote, traînant à la remorque la petite barque encore montée par le batelier auquel il venait de sauver la vie.

Nous prîmes terre à la nuit fermée.

ALGER LA BLANCHE.

LES AUTRUCHES DE MADAME JOUSSOUF.

Nous avions une grande question à vider en arrivant à Alger : c'était celle du *Véloce*.

A peine avions-nous touché barre à notre premier passage. Le hasard avait fait que le maréchal Bugeaud, ignorant l'époque précise de notre arrivée, était allé faire une tournée dans l'intérieur, et se trouvait absent. Pour ne pas perdre de temps, j'avais alors pris sur moi d'emmener le *Véloce*, ou plutôt de me faire emmener par le *Véloce* jusqu'à Tunis. Cette décision, dont toutes les observations du monde n'avaient pu me faire démordre, avait causé un grand scandale dans la haute administration algérienne ; mais comme j'avais déclaré que, si l'on ne me laissait pas mon bâtiment, je retournerais à l'instant même en France, on en avait, dans la peur de me voir partir, passé par où j'avais voulu.

Cela m'était d'autant plus facile de montrer les dents à messieurs les commis, qu'invité par monseigneur le duc de Montpensier à assister à son mariage, je n'avais touché en rien à mon crédit pour le voyage d'Espagne, que nous avions fait de nos propres deniers. Le crédit de dix mille francs que m'avait ouvert monsieur de Salvandy était donc parfaitement intact. Je laissais le crédit à l'actif du ministère de l'instruction publique, je revenais à Paris, et tout était dit.

Je n'aurais pas vu l'Algérie cette fois là aux frais du gouvernement ; mais je verrais l'Algérie un autre jour à mes frais, comme j'avais déjà vu l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, et la Sicile.

Monsieur le maréchal Bugeaud avait donc à décider entre moi et je ne sais plus quel commissaire de marine avec lequel j'avais eu maille à partir lors de mon passage à Alger.

En mettant pied à terre, nous nous informâmes si monsieur le maréchal Bugeaud était de retour.

Au moment où je prenais cette information, on me le montra qui passait.

J'ai assez pour système, dans les circonstances semblables à celle où je me trouvais, de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

J'allai donc droit au maréchal.

J'avais vu le maréchal une seule fois chez monsieur d'Argout. Il y avait de cela dix ans à peu près, il avait parlé de l'Algérie où il avait combattu, mais dont il n'était pas encore gouverneur, et il en avait parlé non-seulement en soldat, mais en philosophe et en poëte.

A peine au milieu de cette conversation qui était restée dans ma mémoire, mais qui avait dû bien certainement s'échapper de la sienne, à peine avais-je eu l'occasion d'attirer son attention par deux ou trois questions que je lui avais adressées... Mais les hommes haut placés ont une case particulière dans la mémoire pour se rappeler ces espèces de visions.

Le maréchal Bugeaud me reconnut en m'apercevant.

— Ah ! ah ! me dit-il, c'est vous, monsieur le preneur de vaisseau, peste ! ne vous gênez pas, des deux cent vingts chevaux pour vos promenades.

— Monsieur le maréchal, lui dis-je, j'ai calculé avec le capitaine que j'avais coûté, depuis mon départ de Cadix, 11,000 francs en charbon et en nourriture au gouvernement. Walter Scott, dans son voyage en Italie, a coûté 150,000 fr. à l'amirauté anglaise, c'est 119,000 fr. que le gouvernement français me doit encore.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas fait le tour de la Méditerranée tout de suite.

— Parce que j'avais eu la sottise de promettre que mon voyage ne durerait que dix-sept jours, il en a duré dix-neuf,

mais ce n'est pas ma faute puisque le mauvais temps nous a cloué quarante-huit heures dans le port de Collo.

Le maréchal vit que j'étais décidé à faire contre lui un nouveau Mazagran ou un autre Djemilah.

Il me tendit la main.

— Allons! me dit-il, la paix; vous avez pris le *Véloce*, vous avez bien fait, n'en parlons plus. Voulez-vous dîner demain avec moi?

— Monsieur le maréchal, j'ai mon fils et quatre amis.

— Eh bien! avec votre fils et vos quatre amis, parbleu!

— Merci, monsieur le maréchal.

— Venez de bonne heure, je donne l'investiture à un cheick, c'est un homme curieux, très puissant dans sa tribu, un vrai Arabe, un Kabyle de pure race, qui avait servi de guide à monseigneur le duc d'Orléans pour traverser les Bibans.

— Ah oui! El-Mokrani, n'est-ce pas?

— Vous le connaissez?

— De nom.

— On s'occupe donc de nous de l'autre côté de la Méditerranée.

— C'est-à-dire qu'on ne s'occupe que de vous; c'est un des priviléges de l'Afrique, vous savez, que de bruire dans le monde. « *Quid novi fert Africa?* » disaient les Romains du temps de Scipion. Eh bien! nous sommes des Romains, à l'endroit de l'Afrique du moins.

— Ne trouvez-vous pas au reste qu'elle en vaut bien la peine, qu'on s'occupe d'elle.

— L'Afrique, mais c'est la terre promise.

— C'est la terre donnée, donnée par la Providence à la France. Faites-la connaître à tous ces méchans avocats qui

nous marchandent 400,000 fr. quand nous leur donnons un monde, dites-leur qu'il n'y a qu'à la gratter deux fois par an pour qu'elle donne deux moissons; ils peuvent m'en croire, moi qui suis un laboureur, un paysan, un planteur de pommes de terre. Avez-vous vu la Mitidjah, avez-vous vu Blidah?

— Je n'ai encore rien vu.

— Eh bien! voyez tout cela, et dites leur là-bas, à tous ces imbéciles qui parlent de l'Algérie sans la connaître, dites-leur que j'ai de la terre pour trois millions d'hommes, seulement il n'y a pas d'autres système que le mien, des colons militaires, un gouvernement militaire, une justice militaire... Ah! voilà le général de Bar, c'est un de vos amis, c'est lui qui a empêché que je ne fasse courir après vous avec l'*Etna* pour ravoir mon *Véloce*.

— Ah! vous eussiez été bien avancé, avec le *Véloce* nous eussions pris l'*Etna*, cela nous aurait fait un bâtiment de plus à nous, et à vous deux bâtimens de moins.

— Allons! il paraît que sur ce point-là je n'aurai pas raison avec vous.

— C'est un parti pris, monsieur le maréchal.

— Soit! je n'y reviendrai plus.

Je remerciai le général de Bar de m'avoir si bien défendu et je pris congé des deux vieux soldats, ayant hâte de rejoindre mes compagnons que j'avais perdus sur la place de la Marine, et qui devaient être occupés à chercher des logemens pour eux et pour moi.

Ils s'étaient arrêtés à un hôtel ouvert huit jours auparavant, et qu'on appelle l'hôtel de Paris. Giraud, qui avait voyagé en Italie, prétendait comme les Italiens qu'il faut toujours s'adresser aux nouveaux saints, attendu qu'ils ont leur réputation à faire.

J'étais en train de faire non pas ma réputation comme un saint ou un hôtelier, mais ma toilette, lorsque ma porte s'ouvrit et donna passage à un officier habillé en bourgeois, qui vint se planter devant moi, les jambes écartées et en me posant la main sur l'épaule.

— Eh parbleu ! vous voilà donc enfin, mon cher ami, me dit-il; il y a dix ans que je vous attends : ce matin on a signalé le *Véloce*, et j'ai dit, bon ! cette fois, je le tiens.

Je regardais cet officier qui m'attendait depuis dix ans, cet ami qui me prévenait qu'il allait s'emparer de ma personne, et il m'était impossible, non-seulement de mettre son nom sur son visage, mais encore de me rappeler où je l'avais vu.

— Bon ! dit-il, voilà que vous ne me reconnaissez pas.

Je voulus balbutier quelques lieux communs.

— Vous ne me reconnaissez pas, c'est dit ; rien d'étonnant : depuis que je vous ai vu, j'ai été fait général et je me suis marié.

— Mais enfin.

— Joussouf.

Je jetai un cri de joie.

Ce cher Joussouf; moi aussi, depuis dix ans, je me faisais une joie de le revoir.

Je l'avais revu et je ne le reconnaissais pas.

Non point parce qu'il était général, non point parce qu'il était marié ; mais parce qu'au lieu de ce charmant costume franco-arabe avec lequel il était venu à Paris, il portait un affreux costume bourgeois qui le rendait presque aussi laid que nous.

Une fois la reconnaissance faite, nous appartenions à Joussouf pour toute la journée.

Une voiture nous attendait à la porte ; nous y montâmes, le cocher partit.

Joussouf demeurait à Mustapha supérieur : il y habitait une petite maison arabe que sa femme, charmante Parisienne transportée en Afrique, avait eu l'excellent goût de meubler à l'arabe.

Des fenêtres de cette maison, la vue s'étendait sur tout le golfe, sur une partie de la ville à gauche, sur une partie de la plaine de la Mitidja à droite.

Joussouf, cet homme terrible en face de l'ennemi ; ce général, aventureux comme un condottière du moyen-âge ; ce chasseur, chasseur d'hommes et de lions ; ce ressort qui part et qui tue, comme me disait le maréchal Bugeaud en parlant de lui, est, dans l'intimité, une des natures les plus douces, les plus spirituelles et les plus aimantes que j'aie jamais connues.

Je n'ai jamais vu personne faire les honneurs de chez lui comme Joussouf. Au bout de dix minutes qu'on est chez lui, on n'est plus chez lui, on est chez soi. L'homme et la maison vous appartiennent.

Il s'agissait de manger à dîner un kouskoussou gigantesque, et, en attendant le dîner, de visiter à cheval et en calèche les environs d'Alger.

Les quatre chevaux du général furent mis à la disposition de ces messieurs.

Giraud, Desbarolles, Alexandre et Maquet, les centaures de la troupe, s'en emparèrent.

Madame Joussouf nous fit les honneurs de la calèche, à son mari, à Boulanger et à moi.

Comme aux environs de toute ville arabe, ce qu'il y a de charmant à voir aux environs d'Alger, ce sont les cafés et les

fontaines, situés toujours sur les points les plus pittoresques et les mieux abrités.

Les uns avec leurs fumeurs, couchés nonchalamment avec les serviteurs, non moins nonchalans que les fumeurs.

Les autres avec leurs haltes de pèlerins, de chevaux, d'ânes et de chameaux.

Cafés et fontaines, abrités par des palmiers et des sycomores, les deux plus beaux arbres de la création, et qui complètent si parfaitement un paysage africain.

Après deux heures nous rentrâmes.

La table était toute dressée au milieu de la cour, chargée de fleurs, ornée au centre de son gigantesque kouskoussou.

Le cuisinier de madame Joussouf avait fait du kouskoussou arabe ce que nous avons fait du macaroni italien, c'est-à-dire un objet aussi loin de son origine que l'était la voiture du sacre de Charles X du chariot à bœufs du roi Pharamond.

Madame Joussouf, après le dîner, nous réservait le dessert du dessert.

C'était une promenade dans ses jardins et une halte devant sa ménagerie.

C'était des jardins qu'étaient tirés toutes les fleurs et tous les fruits qui avaient paru sur la table.

Quant à la ménagerie, elle se composait d'une antilope, de deux gazelles et de deux autruches.

L'antilope avec sa double corne en forme de lyre, ses gros yeux étonnés, sa tête énorme, me parut grotesque.

Les gazelles avec leurs jambes fines, leur œil vif, leurs oreilles mobiles et incessamment inquiètes, soutinrent admirablement la réputation que leur ont faite les poëtes arabes.

Mais décidément l'autruche est l'animal le plus fantasti-

que qui ait jamais eu sa description, soit dans le *Vieux Testament*, soit dans l'*Histoire naturelle* de monsieur de Buffon.

Dans la prévision des autruches et de leur estomac proverbial, madame Joussouf nous avait invités à faire une provision de pain.

Chacun de nous avait apporté une part suffisante à désaffamer un homme.

En un tour de col, la provision générale fut absorbée, sans que les deux étranges animaux parussent avoir rien perdu de leur gloutonnerie.

L'un de nous voulait retourner chercher du pain à la maison, mais madame Joussouf nous arrêta.

— C'est inutile, dit-elle, cet animal est très facile à nourrir. Il mange beaucoup, c'est vrai, mais n'est pas délicat sur le choix des mets. Vous allez voir.

Madame Joussouf roula un de ses gants, et l'offrit à l'autruche qui l'avala de même.

Chacun fouilla dans ses poches, et fit offrande de ses gants.

Les autruches avalèrent chacune quatre paires de gants, le tout sans effort, comme certains buveurs avalent un petit verre.

Seulement une bosse grosse comme le poing se dessinait à l'emmanchement du bec avec le col, glissait tout le long du col, et disparaissait dans l'estomac.

Le trajet pouvait durer une minute à peu près.

Nous offrîmes à l'une des autruches quatre gants, à l'intervalle de cinq ou six secondes.

Cet intervalle se traduisit par une distance de cinq ou six pouces entre les bosses, qui glissèrent toutes ensemble le

long du col avec la régularité de wagons sillonnant un chemin de fer.

Une aiguille d'or longue de deux ou trois pouces, que madame Joussouf avait dans les cheveux, et que l'une des autruches pinça adroitement au moment ou sa maîtresse s'y attendait le moins, passa presque aussi facilement que les gants.

La seule chose qui parut offrir à ces effroyables avaleurs une certaine difficulté d'inglutition, fut le mouchoir d'Alexandre, auquel il avait fait une douzaine de nœuds, et dont il présenta un bout à chacun des convives.

Chacun fit de son mieux jusqu'à ce que les deux becs se rencontrassent.

Là il y eut une lutte d'un instant, que nous crûmes sur le point de se terminer par un duel.

Mais le mâle céda avec la galanterie ordinaire de notre sexe, et le mouchoir à nœuds, pareil à un long serpent plein de rugosités, alla rejoindre les gants et l'aiguille d'or.

Pendant toutes ces expériences, Desbarolles s'était tenu un peu à l'écart.

Nous l'interrogeâmes sur son peu d'empressement à étudier les intéressans animaux qui venaient de nous donner séance.

Desbarolles avoua qu'il avait eu peur pour son gibus.

La peur était si bien fondée, que nous l'eussions pardonnée à Bayard, le chevalier sans peur.

Aussi la pardonnâmes-nous à Desbarolles.

Nous rentrâmes à l'hôtel de Paris, enthousiastes des autruches de madame Joussouf, qui firent les frais de la conversation de la soirée et d'une partie de la nuit.

LE SIÉGE D'ALGER.

Il existait depuis le commencement du seizième siècle un État qui faisait la honte des puissances chrétiennes de l'Europe.

Cet État c'était la régence d'Alger.

Lorsque le vaste empire des kalifes croula sous son propre poids, mal assuré qu'il était sur la terre conquise, et que la domination arabe, repoussée pied à pied, puis enfin déracinée par la prise de Grenade, eut été forcée de repasser le détroit, plusieurs petits États se formèrent des débris de la grande monarchie.

De là la naissance d'Alger, qui commence de cette époque seulement à inscrire son nom dans l'histoire.

Un émir était le chef de la ville et du territoire qui en dépendait. Poursuivi sur la terre d'Afrique par les Espagnols, qui, de vaincus devenant vainqueurs, et de conquis se faisant conquérans, s'étaient emparés d'Oran et de Bougie, l'émir appela à son secours le renégat Haroush-Barberousse.

Grâce au puissant allié, la conquête espagnole s'arrêta, mais l'émir fut empoisonné.

A la mort de Barberousse, son frère Kaïr-Eddin fut nommé pacha d'Alger par la Sublime-Porte ; mais cette inféodation fut de courte durée. Bientôt Kaïr-Eddin, tout en restant vassal de nom, se fit indépendant de fait.

Alger ne pouvait mentir à sa destinée ; fondée par un

corsaire, elle se fit la reine de la piraterie, et du haut de son rocher elle déclara la guerre au reste du monde.

Charles-Quint fut le premier à ramasser le gant jeté par ces écumeurs de mer. En 1541, il mena contre eux une puissante armée ; mais le jour n'était pas venu, et à peine le débarquement était-il effectué, qu'une tempête força l'armée espagnole de remonter sur ses vaisseaux, qui ne firent qu'apparaître, et qui, emportés par le vent après des avaries immenses, regagnèrent les ports d'Espagne, laissant la côte d'Afrique toute jonchée de leurs débris. Charles-Quint mourut, laissant sa vengeance à qui se sentirait assez fort pour l'accomplir.

Ce fut Louis XIV qui accepta l'héritage. Pendant les années 1682 et 1685, Duquesne bombarda Alger et força le dey à recevoir les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Mais à peine la flotte victorieuse eut-elle quitté la côte d'Afrique, que les courses recommencèrent et que, presqu'à sa vue, des navires portant le pavillon français furent capturés et leurs équipages emmenés en captivité.

L'Espagne ne pouvait oublier son échec de 1541. Charles III résolut de venger Charles-Quint. En conséquence, en 1775, une armée de 50,000 hommes fut rassemblée et mise sous les ordres du général O'Relly. Elle était accompagnée d'une puissante artillerie et menait à sa suite des approvisionnemens immenses. Mais, de son côté, le dey avait fait des armemens considérables; il poussa contre les Espagnols, qui venaient l'attaquer, 100,000 Turcs, Arabes, Maures et Bédouins ; O'Relly fut vaincu et contraint de se rembarquer.

Après ce succès, le dey se regarda comme invincible. Dès-lors les vaisseaux de la régence ne se contentèrent plus d'at-

taquer les bâtimens qu'ils rencontraient; ils exécutèrent des descentes sur les côtes d'Espagne et d'Italie, et des villages d'abord, et bientôt des villes entières virent leurs populations conduites en esclavage,

Quelque temps on put croire que les puissances européennes, également insultées, chercheraient une vengeance commune en condensant quelque nouvelle croisade contre Alger mais il n'en fut pas ainsi. Tout au contraire, et l'une après l'autre, chaque puissance acheta à prix d'or l'amitié de la régence. L'Europe se fit tributaire d'un chef de bandits.

La révolution française éclata, occupant le monde autour d'elle. Puis vint Napoléon et ses dix ans de guerre, pendant lesquelles l'Europe ne fut qu'un vaste champ de bataille. Puis enfin, la Restauration lui succéda, ramenant la paix universelle.

Pendant cette période de 25 ans, Alger avait continué ses pirateries; mais à peine y avait-on pris garde, tant on était occupé de suprêmes événemens. Une querelle entre la régence et l'Angleterre ramena l'attention européenne sur ce petit coin de l'Afrique. Le gouvernement de la Grande-Bretagne venait à son tour de lui déclarer la guerre.

Lord Exmouth sortit de la Manche, conduisant une flotte de trente vaisseaux, et après avoir rallié l'escadre hollandaise, se présenta devant Alger le 26 août 1816. Après huit jours de bombardement, les batteries du Môle étaient détruites et une partie de la ville était écrasée par les bombes et par les boulets.

Le dey suivit alors la tactique si heureusement mise en œuvre par ses devanciers. Il demanda à traiter; fit au consul britannique les réparations exigées; paya une indemnité considérable pour réparer les pertes éprouvées par les su-

jets anglais établis dans ses États, et rendit la liberté à mille esclaves chrétiens. Les flottes combinées s'éloignèrent.

Un an après, il ne restait plus dans Alger la moindre trace d'incendie, ses fortifications étaient réparées, ses batteries reconstruites, et ses courses plus actives et plus implacables que jamais.

Sur ces entrefaites, Hussein-Pacha monta sur le trône. Il y était à peine qu'il se montra plus hostile à la France qu'à aucune autre nation. Un traité passé en 1817 nous avait rendu nos possessions de la Calle et moyennant une redevance de 60,000 francs, nous accordait le monopole de la pêche du corail. Hussein-Pacha porta cette redevance à 200,000 francs, et il fallut subir cette augmentation arbitraire pour ne point nous voir enlever nos établissemens.

En 1818, un brick français fut pillé par les habitans de Bone, et quelque réclamation que fît le gouvernement de Louis XVIII, cette insulte resta impunie.

En 1825, sous prétexte qu'elle recelait des marchandises de contrebande, la maison du consul français à Bone fut visitée de force par les autorités algériennes; le résultat de la visite prouva la fausseté de l'accusation. Le consul se plaignit, demanda justice; mais ses plaintes furent inutiles. Justice ne lui fut pas rendue.

En 1825 et 1826, des bâtimens romains, naviguant sous pavillon français, furent capturés malgré les traités qui existaient entre la France et Alger, tandis que, au mépris de ces mêmes traités, des marchandises françaises étaient pillées à bord des navires espagnols.

Enfin, le 30 avril 1827, le consul français étant venu, à propos de la fête du Beïram, pour féliciter Hussein-Pacha, celui-ci, à la suite d'une légère discussion pécuniaire, le

frappa du chasse-mouche en plumes de paon qu'il tenait à la main.

Cette fois, l'insulte était trop forte pour être tolérée. C'était un soufflet donné sur la joue du roi de France. Le consul reçut l'ordre de quitter Alger, et le bruit se répandit que cette fois la réparation serait terrible.

Le dey ne fit que rire de cette menace, et en preuve du mépris qu'il en faisait, il ordonna de détruire tous les établissemens français qui se trouvaient sur la côte, entre Bone et Alger.

L'ordre fut exécuté avec toute l'exactitude de la haine.

Le blocus d'Alger fut décidé. Le blocus dura trois ans, et coûta vingt millions. Au bout de trois ans, il n'avait produit d'autre résultat que d'inspirer au dey une opinion plus exagérée que jamais de sa propre puissance.

Aussi, lorsqu'au mois de juillet 1829, l'amiral de la Bretonnière fut chargé d'aller proposer à Hussein-Pacha les conditions moyennant lesquelles la France consentait à lever le blocus, Hussein-Pacha éleva-t-il des prétentions plus insolentes que n'en avaient jamais eues ses prédécesseurs. De plus, lorsque l'amiral sortit du palais, il fut insulté par la populace; et, à peine eut-il remis le pied à bord, qu'à un signal parti de la Casbah, les batteries du port firent feu sur son bâtiment.

Ceci était plus qu'une insulte, c'était un défi de guerre, et, cependant, on hésita quelque temps encore. Les mauvais résultats des expéditions précédentes effrayaient le gouvernement. Mais l'opinion publique parlait plus haut que la prudence ministérielle, et, dans le mois de février 1830, l'expédition d'Alger fut résolue. L'amiral Duperré fut chargé de l'armement de la flotte. Le général comte de Bourmont reçut

le commandement de l'armée, et, vers la fin d'avril, tout se trouva prêt.

Le 25 mai, à midi, toute la flotte se mit en mouvement. A une heure, le premier bâtiment du convoi sortait du port; à trois heures, la rade disparaissait sous une forêt de mâts. Toutes les manœuvres s'exécutent avec une ponctualité admirable. Un seul accident un peu sérieux signale le départ. Le trois mâts n° 83 se jette en travers de l'*Algésiras*, casse le beaupré de ce vaisseau, et brise son propre mât de misaine. Pendant une heure, les deux bâtimens accrochés l'un à l'autre semblent deux navires à l'abordage. Enfin, ils parviennent à se dégager. On reconnaît les avaries. Ils peuvent continuer leur chemin.

Le 2 juin, la flotte entrait dans la baie de Palma.

Le 9, elle se remit en route.

Le 12 au soir, on signala la côte d'Afrique.

Le 13, à quatre heures du matin, le branle-bas de combat retentit à bord du vaisseau amiral. Le baron Duperré et l'état-major de terre et de mer montèrent aussitôt sur la dunette, et, quelques instans après, sur un ordre donné par l'amiral, on vit le brick le *Dragon* et le brick la *Cigogne* quitter leur rang, prendre la tête de la flotte, s'avancer en éclaireurs, et s'approcher de la côte pour reconnaître le sondage.

Contre toute attente, on approcha de terre sans qu'un seul coup de feu fût tiré. On croyait la côte hérissée de batteries, et l'on était persuadé que ce silence cachait quelque embûche. Toute la matinée fut employée à prendre position.

A midi, on distribua aux troupes pour cinq jours de vivres, avec ordre à chaque homme d'emporter cette distribution en débarquant.

A deux heures, quelques coups de canon furent échangés entre le bateau à vapeur le *Nageur* et deux batteries algériennes, près desquelles s'élevaient cinq ou six tentes entourées de quelques cavaliers arabes.

A cinq heures du soir, l'ordre du débarquement fut donné pour le lendemain.

Le 14, à une heure du matin, les troupes de la première division commencèrent à descendre dans les chalands. Le plus grand silence avait été expressément recommandé, afin que l'ennemi restât dans l'ignorance du mouvement qui s'opérait. Mais le côté du chaland n° 1, qui était destiné à s'abattre, étant mal fixé, se détacha. Il en résulta une confusion momentanée. La première division toucha enfin le rivage sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré. L'armée apprit ce succès par les cris redoublés de *Vive le roi*!

Les deux brigades débarquées se formèrent en colonne serrée sur le plateau de la batterie, et l'artillerie, traînée à bras, prit la tête de la colonne.

Vers neuf heures du matin, l'on marcha à l'ennemi au pas de charge. La troisième brigade débarquait au moment où le mouvement commençait. Elle accourut réclamer son rang de bataille que la seconde brigade lui céda.

Cependant, en voyant les Français marcher à lui, l'ennemi avait commencé le feu de sa double batterie, auquel répondait celui de nos bateaux à vapeur, tandis qu'une troupe de six à sept cents cavaliers accourait à travers les broussailles pour nous charger. Quoique voyant le feu pour la première fois, nos soldats continuent la marche sans s'intimider. Le général Poret de Morvan s'apprête à tourner la batterie, la colonne Achard se formera en carré pour attaquer de front; mais l'ennemi n'attend ni l'une ni l'autre; il fuit devant la

pointe de nos baïonnettes, et abandonne ses pièces sans même prendre le temps de les enclouer.

Restaient les Bédouins, qui avaient fait plusieurs charges sur nous sans parvenir à nous entamer. On lança sur eux des tirailleurs, mais l'ennemi était hors de portée.

Un lieutenant du 2e léger, monsieur Astruc, qui se lança sur les fuyards, fut entouré par les Bédouins qui massacrèrent les quelques hommes compagnons du lieutenant. A cette vue un cri terrible retentit : *Vengeons nos frères!* Le régiment auquel appartenait Astruc s'élança, mais l'ennemi disparut au galop.

Le lendemain on retrouva le cadavre de monsieur Astruc : il avait eu la tête, les pieds et les mains coupés.

Le débarquement commencé le 14 continua à s'opérer. Le génie traça la ligne d'un camp retranché.

Le 19, nous fûmes attaqués sur toute la ligne. Cependant l'effort des Turcs et des Arabes se porta spécialement sur notre aile gauche. Ils pénétrèrent même un moment dans nos retranchemens ; mais après une heure de combat, l'ennemi était repoussé.

Le comte de Bourmont ne voulut pas, malgré cet avantage, marcher en avant sans avoir près de lui tout son matériel de siége.

A la nouvelle de ce premier succès, il monta à cheval, se rendit à Torre-Chica, et ordonna aux colonnes d'attaquer l'ennemi qui s'était reformé. Les Arabes prirent la fuite : on les poursuivit pendant une heure ; alors on aperçut les tentes de leur camp de Staouëli ; on crut un moment qu'ils tiendraient pied, mais loin de là, ceux qui étaient au camp se joignirent aux fuyards, et nos soldats entrèrent dans le camp presque sans résistance.

Les résultats de la bataille de Staouëli furent trois ou quatre cents Arabes tués ou blessés, cinq pièces de canon et quatre mortiers enlevés, quatre-vingts dromadaires pris et envoyés au camp de Sidi-Ferruch, et une grande quantité de bétail qui augmenta les approvisionnemens de l'armée.

Quant à nous, nos pertes s'élevèrent à quatre ou cinq cents tués ou blessés dans les deux premières divisions, qui furent les seules engagées.

Le 20, on bivouaqua dans le camp des Arabes, sous de magnifiques tentes dont quelques-unes, celles des principaux chefs, pouvaient avoir soixante pieds de long. On les trouva toutes meublées, l'ennemi n'ayant pris le temps de rien emporter. Celle du trésorier contenait même le trésor.

Les deux premières divisions restèrent à Staouëli jusqu'au 24 juin. Dès lors il y eut deux camps, Sidi-Ferruch, qu'on appela la ville, et Staouëli, qui garda sa première dénomination. Un chemin les relia tous deux.

Le 24, à sept heures du matin, il y eut une attaque générale. L'agha Ibrahim, le vaincu de Staouëli, avait rassemblé ses fuyards et venait demander sa revanche. La lutte fut longue. Un magasin à poudre des Turcs sauta pendant le combat. C'était l'ennemi qui lui-même y avait mis le feu en se retirant.

L'ennemi, repoussé sur tous les points, débusqué de toutes ses positions, nous abandonna la plaine qui s'étend en avant de Staouëli, et ne s'arrêta que sur les hauteurs qui s'élèvent à deux lieues de là. On l'y poursuivit et on l'en débusqua. Il alla se réfugier à Bouzaria, à une lieue d'Alger. Nos troupes s'arrêtèrent à l'extrémité du plateau. Une vallée étroite les séparait des Arabes.

Ce combat prit le nom de Sidi-Kalef. C'était celui d'un

petit hameau situé sur le plateau dont nos troupes venaient de s'emparer.

On établit aussitôt une route entre Sidi Kalef et Staouëli. Ainsi nous occupâmes trois points de la côte dont le plus avancé ne se trouvait qu'à une lieue d'Alger.

Le même jour, on aperçut de Sidi-Ferruch le convoi attendu par le général en chef pour commencer le siége. Le 25, ce convoi mouilla dans la rade, et le débarquement du matériel qu'il apportait commença sur-le-champ.

Un événement douloureux se passa le 28. Un bataillon du 4e léger, formant régiment avec le 2e, était occupé à nettoyer ses armes. Quatre ou cinq mille Kabyles vinrent se jeter sur nos soldats. Malgré la surprise, les Français firent bonne contenance. Le commandant d'Arbouville et le 5e de ligne vinrent au secours des bataillons engagés, arrêtèrent le mouvement offensif de l'ennemi et le convertirent en véritable fuite.

Le 29, le matériel du siége était débarqué. Une attaque vigoureuse permit à nos colonnes de se porter en vue du fort de l'Empereur, au siége duquel on commença immédiatement à travailler.

A six heures du soir, on ouvrit la tranchée sous le feu du château.

Le 30, la canonnade du fort retentit plus vive que la veille, mais sans qu'elle eût l'influence de ralentir un instant le zèle de nos travailleurs.

Nos soldats commençaient à reconnaître la terre de délices sur laquelle ils se trouvaient. A mesure qu'ils approchaient d'Alger, la stérilité des collines de Sidi-Ferruch et des plaines de Staouëli disparaissait. Des maisons blanches, aux toits en terrasses, s'élevaient avec leurs ceintures d'o-

rangers, de lauriers roses et de cactus. Presque toujours un beau palmier, se découpant le soir sur un ciel rougi, les ombrageait comme un panache. Mais la discipline maintenait chacun à son rang et quelques chefs seulement allaient toucher du doigt ces merveilles des *Mille et une Nuits* pour s'assurer qu'elles étaient réelles.

Les murailles du fort de l'Empereur étaient de véritables murailles du moyen-âge; bâties contre les catapultes et contre les flèches, mais oublieuses de cette invention moderne qu'on appelle le canon; privées de chemins couverts et de glacis, elles s'offraient dans toute leur hauteur aux coups de notre artillerie. Dix pièces de 24, distribuées dans les batteries du roi et du dauphin, furent chargées de ruiner la face sud-ouest du bastion; six pièces de 16 battirent la face nord-ouest; enfin une batterie de deux obusiers, qui avait reçu le nom de batterie du duc de Bordeaux, et quatre mortiers qui reçurent celui de batterie Duquesne, furent destinés à lancer des feux courbes sur le fort.

Pendant ce temps l'ennemi continua cette guerre de coups de main et d'embuscade, à laquelle notre insouciance du danger donnait alors et donna depuis tant de prise. Un poste établi au consulat de Suède fut attaqué à l'improviste, et obligé de se retirer vers le camp du 6e de ligne. La batterie fut envahie, ainsi que le redan construit pour la protéger. Chaque rocher, chaque pli de terrain, chaque buisson cachait son ennemi, qui faisait feu, puis s'évanouissait au milieu de la fumée comme un fantôme.

Enfin, toutes les batteries qui allaient envelopper le fort de l'Empereur, en état et prêtes à commencer le feu, une fusée s'éleva dans les airs, et aussitôt la canonnade éclata de tous côtés, l'artillerie du fort répondit, et tout sembla se

taire à trois lieues à la ronde pour écouter cette grande voix de bronze qui discute les dernières raisons des rois.

Pendant quatre heures, le feu dura sans interruption aucune. Sous chaque volée, les pierres des murailles volaient en poussière. A dix heures, le feu du fort était éteint sous l'ardeur du nôtre. A dix heures un quart, le général La Hitte qui commandait l'artillerie donna l'ordre de battre en brèche. On vit alors le rempart se fendre et se déchirer, et l'on comprit que, avant la fin du jour, rien n'empêcherait de donner l'assaut.

Tout à coup, une secousse pareille à celle d'un tremblement de terre se fait sentir, le fort chancelle comme un géant ivre, s'ouvre comme le cratère d'un volcan, et lance au ciel une gerbe de feu ; ce n'est plus une batterie qui tonne, c'est une poudrière qui saute. Il y eut un instant d'obscurité et d'angoisse où chacun resta à son poste retenant son haleine et le cœur serré ; puis la fumée, qui semblait sortir de terre et envelopper quelque château enchanté, s'évanouit lentement, puis l'on aperçut le fort éventré, et par l'ouverture on s'aperçut que la tour intérieure avait complétement disparu, lancée au ciel en débris impalpables et presque invisibles.

D'abord l'armée française crut qu'une de ses bombes avait mis le feu à la poudrière et que tout avait sauté, fort et garnison, mais l'on sut depuis que les Arabes, cinq minutes avant l'explosion, avaient évacué le fort, qu'un seul nègre était resté chargé de la mission terrible et mortelle de mettre le feu aux poudres, et que cette mission il l'avait remplie.

Dix minutes après l'explosion nous étions dans le fort.

Ce fut alors seulement que les Arabes comprirent leur position et que le bey Hussein se regarda comme vaincu.

Le bey Hussein voulait s'ensevelir sous les ruines d'Alger, mais ceux qui l'entouraient n'étaient pas disposés à partager le sort de leur chef; deux fois celui-ci, le pistolet à la main, se lança contre le magasin à poudre, deux fois on l'arrêta. Alors il se décida à envoyer au général Bourmont son ecrétaire Mustapha, pour offrir de payer les frais de la guerre, mais à cette condition que les Français n'entreraient pas dans la ville.

Le parlementaire fut reçu par le général Bourmont sur les ruines fumantes encore du château de l'Empereur.

Aux propositions qu'il fit, le général Bourmont répondit en donnant l'ordre de commencer le feu sur la ville; alors le parlementaire lui-même blâma le dey d'avoir attiré sur Alger le terrible orage qui éclatait en ce moment, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Quand les Agériens sont en guerre avec la France, dit-il, ils ne doivent pas attendre pour demander la paix l'heure de la prière du soir.

Bientôt relevant le front, et s'adressant au général en chef.

— Veux-tu la tête de Hussein, dit-il, je te l'enverrai dans un quart d'heure.

Ce moyen de tout concilier ayant été refusé par le général en chef, le parlementaire revint vers le dey lui porter l'ultimatum du général.

A une heure, deux maures se présentèrent, envoyés à leur tour par Hussein, ils se nommaient Ahmet Bouderbah, El-Hassen-ben-Othman-Khodja; tous deux parlaient français.

Pendant qu'ils causaient avec le général en chef, un boulet, parti du fort Bab-Azoun, vint labourer la terre à quelques pas d'eux.

Ils firent un mouvement de crainte.

— Ne faites pas attention, dit le général La Hitte, c'est sur nous que l'on tire.

Et la conférence continua.

A trois heures, Mustapha reparut, il était accompagné du consul d'Angleterre, lequel venait officieusement et sans aucun caractère officiel.

Ce fut alors que l'on discuta sérieusement la capitulation Mustapha demanda qu'elle fut écrite.

Voici le texte qui lui fut remis et qu'il porta au dey.

» Le fort de la Casbah et tous les autres forts qui dépendent d'Alger, ainsi que le port de la ville, seront remis aux troupes françaises, le 5 juillet à dix heures du matin.

« Le général en chef s'engage envers Son Altesse le dey d'Alger à lui laisser la liberté et la possession de toutes ses richesses personnelles.

« Le dey sera libre de se retirer avec sa famille et ses richesses dans le lieu qu'il aura fixé. Tant qu'il restera à Alger il y sera, lui et sa famille, sous la protection du général en chef de l'armée française, une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

« Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

« L'exercice de la religion mahométane restera libre. La liberté des habitans de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie, ne recevront aucune atteinte, leurs femmes seront respectées ; le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

« L'échange de cette convention sera fait le 5 avant dix heures du matin. Les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casbah et dans tous les forts de la ville et de la marine. »

effets, mais leurs bijoux; et cela, à deux tiers au-dessous de leur valeur. Ce qu'ils ne vendirent pas à Alger fut emporté avec eux, fondu et vendu où ils se trouvaient.

Mais après deux ou trois ans d'exil volontaire, les exilés s'aperçurent que leurs ressources portatives étaient épuisées; ils s'informèrent et apprirent qu'aucun mal n'avait été fait à ceux qui étaient restés. Ils revinrent et retrouvèrent leurs terres et leurs maisons.

La confiance était un peu rétablie : ils vendirent, mais à vil prix. En 1832, une maison coûtait 600 francs; celui qui avait acheté cette maison 600 francs, la revendait 1,200; puis il en achetait une de 1,200, qu'il revendait 2,400 : de là les immenses fortunes qui se firent de 1830 à 1835.

Ceux qui revinrent pendant cette première période furent ceux qui n'avaient fui qu'à une petite distance; plus tard vinrent ceux qui avaient fui à Tanger, à Tétouan, à Constantine et à Tunis. Ceux-là commencèrent à vendre un peu plus cher, puis on comprit la location et on loua. Moyennant un loyer, les baux étaient renouvelables de trois en trois ans; mais les preneurs, habitués aux affaires d'Europe, avaient eu le soin de faire écrire que le renouvellement était à la volonté des locataires.

Puis arrivèrent ceux qui avaient fui à à Smyrne, au Caire, à Constantinople. Ceux-là firent comme les autres : ils louèrent, quelques-uns même à perpétuité. Pour un pot-de-vin payé comptant, les Turcs faisaient toutes sortes de concessions.

Cela tenait à leur conviction que d'un moment à l'autre le prophète leur rendrait ses bonnes grâces et chasserait les Français de l'Algérie.

Mais le prophète ne se pressait pas; le pot-de-vin était

mangé : impossible d'attendre l'époque des rentes ; on escomptait, on donnait trois ans pour un, six pour deux, douze pour trois ; qu'importait, puisqu'un jour ou l'autre les Français devaient quitter l'Algérie.

Les Français ne quittèrent pas l'Algérie, et les Maures furent ruinés.

Ils commencèrent par vendre leurs étoffes précieuses, ce qu'ils en avaient gardé du moins, puis leur argenterie; puis quand ils n'eurent plus ni étoffes précieuses, ni argenterie, ils vendirent leurs filles.

Ainsi les paroles du saint marabout furent accomplies: Et les filles des fils des croyans ouvrirent leurs portes aux chrétiens.

Il est vrai que les filles mauresques se prostituent aux Français ; mais, qu'on ne s'y trompe point, elles ne se donnent pas.

La haine existe de peuple à peuple : elle est entretenue par les oppositions.

Entre l'Arabe et nous, tout est contraste.

Veut-on voir quelques-uns de ces contrastes? ils sont curieux.

— Mahomet promet aux musulmans un paradis tout sensuel.

— Jésus-Christ promet un paradis tout immatériel.

— Le Français ne peut épouser qu'une femme, et a toutes sortes de lois contre l'adultère.

— Le musulman peut épouser quatre femmes et réunir autant de concubines que sa fortune lui permet d'en prendre.

— Les femmes françaises marchent la figure découverte, et sont sans cesse dans les rues.

— Les femmes arabes sont prisonnières dans leurs maisons, et si elles sortent ne peuvent sortir que voilées.

— L'Arabe, si la paix est troublée dans son ménage, y ramène la paix à coups de bâton.

— Le Français qui frappe une femme est déshonoré.

— Plus l'Arabe a de femmes, plus il est riche.

— Une seule femme suffit souvent à ruiner un Français.

— L'Arabe se marie le plus tôt qu'il peut.

— Le Français se marie le plus tard possible.

— La première question d'un Français quand il rencontre un ami, est de lui demander des nouvelles de sa femme.

— Demander à un Arabe des nouvelles de sa femme est une des plus graves insultes qu'on puisse lui faire.

— Nous buvons du vin.

— Le vin est interdit aux Arabes.

— Nous portons les habits serrés.

— Ils les portent larges.

— Nous disons qu'il faut avoir les pieds chauds et la tête froide.

— Ils disent qu'il faut avoir la tête chaude et les pieds froids.

— Nous saluons en ôtant notre chapeau.

— Ils saluent en enfonçant leur turban sur leur tête.

— Nous sommes rieurs.

— Ils sont graves.

— Nous fermons la porte de la maison.

— Ils lèvent la toile de leur tente.

— Nous mangeons avec une fourchette.

— Ils mangent avec leurs doigts.

— Nous buvons plusieurs fois en mangeant.

— Ils ne boivent qu'une fois après avoir mangé.

— Notre jeûne est doux.

— Le leur est rude. Depuis la pointe du jour, c'est-à-dire depuis le moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir, jusqu'au soir, l'Arabe ne peut ni boire ni manger, ni fumer ni priser, ni embrasser sa femme.

— Nous enfermons les fous.

— L'Arabe les regarde comme sacrés.

— Nous tutoyons nos parens, et avons en général pour eux plus d'amour que de respect.

— L'Arabe ne peut ni s'asseoir, ni fumer, ni parler devant son père; ni même un frère cadet devant son frère aîné.

— Nous aimons les voyages de fantaisie.

— L'Arabe ne fait que des voyages d'utilité.

— Nous connaissons toujours notre âge.

— L'Arabe l'ignore toujours.

— Nous attachons notre honneur à ne pas reculer d'un pas dans la bataille ou dans le duel.

— L'Arabe fuit sans déshonneur.

— Nous mangeons la viande des animaux assommés.

— Ils ne mangent que la viande des animaux saignés.

— La peinture d'histoire est chez nous un art.

— La peinture des images est chez eux un péché.

— Nous nous inquiétons de tout.

— L'Arabe ne s'inquiète de rien.

— Nous sommes providentiels.

— Il est fataliste. S'il lui arrive quelque grand malheur, *hakoun-Erbi*, dit-il, ordre de Dieu.

Un Arabe me disait :

— Mettez un Franc et un Arabe dans la même marmite; faites-les bouillir pendant trois jours, et vous aurez deux bouillons séparés.

Une chose qui ne contribuera point à rapprocher les Français des Arabes, c'est notre façon de rendre la justice.

Exemple :

Deux propriétés se touchent : elles ont des limites notoirement connues, connues de tout le monde.

C'est bien. En vertu de cette notoriété, l'Arabe croit n'a voir rien à craindre.

Au lieu de bâtir sur son champ, l'Européen bâtit sur le champ de son voisin.

L'Arabe, qui a bonne envie de se faire justice lui-même, ne l'essaie même pas; car la chose lui est formellement défendue.

Il va trouver le chef du bureau arabe de la ville ou de la contrée.

Il lui expose son cas. Le chef du bureau s'assure par ses yeux du bon droit de l'Arabe; mais comme il faut mettre des procédés dans les relations, il écrit au Français que c'est par erreur sans doute qu'il a bâti sur un terrain qui ne lui appartient pas.

L'empiéteur reçoit la lettre; mais comme lui n'est pas forcé d'être poli, il ne se donne pas même la peine d'y répondre.

L'Arabe qui voit la démarche sans résultat, et que son voisin met tous les jours de nouvelles pierres sur les anciennes, l'Arabe revient au chef du bureau et renouvelle sa plainte.

Le chef du bureau lui répond qu'il a fait tout ce qu'il a pu faire, et le renvoie au juge de paix.

Le juge de paix cite les deux parties en conciliation; le Français fait défaut. Le magistrat s'assure que l'Arabe est

dans son droit, et donne à l'Européen l'ordre de quitter le terrain.

L'Arabe rentre chez lui satisfait, et raconte à la veillée qu'il y a de la justice dans le gouvernement des Français, et que le cadi a donné l'ordre à l'envahisseur de déguerpir.

En conséquence, comme l'Arabe ne sait pas ce que c'est que le pétitoire et le possessoire, que d'ailleurs il ne comprend pas qu'on désobéisse à un ordre du cadi, il attend tranquillement que l'Européen déguerpisse, ce qui, à son avis, ne peut pas manquer.

Huit jours se passent.

Dans sa simplicité, l'Arabe croit qu'une punition va tomber sur celui qui n'obéit ni au gouvernement militaire, ni à la justice civile.

Mais comme le temps s'écoule, que la maison monte toujours, que le voisin n'est pas puni, le plaignant retourne au bureau arabe et raconte, comme une chose inouïe, que le Français, malgré l'avertissement du chef du bureau, malgré le jugement du cadi, non-seulement n'a pas quitté les lieux, mais encore continue de bâtir.

L'Arabe demande un conseil.

Le chef du bureau conseille à l'Arabe de s'adresser au tribunal de première instance.

L'Arabe s'adresse au tribunal de première instance, et là il apprend qu'avant toutes choses il doit se munir d'un avocat.

L'Arabe se met en quête de cet objet inconnu, le trouve, et s'informe à lui de quelle façon il doit procéder pour rentrer dans son bien.

L'avocat lui répond que rien n'est plus facile, que la cause

est excellente, mais qu'il doit d'abord donner vingt-cinq francs.

Le plaignant répond qu'il repassera, et se rend au bureau arabe pour savoir si réellement il doit donner les vingt-cinq francs demandés.

Le chef du bureau lui répond qu'en effet c'est l'habitude. Le plaignant demande comment il se fait qu'il soit obligé de donner vingt-cinq francs à un homme qu'il ne connaît pas et auquel il ne doit rien, parce qu'un autre homme qu'il ne connaît guère davantage est venu lui prendre son champ.

Le chef du bureau arabe cherche une bonne raison, n'en trouve pas et répond :

— C'est l'habitude.

Du moment où celui en qui il a toute confiance lui dit que c'est l'habitude, l'Arabe lève la pierre sous laquelle est caché son argent, en tire cinq douros et va les porter à l'avocat, auquel il les compte un à un, en accompagnant chacun d'eux d'un soupir.

L'avocat attaque alors l'Européen en première instance.

Nous supposons que l'interprète est bon, que le juge sait de quel endroit on lui parle, et qu'il rende en première instance un jugement qui ordonne au défendeur de vider les lieux.

L'Arabe a gagné son procès. Le jugement lui a coûté cinq douros, c'est vrai, mais enfin l'aga lui a rendu justice, le cadi lui a rendu justice, les medjèles lui ont rendu justice, il a eu trois fois raison. Première fois devant le chef du bureau arabe, deuxième fois devant le juge de paix; troisième fois devant le juge de première instance. Il est donc matériellement impossible qu'il ne rentre pas en possession de son champ. Il raconte cela à la veillée, disant que c'est une

vérité que le sultan des Français n'a que des enfans en Algerie, les uns Musulmans, les autres Français.

Pendant quinze jours, il attend que l'Européen se retire, l'Européen reste; que la maison s'arrête, la maison continue de monter.

Le seizième jour, il est assigné en appel.

Il apporte au bureau arabe le papier écrit de gauche à droite, au lieu d'être écrit de droite à gauche, écrit en petites lettres au lieu d'être écrit en grosses lettres, et il demande ce que cela veut dire.

Le chef du bureau arabe lui répond que son voisin trouve qu'on l'a mal jugé et l'assigne devant un nouveau tribunal.

L'Arabe s'informe de ce qu'il a à faire.

Il faut qu'il aille à Alger, mais pour lui faciliter les démarches à faire, le chef du bureau arabe lui donne une lettre pour un avocat d'appel.

Celui-là est dans la métropole, il demande 80 francs, seize douros au lieu de cinq.

L'Arabe est stupéfait de cette nouvelle prétention, cependant il se décide, tire les seize douros de sa poche, les donne à l'avocat et lui recommande son procès.

Le procès est imperdable, aussi l'avocat le gagne. L'empiéteur est condamné à la restitution du champ et aux frais du procès; l'Arabe va rentrer dans sa terre et dans ses déboursés.

Il revient chez lui et attend.

La maison monte toujours; on en est au faîtage : quant aux déboursés, au lieu de rentrer dedans, l'Arabe reçoit un nouveau papier timbré.

C'est un appel en cassation.

Le procès dure depuis un an, l'Arabe occupé de son pro-

cès n'a pas ensemencé son champ et par conséquent a perdu sa récolte. Il a 150 francs à donner à l'avocat en cassation, au lieu des 80 qu'il a donnés à l'avocat d'appel. Il faut en outre qu'il fasse le voyage de Paris s'il veut suivre son procès. Il abandonne champ et maison, et s'enfuit, disant que chrétiens, gouvernement et particulier se liguent pour le dépouiller.

Au bout de trois ans, l'Européen fait valider sa possession et se trouve maître légitime de la maison et du terrain.

Si la justice avait été rendue par les Turcs, voici ce qui se serait passé.

L'Arabe aurait choisi un jour de marché et serait venu se plaindre au caïd. Le caïd aurait envoyé les parties devant le cadi. Le cadi, séance tenante, aurait fait venir les anciens du pays pour savoir d'eux de quel côté était le bon droit.

Les anciens du pays auraient porté témoignage ; le voleur eût reçu cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, et tout eût été dit.

Nouvelle preuve que ce marchand de bonnets de coton de Tunis avait eu tort de préférer la justice française à la justice turque.

LE MARABOUT DE SIDI CAPSCHI.

On se rappelle que le maréchal nous avait invité à assister le surlendemain de notre arrivée à l'investiture du cheick El-Mokrani.

Le lendemain de cette invitation, il nous fit dire que la cérémonie était remise au 1er janvier, et que par conséquent nous pouvions disposer des deux jours de l'année 1846 qui nous restaient encore pour aller à Blidah.

Nous ne nous le fîmes pas redire, nous nous enfournâmes dans une espèce d'omnibus, et nous partîmes pour la ville des orangers.

Blidah s'est fait sur elle-même une charmante devise. — On m'appelle petite ville, moi je m'appelle petite rose.

Un peu au-delà de Bouffarick, au milieu de la grande route, s'élève une colonne sans aucun nom indiquant à quel propos cette colonne est élevée.

C'est la colonne du sergent Blaudan.

Vous ne savez pas ce que c'est que le sergent Blaudan.

C'est le nom d'un de ces héros obscurs qui font tous les jours ce que les Léonidas et les Horatius Coclès n'ont fait qu'une fois.

Le 11 avril 1842, Blaudan sortit de Bouffarik avec dix-huit hommes, un docteur, un brigadier, un chasseur et un bourgeois, pour aller porter la correspondance à Mered.

Un ravin, sur lequel la route a jeté une espèce de pont, traverse la plaine.

En arrivant en vue du ravin, Blaudan s'aperçut qu'il était plein d'Arabes et forma aussitôt sa petite troupe en bataille.

Alors un nègre parlant parfaitement le français quitta les rangs ennemis et s'approcha à portée de pistolet de Blaudan.

— Rends-toi, sergent, dit-il, et il ne te sera rien fait, ni à toi, ni à tes hommes.

— Tiens, dit Blaudan, voici comme nous nous rendons.

Et en même temps il l'ajuste et le tue.

Aussitôt il se porte derrière son peloton et ordonne de commencer le feu.

Sous la grêle de balles qui leur arrive, les Arabes commencent par reculer.

Puis ils reviennent à la charge et font feu à leur tour.

Huit hommes tombent, Blaudan a reçu deux balles, ce qui ne l'empêche pas de commander le feu, qui continue.

Au premier feu des Arabes, le cheval du brigadier avait été blessé et avait jeté son cavalier par terre.

— Prends le commandement du peloton! lui dit Blaudan, car pour moi je n'en puis plus.

Les Arabes chargèrent plusieurs fois, mais chaque charge, si acharnée qu'elle fût, vint échouer sur la pointe des baïonnettes.

Les hommes blessés chargeaient les armes, ceux qui étaient restés debout tiraient.

Ces hommes étaient des recrues d'un an qui n'avaient pas encore vu le feu.

Il y avait à Beni-Mered un blockaus qui avait deux ou trois signes télégraphiques : il agita ceux qui annonçaient la présence des Arabes.

Au même instant on cria : — A cheval ! à Bouffarik. Chacun se précipita du côté où l'on entendait les coups de fusil.

On en fit autant à Beni-Mered, une trentaine d'hommes tant militaires que ouvriers civils, et à la tête desquels se trouvait le lieutenant Giannetti, avaient précédé le renfort arrivant de Bouffarik.

Les Arabes reculaient, mais ne fuyaient pas; les chasseurs de Bouffarik achevèrent de les disperser.

Les morts et les blessés étaient groupés autour de Blaudan. Blaudan était assis sur deux morts, et soutenu par un Parisien nommé Malachard, qui avait la cuisse cassée.

Il y avait sept hommes debout et sans blessures.

Blaudan perdit connaissance au moment où on le souleva, et en disant : — Il était temps !

Revenu à lui et transporté à Bouffarik, il mourut avec le délire, et criant : — Tirez toujours !

Cependant il eut un moment de calme, au moment suprême ; le colonel Morris en profita pour lui mettre sa propre croix dans la main.

Il la baisa et mourut.

On a, comme nous l'avons dit, élevé une colonne à la place où eut lieu le combat.

Sur cette colonne on lit cette inscription :

Aux vingt-deux braves de Beni-Mered. — Combat du 10 avril 1842.

On devait aussi graver sur cette même colonne le nom de Blaudan et de ses vingt-un hommes. Mais le monument s'est fait par entreprise et l'entrepreneur, trouvant qu'il y perd, n'a pas voulu faire ce surcroît de dépense.

Les noms n'étaient pas encore inscrits lorsque je pris les notes au pied de la colonne même, le 31 décembre 1846, à une heure de l'après-midi.

Deux heures après, nous étions à Blidah.

D'après ce qu'est la Blidah d'aujourd'hui avec ses grandes maisons carrées, bêtement percées de fenêtres parallèles qui donnent entrée, sans aucune réserve, au dévorant soleil d'Afrique, il est difficile de se faire une idée de ce qu'était la Blidah d'autrefois avec ses maisons arabes bâties en terrasses, perdues au milieu des haies de cactus et des jardins d'orangers. Et cependant on n'a pu changer son site ravissant; on n'a pu changer sa situation au pied des dernières pentes de l'Atlas; on n'a pu changer cette âcre saveur des anciens temps qui font que si Blidah n'est plus une merveille, c'est du moins encore un bijou.

Nous fûmes parfaitement reçus par un chef de bataillon nommé Bourbaki. Au milieu de ces hommes à toute épreuve, le courage de Bourbaki est devenu proverbial. Je n'ai jamais vu de type plus complet de l'officier français. Élégant, beau, brave.

Comme la plupart de ceux qui sont restés longtemps en Afrique, Bourbaki en était arrivé à une affection réelle pour les Arabes et à un mépris profond pour tous ces spéculateurs et pour tous ces intrigans qui arrivent de France. Au reste, un proverbe résume l'opinion générale sous ce rapport : « *Les honnêtes gens qui sont venus de France à Alger*, dit ce proverbe, *y sont venus par terre.* »

Nous avons raconté de quelle façon la justice se fait à la française. Bourbaki nous citait un trait de la justice arabe qui s'était accompli sur le lieu même où il nous le racontait.

Un homme se présente au tribunal de Jaya, aga de Blidah

et lui raconte qu'ayant trouvé sa femme en adultère avec son voisin, il a cassé la tête de son voisin d'un coup de pistolet.

— Et ta femme, dit Jaya aga, qu'en as-tu fait?

— Oh! ma femme, dit l'Arabe, comme je l'aime beaucoup, je la laisse vivre.

— Emmenez cet homme, dit Jaya aga, c'est un assassin.

Huit jours après, un autre Arabe se présente, son poignard encore tout dégouttant de sang.

— Qu'as-tu fait et d'où vient ce sang? demande Jaya aga.

— C'est celui de ma femme et de son amant que j'ai trouvés en état d'adultère et que j'ai tués.

— Tous deux?

— Tous deux.

— Bien. Voici 500 francs pour acheter une autre femme. Va-t-en.

On demande à Jaya aga pourquoi cette différence entre les deux hommes, coupables tous deux de meurtre.

— La différence, dit Jaya aga, c'est que le premier, en tuant un des coupables seulement, est un assassin, et que le second, en les tuant tous deux, est un justicier.

Bourbaki, prévenu de notre arrivée, nous avait préparé une excursion dans la montagne : nous étions invités à manger le kouskoussou au marabout de Sidi-Capschi.

Les gens qui nous invitaient s'intitulaient autrefois les chefs de la plaine. Nous les avons repoussés dans la montagne, nous leur avons pris leurs propriétés, et nous leur avons donné notre alliance en échange. C'est fort honorable sans doute pour eux : mais, au point de vue d'hommes qui se regardent comme propriétaires naturels de la terre, ce n'est peut-être pas suffisant.

Cependant Bourbaki nous citait, de la part de quelques Arabes, des exemples d'une étrange fidélité.

Nous en rapporterons un :

Ahmet-ben-Kadour, aujourd'hui caïd des Beni-Khetil, était cheick des Guerrouaus, lors de l'attaque de Sidi-ben-Embarek. Après trois jours d'efforts inouïs, voyant sa tribu conquise, il sauta sur une cavale à poil, abandonnant tentes, femmes, enfans, et arriva à Blidah.

On reçut comme un vagabond celui qui venait de nous sacrifier, outre le sang de ses veines, toutes les richesses de la fortune et toutes les richesses du cœur.

Abandonné de tous, Ahmet-ben-Kadour se fit, pour vivre, conducteur d'ânes d'abord, puis ensuite casseur de pierres.

Il s'occupait de ce dernier travail et vivait de cette industrie, lorsque le général Changarnier ayant besoin de renseignemens sur les Beni-Salah, sur les Madjouts et les Mouzaïas, fit venir plusieurs Arabes au nombre desquels, par hasard, se trouvait Ahmet-ben-Kadour.

Aux premiers mots que prononça celui-ci, le général apprécia l'homme, et se servit de lui comme guide dans toute la soumission qu'il fit de la Mitidja.

Comme il était auprès du général Changarnier, il reçut d'Abd-el-Kader un message dans lequel celui-ci le menaçait, s'il n'abandonnait notre service, de couper le cou à sa femme et à ses enfans.

— Dites à l'émir, répondit Ahmet-ben-Kadour, que s'i coupe le cou à ma femme, je suis assez riche pour acheter une autre femme ; que s'il coupe le cou à mes enfans, je suis assez jeune pour faire d'autres enfans.

Nous avons déjà parlé de l'hospitalité arabe. Quelques mots encore sur cette grande vertu de nos ennemis.

Un voyageur arrive dans un douair, littéralement dans *un rond de tentes*. Pour ne pas être exposé à rencontrer de femmes, il fait sonner ses éperons de fer dans ses étriers de fer.

Le chef de la tente devant laquelle il s'arrête, entend ce bruit et sort.

Le voyageur s'avance en disant :

— *Dif-Erbi*, un invité de Dieu.

Le chef de la tente répond :

— *Marhaba-bik*, qu'il soit le bien-venu.

Alors il lui tient l'étrier : le voyageur le laisse faire, met pied à terre, entre dans la tente, se couche sur les tapis qui sont préparés, et, si c'est un homme de condition, il n'a plus à penser ni à son cheval, ni à ses armes, ni à rien de ce qui lui appartient.

A son départ, il retrouvera tout.

En même temps on lui prépare son repas, puis, le repas préparé, on le lui apporte. Le chef de la tente et ses voisins lui tiennent compagnie pour qu'il ne s'ennuie point.

Au premier signe de sommeil qu'il donne, on se retire.

On ne lui a pas même demandé qui il est ni d'où il vient.

Le lendemain, s'il veut rester, mêmes soins ; s'il doit partir, il trouve à l'heure convenue son cheval sellé.

Il monte dessus et dit :

— *Erbi ikelef alikoun*, que Dieu vous le rende.

L'hospitalité est payée.

Le colonel Daumas, qui a fait avec Ausone de Chancel ces deux magnifiques ouvrages qu'on appelle, l'un le *Sahara*, et l'autre la *Caravane*, me disait :

— Un soir, nous demandâmes l'hospitalité, un de mes

amis et moi, à un homme de Glea, petit village situé à l'ouest de Beni-Mezab.

Son fils, charmant enfant de huit à dix ans, nous avait beaucoup plu, et nous avions joué avec lui une partie de la journée.

Vers six heures du soir il disparut.

Lorsque le père nous apporta le souper, étonnés de ne pas avoir revu l'enfant, nous lui demandâmes où il était.

Nous ne fîmes point attention alors à l'expression de tristesse qui passa sur le visage du père, ni à l'accent de sa voix lorsqu'il nous répondit :

— Il est couché, il dort.

Le lendemain, au moment où nous nous apprêtions à partir, le père entra dans notre chambre.

— Mes hôtes, dit-il, hier soir vous m'avez demandé où était mon fils. Mon fils, en jouant avec un enfant de son âge et en sautant d'une terrasse à une autre, venait de se tuer. Je vous ai répondu que mon fils était couché et dormait, parce que l'enfant vous avait plu, que vous aviez eu l'air de le prendre en amitié, et que j'avais peur que la vérité, si je vous la disais, ne vous fît faire un mauvais souper et ne vous donnât une mauvaise nuit. Dieu me pardonnera le mensonge en faveur de l'intention. Maintenant vous avez bien soupé, bien dormi, quoique la mort habitât la même maison que vous, et je viens vous dire:

— Mes hôtes, j'accompagne le corps de mon unique enfant au cimetière ; voulez-vous suivre le corps avec moi ?

L'anecdote n'a pas besoin de commentaires. Je ne l'ai jamais racontée que les larmes ne me soient venues aux yeux.

Notre caravane s'était divisée en deux corps.

Bourbaki et une partie de nos officiers étaient partis en avant avec Giraud, Alexandre, Boulanger, Maquet, Ausone de Chancel et Desbarolles; moi, j'étais resté à prendre des notes à l'hôtel de Blidah.

Vers quatre heures, on vint me prévenir qu'il était temps que je me misse en route si je voulais passer une heure ou deux avec notre hôte Mohammed.

J'enfourchai le premier cheval venu, un cheval de trompette, je crois, et nous traversâmes au grand trot les rues de Blidah.

Une fois dehors, nous mîmes nos chevaux au galop.

Un chacal qui traversa la route, et auquel nous donnâmes la chasse, nous détourna un instant de notre chemin; mais comme la nuit s'avançait, nous le laissâmes se perdre dans les hautes herbes de la plaine.

Mes compagnons me pressaient, attendu que la route que nous avions à suivre était toute semée de silos, dont on voit difficilement les ouvertures pendant le jour, et qui, la nuit tombée, deviennent fort dangereux.

Nous arrivâmes vers six heures et demie au village arabe, situé sur un des premiers mamelons de l'Atlas. Nous étions impatiemment attendus, et par nos hôtes, et par nos compagnons qui mouraient de faim.

Tout le monde était réuni dans la maison des étrangers.

La maison des étrangers était un grand édifice situé au milieu de la place, et qui, ouvert sur ses quatre faces, comme le temple de Janus en temps de paix, indiquait qu'on pouvait venir des quatre points de l'horizon, et que de quelque point que l'on vînt on était le bien venu.

Une des curiosités de cette maison, et la preuve qu'elle a

surtout été bâtie pour les Européens, c'est qu'elle possède une table et des chaises.

Des nattes, des coussins et des tapis étendus partout, indiquaient aussi que les sectateurs du Prophète avaient droit à l'hospitalité offerte par la maison des étrangers.

Notre repas se composa de lait sucré, de lait caillé, de poulets et de canards nageant dans leur sauce, et d'un immense kouskoussou formant le plat de résistance du dîner.

Une preuve du degré de civilisation où en étaient arrivés nos hôtes, c'est que notre dîner nous fut servi accompagné de fourchettes et de cuillères, et que Mohammed m'offrit une prise de tabac dans une boîte où il y avait eu de la pâte Regnault.

Nous restâmes jusqu'à onze heures chez nos nouveaux amis, fumant et buvant du café. A onze heures, Bourbaki nous annonça qu'il était temps de partir.

Nous prîmes fort tendrement congé de nos hôtes, et nous nous mîmes en route pour revenir à Bouffarik, au milieu d'une obscurité qui ne nous permettait pas de voir la tête de nos chevaux, et par une pluie battante.

Il n'y avait pas à essayer de guider nos montures par la descente rapide dans laquelle nous allions nous engager. Bourbaki, qui avait naturellement le commandement de la caravane, nous invita à laisser tomber la bride sur le col de nos chevaux et à nous abandonner à leur instinct.

Après les adieux des hommes, nous fûmes salués des aboiemens des chiens, qui nous accompagnèrent pendant plus d'un quart de lieue.

En arrivant à la plaine, nous trouvâmes un corps-de-garde arabe.

Un corps-de-garde est toujours placé ainsi en avant des

goums, non pour veiller à la sûreté des goums, mais à celle des voyageurs.

Dans les localités où les Arabes amis sont voisins des Arabes ennemis, ces corps-de-garde ont pour but de ne pas laisser passer les voyageurs qui pourraient imprudemment s'aventurer sur un territoire hostile.

Les voyageurs, en ce cas, reçoivent l'hospitalité au corps de garde même, ou sont conduits jusqu'au goum.

Je ne sais rien de plus pittoresque que les Arabes déguenillés qui composent ces corps-de-garde, vus sous une tente en lambeaux, à la lueur du feu qui brûle incessamment et qui les éclaire de ses tremblantes et fugitives lueurs.

Au reste, la pluie ne faisait qu'augmenter. Je n'ai jamais vu pareille averse, si ce n'est dans mon voyage de Calabre. On eût dit que les nuages de l'Algérie, sachant notre prochain départ, voulaient prendre congé de nous en nous saluant de leur mieux.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que la difficulté des chemins nous forçait d'aller au pas. Au bout d'une demi-heure, nous étions littéralement devenus autant de filtres prenant l'eau par le col de nos chemises et la rendant par nos bottes.

La conversation, animée d'abord, s'était allanguie peu à peu, puis enfin restait éteinte. Nous marchions à la file les uns des autres, dans deux sentiers parallèles, côtoyant un chemin qui semblait bien plus une fondrière qu'une route.

Une horloge vibra, et son battant de bronze frappa douze coups.

Nous venions de franchir cet espace insensible qui sépare une année de l'autre, c'était la dernière heure de l'année 1846, nous disant adieu et nous livrant à l'année 1847 en s'abîmant elle-même dans l'éternité.

En moins d'une minute, j'invoquai dans mon souvenir tous les gens que j'aimais, et qui étaient loin de se douter que je leur envoyais mes souhaits de bonne année, du milieu de la plaine de la Mitidja, grelottant de froid, et baigné des pieds à la tête, ou plutôt de la tête aux pieds, par une de ces pluies torrentielles dont nous n'avons pas même idée en France.

Dix minutes après, nous étions à Bouffarik, où, grâces aux soins de Bourbaki, qui se fit notre amphytrion, nous eûmes, avec la rapidité d'un commandement militaire, une grande salle chauffée et une bonne table servie.

L'omnibus du matin nous ramena à Alger.

Encore une fois nous avions pris, pour toujours peut-être, congé de bons amis d'un jour, avec lesquels on sentait qu'il eût été doux de passer sa vie, et que, selon toute probabilité, on ne reverra jamais.

LE JOUR DE L'AN A ALGER.

On se rappelle que le maréchal nous avait invité à assister à la réception du cheick El-Mokrani.

Nous n'avions garde de manquer à une pareille fête.

C'était, au reste, une chose importante que cette récep-

tion, El-Mokrani étant un personnage considérable parmi les Arabes.

Le général, qui l'avait fixée au premier jour de l'an, en avait donc fait une espèce de solennité.

A une heure, nous nous présentâmes chez le maréchal.

La cérémonie allait commencer.

L'assemblée était nombreuse. Elle se composait :

Des muftis, des cadis des deux sectes, des assesseurs des muftis et des cadis;

Des oukils des diverses corporations religieuses;

Des ulémas ou hommes de loi indigènes;

Des caïds et agas de la plaine de la Mitidja;

Du caïd des Chenouas et des personnes de sa suite;

Du héros de la fête, le khalifat de la Medjana, Seid-Achmet-ben-Mohammed-el-Mokrani, de son jeune fils et de ses parens;

Enfin, d'un grand nombre d'Arabes qui étaient venus pour accompagner leurs chefs.

On commença par le baise-main d'usage.

Puis comme, par un hasard heureux, l'année musulmane finissait cette année presque en même temps que l'année française, le maréchal manifesta aux Arabes le plaisir qu'il éprouvait de pouvoir répondre aux vœux de bonne année qu'il recevait, par des vœux pareils.

Le mufti, vieillard octogénaire, prit alors la parole au nom de tous les indigènes, et pria le maréchal d'agréer leurs félicitations à l'occasion du nouvel an, et les vœux qu'ils adressaient à Dieu pour qu'il daignât augmenter encore, s'il était possible, la puissance et le bonheur de la France.

Alors le maréchal prit la parole à son tour, et, avec cette

netteté de forme et ce bonheur d'expressions qui le caractérisaient, il expliqua aux Arabes que le bonheur de l'Algérie dépendait de trois questions importantes, auxquelles ils devaient attacher toute leur attention.

Ces trois questions étaient la paix, la justice, l'agriculture.

— LA PAIX, dit alors le maréchal, cela me regarde. Je vous la promets et vous la donnerai.

El-Mokrani fit signe qu'il voulait répondre.

— Monsieur le maréchal, dit-il, nous sommes tous persuadés que votre gouvernement ne saurait être qu'heureux : car l'homme de bien ne peut que se ressentir de vos bienfaits, l'homme de mal ne saurait échapper à votre colère.

— LA JUSTICE, a continué le maréchal, elle vous est administrée par ceux des vôtres que vous-mêmes avez jugés dignes de remplir les saintes fonctions de juges ; ils agissent sous nos yeux et sous notre direction. Plaignez-vous donc à moi si vous avez occasion de vous plaindre, et au besoin je vous ferai justice de la justice.

Le cadi alors, au nom de la magistrature musulmane, remercia le maréchal de la confiance qu'il avait bien voulu accorder aux indigènes, l'assurant du soin que les juges musulmans mettraient constamment à se rendre dignes des fonctions importantes qu'ils remplissaient.

— L'AGRICULTURE, reprit le maréchal, l'agriculture est la conséquence de la paix. La guerre est un triple fléau, car elle entraîne avec elle la misère et la disette. Donc je vous ai promis la paix ; c'est, avec l'aide de Dieu qui éloignera la sécheresse et les sauterelles, c'est vous promettre l'abondance.

Alors il fit signe à El-Mokrani de s'avancer, et lui donna un fusil en lui disant :

— Contre les lions et contre les ennemis de la France.

Puis il lui mit sur les épaules un bournous de drap rouge, galonné d'or, et lui donna une pièce d'étoffe de Lyon pour en faire cadeau à ses femmes.

El-Mokrani abandonnait à la place un magnifique fusil arabe tout damasquiné d'argent, tout resplendissant de corail. Le fusil pouvait bien valoir dix fois celui que lui donnait la France par les mains du maréchal.

Il avait jeté sur l'épaule de son fils, bel enfant de dix ans, un bournous de cachemire qui eût fait envie à la femme la plus élégante, tandis qu'à peine eût-elle consenti à couvrir son laquais du bournous galonné que la munificence royale accordait à son khalifat.

Sans doute il avait sous ses tentes des pièces de ces magnifiques étoffes qui se tissent à Fez ou qui se brodent Tunis, et près desquelles la soierie de Lyon n'avait pas plus de valeur que n'en a un châle Ternaux près d'un tissu de l'Inde.

Mais El-Mokrani était un homme qui savait vivre ; il eut l'air de tenir pour plus précieux que les siens le fusil, le bournous et la pièce d'étoffe, et se retira en remerciant le maréchal avec toute la pompe du langage arabe.

Après avoir donné l'investiture au nouveau khalifat, le maréchal se tourna vers le caïd des Chenouas, Kassem-ben-Djalloud, et le remercia, au nom de la France, des secours que lui et sa tribu avaient portés quinze jours auparavant à un navire en perdition dont il avait sauvé l'équipage.

Si le navire s'était deux ans auparavant perdu sur la

même côte, pas un homme n'eût été épargné, pas une tête ne fût restée sur les épaules.

— Je suis confus, monsieur le maréchal, répondit le caïd, des complimens que vous m'adressez. Je crois n'avoir fait que mon devoir, et, pour un musulman, faire son devoir, c'est tout simplement être un honnête homme.

La cérémonie était finie, le maréchal congédia tout le monde, à l'exception du khalifat et de son fils qui devaient dîner avec nous.

Quand nous fûmes seuls avec lui :

— Vous allez voir, nous dit le maréchal, de quelle façon les Français et les Arabes se comprennent.

— El-Mokrani, dit le maréchal, mon gouvernement, en te nommant khalifat de la Medjana, t'accorde douze mille francs d'appointemens.

— Je les paierai sans qu'il y manque jamais une obole, répondit en s'inclinant El-Mokrani.

Il ne pouvait comprendre, avec ses idées arabes, qu'il fût payé, au lieu de payer lui-même pour exercer un commandement.

Nous profitâmes de l'occasion pour lui faire à notre tour quelques questions.

— Combien avez-vous de fils? lui demandai-je.

— Trois, répondit-il.

— Et de filles?

— Je ne sais pas.

Il n'avait pas jugé la chose assez importante pour s'en informer jamais.

Je lui demandai s'il avait quelque idée de ces grandes villes qui s'étaient appelées Carthage, Babylone, Tyr.

— La corde qui soutient la tente de l'Arabe n'est qu'une

corde, me répondit-il, et elle a vu tomber toutes les villes dont vous me parlez.

Au reste, au bout d'un quart d'heure nous étions les meilleurs amis du monde, et il nous confiait qu'atteint d'une horrible maladie, plus commune qu'on ne le croirait dans l'intérieur des terres, il avait avant toute chose besoin d'un médecin.

Chancel, qui habitait depuis trois ans Alger, se chargea de le conduire dès le lendemain chez le plus habile docteur de la ville.

Le soir et la journée du lendemain furent donnés à nos préparatifs de départ. Nous quittions Alger le 3, par la frégate l'*Orénoque*.

En rentrant à l'hôtel, j'éprouvai un vif mouvement de joie. Je trouvai la carte de Déjazet.

Déjazet, la charmante *Frétillon*, la ravissante *Marquise de Pretintailles*, la fringante *Lisette*, était-elle donc dans la capitale de l'Algérie?

Je courus, aussitôt la carte lue, à l'adresse donnée. Malheureusement Déjazet n'avait pas quitté le continent; une de ses amies seulement (pauvre Déjazet! elle a presque autant d'amies que j'ai d'amis), une de ses amies seulement se trouvait égarée, perdue à Alger, et ne savait comment revenir en France.

C'est-à-dire que depuis qu'elle m'avait trouvé, elle était moins inquiète, et se doutait bien de quelle façon elle y reviendrait.

Si je ne craignais pas de blesser la pauvre créature, je me hâterais de dire, pour mettre ma moralité à couvert, qu'elle n'était ni jeune ni jolie.

Rien ne passe vite comme les dernières heures qui pré-

cèdent un départ ; aussi le 5 janvier, à dix heures du matin, étions-nous à bord de l'*Orénoque*, nous reprochant de ne pas avoir fait la moitié des choses qui nous restaient à faire à Alger.

A cinquante brasses de l'*Orénoque* était mouillé le *Véloce*.

Là aussi nous laissions de bons amis et de bons cœurs, qui ont dû être bien étonnés quand ils ont entendu monsieur Léon de Malleville dire que notre présence à bord du *Véloce* avait déshonoré le pavillon français.

Il va sans dire que monsieur Léon de Malleville, après avoir dit cela, s'est retranché derrière l'inviolabilité de la tribune.

Il est bon qu'on le sache, aussi je l'imprime.

Tout l'état-major, le capitaine Bérard en tête, était sur le pont du *Véloce*.

Tout l'équipage était sur le bastingage, dans les haubans et dans les hunes.

Tous les mouchoirs volaient, tous les chapeaux nous disaient adieu.

Nous levâmes l'ancre et nous passâmes à demi portée de pistolet les uns des autres, et nous poussâmes un grand cri d'adieu.

Tant que je pus voir le *Véloce*, les officiers restèrent sur le pont, les matelots dans les cordages.

Pendant une heure, je restai les yeux fixes, le corps immobile. Nous avions passé de si bonnes heures avec ces dignes officiers, ces braves matelots, qui trouvaient tout aussi juste qu'on donnât un bâtiment à un poëte qu'à un troisième ou quatrième attaché d'ambassade!

Puis tout s'effaça dans l'éloignement comme un rêve, le bâtiment d'abord, la ville ensuite, puis les montagnes elles-

mêmes. L'Afrique bientôt ne fut plus qu'une vapeur, et cette vapeur elle-même disparut à son tour.

Il est vrai que j'emportais un souvenir vivant de cette Afrique que je quittais.

C'étaient mes deux artistes arabes que j'emmenais de Tunis pour me sculpter une chambre à Monte-Cristo.

Le 4 au soir, après une admirable traversée qui n'avait duré que trente-neuf heures, nous entrions dans le port de Toulon.

Tout au contraire de ce que je devrais éprouver, mon cœur se serre toujours quand après un voyage lointain je remets le pied en France.

C'est qu'en France m'attendent les petits ennemis et les longues haines.

Tandis qu'au contraire dès qu'il a passé la frontière de la France, le poëte n'est plus en réalité qu'un mort vivant qui assiste aux jugemens de l'avenir.

La France, ce sont les contemporains, c'est-à-dire l'envie.

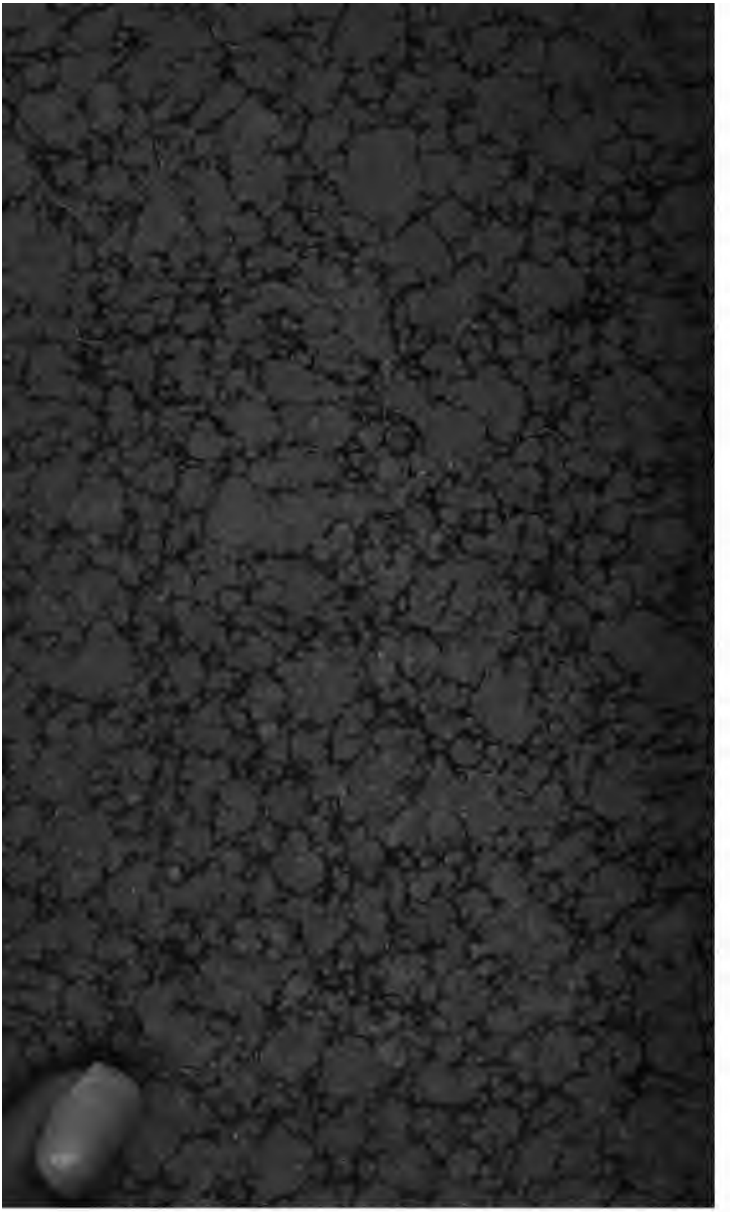
L'étranger, c'est la postérité, c'est-à-dire la justice.

Pourquoi donc cela est-il ainsi quand il serait si beau que ce fut autrement!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Le Tombeau de Saint-Louis. 1
Le Prince Charmant. 12
Hadj' Younis. 23
Départ. 30
La Galite. 37
Bone. 44
Gérard le tueur de Lions. 57
Une soirée musicale. 76
Vent de Bout. 83
La route de Constantine. 96
Constantine. 107
L'assaut. 117
La fuite. 131
Le général Bedeau. 137
Arabes des provinces. 145
Le camp de Djemilah. 165
Les Beni-Adesse. — Les Achachia. 182
Promenade et Bal. 196
Le camp de Smindoux. 207
Les Zéphyrs. 212
Spectacle diurne. 232

Alger la Blanche. 249
Le siége d'Alger. 250
Arabes et Français. 265
Le Marabout de Sidi-Capschi. 276
Le Jour de l'an à Alger. 287

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.